

Les événements militaires en Chine

Les événements militaires en Chine / par M. J. Cheminon... G. Fauvel-Gallais...

Cheminon, Jules Marcel (1857-1940). Auteur du texte

Fauvel-Gallais, Gustave (1863-1952). Auteur du texte

R. Chapelot (Paris)

1902

Notice de recueil : <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb42526499g>

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DU 2^e BUREAU DE L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

LES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES EN CHINE

PAR

J. CHEMINON Capitaine d'artillerie breveté DE L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

G. FAUVEL-GALLAIS Capitaine d'artillerie breveté DE L'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

Avec 8 Cartes et Plans

PARIS, LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT ET Ce, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

2 30, Rue et Passage Dauphine, 30

1902 Tous droits réservés.

INTRODUCTION

La Chine a toujours manifesté sa répugnance à entrer en relations avec le monde extérieur, et tous les progrès réalisés dans la pénétration de ce grand empire ont été autant de violences faites à son désir obstiné de continuer à vivre dans un isolement séculaire.

Pourtant, de nombreuses tentatives en vue de créer un courant d'échanges commerciaux furent faites dès le XVII^e siècle. Ces essais, tentés à la fois au nord et au sud, demeurèrent longtemps infructueux. Au nord, Pierre le Grand désigna Kiachta comme emplacement commercial pour les relations avec la Chine, en 1688 ; depuis cette époque, la bonne harmonie paraît avoir régné entre la Russie et l'Empire du Milieu ; aucun fait saillant ne se produit dans leurs relations jusqu'en mai 1858. A ce moment, les Russes signent avec les Chinois un traité par lequel ils sont autorisés à entretenir une ambassade permanente à Pékin ; cette convention fait de la ligne de l'Amour—Oussouri la frontière entre les deux pays et donne ainsi à la Russie l'accès sur le Pacifique. Au sud, l'histoire des tentatives de pénétration est plus mouvementée ; la Compagnie anglaise des Indes essaie vainement de créer des comptoirs à Canton ; à plusieurs reprises, l'Angleterre envoie en Chine des ambassadeurs ; mais ceux-ci, refusant de se soumettre à l'humiliante formalité du « Kow-Tow » (1), ne peuvent obtenir aucun avantage pratique pour leurs nationaux.

A partir de 1830, des tentatives se multiplient en même temps que les conventions, les promesses, les fourberies chinoises, les réclamations anglaises ; Victoria est fondée à cette date dans l'île de Hong-Kong. Les discussions diplomatiques deviennent incessantes, jusqu'à ce qu'enfin les Anglais se décident à faire leur première expédition ; cette guerre oblige la Chine à laisser aux Anglais la faculté de vendre l'opium aux Chinois et à leur accorder certains avantages commerciaux. Ces mêmes avantages sont bientôt concédés aux Français (1844) ; puis recommence la série des violations de traités qui détermine en 1857 une nouvelle expédition, cette fois anglo-française. La flotte des alliés prend Canton et emmène le vice-roi prisonnier.

En 1858, cette flotte force l'entrée du Peï-Ho et s'empare de Tien-Tsin. La Chine cède encore à la force ; en juin 1858, le traité de Tien-Tsin accorde la liberté commerciale et religieuse, ainsi qu'une indemnité de 30 millions de francs.

Les vaisseaux alliés avaient à peine quitté le Petchili que le traité était violé. En 1859, lorsque les ambassadeurs chargés d'échanger les ratifications se présentèrent devant Takou, ils furent accueillis à

coups de canon. On débarqua aussitôt le personnel disponible, mais ce débarquement, effectué avec des moyens insuffisants sur un sol fangeux, échoua complètement ; les assaillants perdirent 500 hommes (juin 1859) et durent se retirer. L'effet moral de cet échec fut désastreux ; on dut organiser une nouvelle expédition anglo-française sous les ordres du général Cousin-Montauban et de

(1) Cette formalité consiste, en présence de l'Empereur de Chine, à se mettre à genoux et à se prosterner à terre, en frappant le sol à plusieurs reprises avec les coudes et avec le front.

sir Hope-Crant ; elle s'empara des forts de Takou (20 août 1860) ; après les batailles de Toung-Chéou (18 septembre) et de Palikao (21 septembre), le palais d'été de l'empereur fut détruit ; le baron Gros et lord Elgin entrèrent dans Pékin avec 4,000 soldats anglo-français et l'empereur ratifia les traités de Tien-Tsin (24-25 octobre 1860).

A l'intérieur, la Chine était déchirée par la guerre civile ; la révolte des Taï-pings (partisans de la grande paix) avait éclaté en 1849 au sud de l'Empire ; les révoltés avaient pris Nankin (1853) et menaçaient la dynastie mandchoue. Après la paix de 1860, la Chine demanda le secours des puissances ; des officiers français et anglais prirent du service dans les armées impériales ; les Taï-pings furent vaincus et Nankin repris (19 juillet 1864) ; 100,000 rebelles périrent. Le gouvernement chinois eut ensuite à réduire le grand soulèvement des musulmans du Shen-Si, qui commença en 1860.

Une assez longue période de tranquillité extérieure commença pour la Chine après les traités de 1860 ; des Français furent chargés de l'organisation de l'arsenal de Fou-Tchéou ; les échanges commerciaux augmentèrent rapidement et l'on commença à percevoir plus nettement, dès cette époque, l'immense importance du Céleste Empire comme marché industriel et commercial. Puis, la France, déjà établie en Cochinchine et au Cambodge, s'empara du Tonkin ; là, ses opérations militaires contre les Annamites et les Pavillons-Noirs dégénérent en une guerre véritable avec les réguliers chinois ; les vicissitudes de cette lutte, qu'on ne peut détailler ici, amenèrent, en 1885, la conclusion d'un traité de paix qui fixa les limites du Tonkin et termina d'une façon définitive nos démêlés particuliers avec le Céleste Empire.

La paix semblait assurée pour longtemps lorsqu'un

nouveau partenaire entra en jeu, pour tirer une fois de plus de sa torpeur le gouvernement chinois. Le Japon, après une révolution intérieure qui fut suivie d'une période de réformes radicales et d'étonnants progrès, se trouvait avoir constitué entièrement une armée moderne, parfaitement organisée, bien instruite et animée du désir d'essayer ses forces. La rivalité d'influence de cet empire et de la Chine en Corée servit de prétexte à une guerre entre les deux races jaunes, guerre qui révéla à quel degré de puissance était parvenu un pays qui, vingt ans auparavant, ne comptait guère dans les combinaisons diplomatiques. Le traité de Simonosaki mit fin à cette campagne, donnant au Japon Port-Arthur, le Liao-Tung, et lui assurant au Petchili une situation tellement prépondérante qu'une coalition se forma pour arrêter ses progrès.

Une ère nouvelle commença alors pour la Chine. Les puissances européennes, après avoir mis obstacle aux projets ambitieux du Japon, cherchèrent à profiter pour elles-mêmes de la faiblesse dont avait fait preuve le Céleste Empire pendant la guerre sino-japonaise. La conquête de ce vaste marché devint bientôt la préoccupation principale du monde politique, et pour cela on utilisa les prétextes les plus variés : concessions minières, construction de voies ferrées, réorganisation militaire des forces chinoises, octroi d'emprunts garantis, location à bail de provinces côtières, etc.

Au début, les exigences des puissances ne rencontrèrent pas d'opposition systématique de la part du gouvernement chinois, grâce peut-être aux projets de réformes de l'empereur Kwang-Su, qui avait intérêt à s'assurer le bon vouloir des étrangers. Mais, toute concession obtenue par une puissance

déterminant aussitôt chez les autres de nouvelles demandes de compensation, il était à prévoir que ce régime ne pourrait durer longtemps et finirait par provoquer une réaction chez les indigènes

dépossédés. Cette réaction se produisit en effet, mais plus violente, plus dangereuse qu'on ne pouvait s'y attendre et compliquée d'éléments particuliers avec lesquels on n'avait pas assez compté.

De là deux phases dans l'histoire des négociations diplomatiques ; l'une de 1895 jusque vers le milieu de 1898, pendant laquelle des concessions nombreuses et importantes sont octroyées, sans que l'empereur oppose de résistance énergique aux requêtes pressantes des nations européennes ; l'autre commence vers la fin de 1898 ; la Chine réagit alors contre l'envahissement des étrangers, se refuse à toute concession nouvelle et se prépare à la lutte.

Nous résumerons brièvement les événements principaux qui marquèrent ces deux phases, avant d'étudier les opérations militaires résultant de l'intervention finale des puissances.

Le traité de Simonosaki fut signé le 17 avril 1895 ; cinq jours après, une note conjointe de la France, de la Russie et de l'Allemagne « conseillait » au Japon de renoncer à la presqu'île de Liao-Tung. Quoiqu'il en pensât, le Japon dut se résoudre à suivre ce conseil et, le 8 mai, le Liao-Tung était rétrocédé à la Chine contre une indemnité de 30 millions de francs. L'évacuation eut lieu au commencement de 1896.

C'est alors que débute la période où la Chine concède aux étrangers de grandes entreprises de travaux publics et, en particulier, de nombreuses lignes de chemins de fer. Une compagnie franco-belge obtient, en 1896, l'importante ligne de Pékin à Hankéou (1200 kilom.) ; la France est autorisée, en 1897, à prolonger ses lignes d'Indo-Chine sur Yunnan-Sen et sur Nanning-Fu ; l'Angleterre et l'Amérique se font donner, de leur côté, de larges concessions de même nature.

Mais bientôt cet envahissement industriel et commercial va s'aggraver d'acquisitions territoriales ; l'Allemagne inaugure ce nouveau mode d'action ; prenant prétexte du meurtre de missionnaires allemands, elle débarque inopinément des troupes à Kiao-Tchéou et se saisit du territoire environnant (novembre 1897). Cet acte de force, aussi inattendu que blessant pour l'orgueil chinois, se trouve consacré par une convention régulière en mars 1898. Les conséquences ne devaient pas tarder à se faire sentir ; l'exemple de l'Allemagne fut aussitôt suivi par la Russie qui occupa, dans des conditions analogues, Port-Arthur et Talién-Wan. En outre, l'autorisation lui fut donnée de faire traverser la Mandchourie par son chemin de fer transsibérien et de le relier à Port-Arthur par un embranchement. Non seulement ces voies ferrées devaient avoir le même écartement que les lignes russes, mais la Russie avait encore la faculté de protéger les travaux par ses troupes : c'était la mainmise sur la Mandchourie tout entière.

L'Angleterre, ne pouvant rien contre ce succès diplomatique, se fit adjuger le port de Wei-haï-Wei pour rétablir un peu l'équilibre dans le golfe du Petchili, et acquit le territoire de Kao-long, en face de Hong-Kong. La France se fit donner à son tour l'enclave de Kwang-Chéou-Wan, mettant hypothèque sur l'île d'Haïnan et sur les trois provinces limitrophes du Tonkin.

Ces événements, se succédant à si courts intervalles, de novembre 1897 à avril 1898, provoquèrent en Chine une sourde irritation. D'autre part, l'empereur Kwang-Su heurtait de front les habitudes et les préjugés des Célestes, si attachés à leurs coutumes et à leurs traditions, en décrétant coup sur coup des réformes hâtives et mal conçues qui amenèrent à l'état aigu le mécontentement général. Une crise se produisit le 21 septembre 1898, sous forme d'un décret qui ramena au pouvoir l'impératrice douairière. La période de réaction commença aussitôt, tandis que le vieux parti mandchou reprenait la direction des affaires.

Ce parti avait à sa tête le prince Tuan (1). Réactionnaire violent, il avait toujours été tenu à l'écart des affaires et était le chef de sociétés secrètes à tendances xénophobes, entre autres de celle dite des « Boxers ». L'arrivée au pouvoir de ce personnage allait donner à cette société un appui et une importance exceptionnels.

La Chine fut toujours un terrain très favorable au développement de ce genre d'associations ; dans ce milieu populaire, certaines sectes purent prendre parfois une extension extraordinaire, lorsqu'elles étaient favorisées par les circonstances. Les Boxers, soutenus secrètement par les sphères gouvernementales et n'ayant qu'à exploiter la haine populaire contre les « diables étrangers », firent, en peu de temps, de rapides progrès ; comme les troubles qu'ils provoquèrent au début restèrent à peu près impunis, il était à prévoir qu'ils dégénéraient bientôt en graves désordres.

A partir de cette époque, les relations diplomatiques entre la Chine et les puissances changèrent de caractère et se firent difficiles. En mars 1899, l'Italie ayant voulu, à son tour, obtenir un établissement sur la côte chinoise et réclamé la baie de San-Moun, sa requête fut non seulement écartée, mais le refus en fut signifié dans des conditions fort pénibles pour l'amour-propre italien. Vis-à-vis des autres puissances, l'attitude du gouvernement chinois n'était guère meilleure ; les Anglais devaient supporter mille tracasseries dans leurs relations commerciales ; ils se voyaient refuser la concession du dragage du Yang-tsé, sous le prétexte significatif que les obstructions existantes étaient une défense contre les étrangers ; la France n'arrivait qu'à grand'peine à régler la question de Kwang-Chéou-Wan. Le 21 novembre 1899, un édit secret de l'impératrice douairière repro-

(1) Proche parent du prédécesseur de l'empereur Kwang-Su et qui avait pu espérer, un instant, saisir la couronne impériale.

chait aux vice-rois et gouverneurs leur faiblesse devant les réclamations des diverses puissances « qui jettent sur la Chine des regards de tigre vorace » ; elle leur prescrivait de résister résolument, même par la force, ajoutant que, si chacun faisait son devoir vis-à-vis de l'empereur et du pays, ce territoire si vaste, avec ses immenses ressources naturelles, ses centaines de millions d'habitants, n'aurait rien à craindre de l'envahisseur.

Dès la fin de 1899, des troubles sérieux sont déjà signalés en divers endroits, principalement dans la province de Shantung. En janvier 1900, les dispositions réactionnaires de la Chine s'accroissent à la suite d'un nouveau coup d'État qui fait du fils du prince Tuan, âgé de 9 ans, l'héritier présomptif du trône, et augmente les pouvoirs de l'impératrice. Le « mauvais état de santé » de l'empereur lui fait abdiquer pratiquement tout pouvoir, et désormais l'impératrice douairière conduira les affaires, dominée peut-être elle-même par le prince Tuan. Le réformateur Kang-Yu-Wei, conseiller de l'empereur, est obligé de se cacher à Hong-Kong pour sauver sa tête ; plusieurs de ses partisans sont exécutés ; tout espoir disparaît de réformes libérales et de bonne entente avec les puissances étrangères.

Il est difficile de démêler, dans cette révolution de palais, quel a pu être le rôle des agents étrangers en vue de favoriser les intérêts particuliers qu'ils représentaient ; de nombreux articles de presse ont émis, à ce sujet, des affirmations dont la démonstration n'a jamais été faite ; elles ne font, en définitive, que souligner davantage l'antagonisme existant entre les politiques de l'Angleterre et de la Russie en Asie. L'Angleterre, puissance essentiellement commerciale et qui se trouvait d'ailleurs paralysée par sa campagne du Transvaal, avait tout intérêt à soutenir le principe de l'intégrité territoriale de la Chine et celui de « la porte ouverte » ; la

Russie, par contre, paraissait mieux en mesure d'envisager la question d'avantages territoriaux ; sa situation en Extrême Orient se trouvait grandement accrue du fait de l'ouverture de ses nouvelles voies de communication entre l'Oural et le Pacifique. Le 28 décembre 1899, le chemin de fer transsibérien atteignait Stretensk sur l'Amour ; les troupes russes pouvaient, dès lors, être

transportées par rail ou par steamer depuis l'Oural jusqu'à Vladivostock, et cet état de choses donnait à la Russie une incontestable supériorité sur sa rivale, en attendant que l'achèvement du Transsibérien lui assurât une absolue prédominance dans tout le nord de la Chine.

L'antagonisme entre ces deux puissances se compliquait de l'entrée en scène de nouveaux intérêts ; il fallait compter désormais avec l'Allemagne, la France, le Japon, l'Amérique ; les rivalités d'influences étaient devenues telles, au début de 1900, qu'elles devaient mettre obstacle à la répression rapide de l'insurrection des Boxers, lorsque ce mouvement commença à devenir menaçant pour les étrangers.

L'appui inavoué, mais efficace, du gouvernement chinois pour cette société commençait à porter ses fruits. La rébellion, confinée d'abord au Shantung, s'étendait rapidement vers le nord et envahissait tout le Petchili. Les missions étrangères étaient attaquées ; plusieurs centaines de chrétiens indigènes furent massacrés entre Pékin et Pao-Ting-Fou.

Il ne s'agissait plus désormais de faire de ces attentats, devenus trop graves et multipliés, un nouveau sujet de discussions méthodiques pour l'obtention de nouvelles concessions ; cette fois, un danger réel existait, dont on commençait à s'inquiéter sérieusement ; devant l'intérêt commun qu'il y avait à étouffer ces troubles, les représentants des puissances étrangères s'unirent tous pour faire des observations au Tsung-li-Yamen. Ces observations, présentées à plusieurs re-

prises, déterminèrent naturellement les meilleures assurances de bon vouloir ; mais, de fait, les autorités chinoises demeurèrent inertes ; les Boxers gagnèrent peu à peu le Tchili et le Shan-si, marquant partout leur présence par des pillages, des massacres et des incendies.

On ne pouvait tolérer davantage cette inertie suspecte du gouvernement chinois ; le 8 avril 1900, quatre des grandes puissances, France, Angleterre, Allemagne et États-Unis, adressèrent au Tsung-li-Yamen une note collective et comminatoire le sommant de prendre les mesures nécessaires pour supprimer la rébellion des Boxers dans un délai de deux mois.

Malgré de nouvelles protestations officielles de bonne volonté, rien ne fut tenté afin d'entraver les progrès de cette révolte, qui devenait d'une exceptionnelle gravité. Le 12 mai, trois villages étaient attaqués et détruits par les émeutiers à 90 milles de Pékin ; le 19 mai, de nouveaux massacres de chrétiens sont signalés entre Pao-Ting-Fou et Pékin ; puis les émeutiers s'en prennent aux lignes télégraphiques, détruisent les travaux sur les voies ferrées et attaquent le personnel européen.

Devant une situation aussi menaçante, les ministres des puissances se réunirent à nouveau pour délibérer sur les mesures à prendre et remirent, le 21 mai, une nouvelle note au Tsung-li-Yamen. Comme elle demeura sans effet, le corps diplomatique demanda, le 27 mai, au gouvernement chinois de définir explicitement les mesures qu'il comptait prendre pour supprimer la rébellion.

Mais à partir de cette date les événements se précipitent. Le 28 mai, les Boxers brûlent la station du Liu-li-Ho ; les Européens évacuent Fengtai (20 kilomètres de Pékin) ; les émeutiers s'emparent de cet embranchement, détruisent les bâtiments de la gare et le matériel roulant ; plusieurs ingénieurs et missionnaires sont assassinés près de Pao-Ting-Fou ; les rebelles menacent

Pékin et Tien-Tsin ; les pires éventualités sont à craindre et les ministres étrangers se voient dans la nécessité de demander à leurs gouvernements qu'on envoie des gardes pour protéger les légations à Pékin.

Les puissances avaient déjà dirigé quelques bâtiments sur le golfe du Petchili, en apprenant la tournure menaçante que prenait la rébellion des Boxers ; si aucun débarquement de troupes n'avait encore été fait, c'était dans la crainte qu'une action isolée pût amener de graves dissentiments entre les pouvoirs. La demande des ministres nécessitant cependant l'envoi immédiat de troupes à Pékin, il

fut convenu, après entente commune, que chaque nation débarquerait 100 marins seulement à Takou, de manière à couper court à toute velléité d'entreprise particulière.

Après quelques pourparlers avec les autorités chinoises, un train fut mis à la disposition des troupes désignées pour la garde des légations. Ce train partit le 31 mai pour Pékin, emmenant :

75 Français ; 75 Russes ; 75 Anglais ; 63 Américains : 42 Italiens, et 26 Japonais.

C'était le premier acte d'une intervention qui allait prendre rapidement des proportions tout à fait inattendues.

Cette démonstration collective n'eut aucune action sur le développement des mouvements insurrectionnels ; après avoir détruit le 30 mai, la station de Lu-Ku-Chiao et le pont sur le Liu-li-Ho, les Boxers envahirent les environs immédiats de Pékin et de Tien-Tsin ; le 4 juin ils brûlèrent la station de Yang-Tsun, et le lendemain, 5 juin, commencèrent la destruction des grands ponts sur le Peï-Ho, interrompant ainsi le service du chemin

de fer de Pékin à Tien-Tsin. Toute la campagne entre ces villes était tenue par les émeutiers et l'on s'attendait à une attaque sur Tien-Tsin d'un moment à l'autre.

Il devenait évident qu'une simple démonstration ne pouvait suffire et qu'il fallait en arriver, le plus vite possible, à une action militaire sérieuse. Mais, à ce moment, la plupart des puissances se trouvaient prises au dépourvu. On n'avait pas prévu que la situation pût s'aggraver à ce point en si peu de temps ; seuls la Russie et le Japon pouvaient disposer d'effectifs importants. A Port-Arthur, 7,000 ou 8,000 hommes étaient disponibles dans un délai très court ; quant au Japon, il était libre de mobiliser, à volonté, toutes les forces nécessaires. Mais l'Angleterre, n'ayant aucune troupe blanche à expédier en Extrême Orient, était obligée de former de toutes pièces un corps expéditionnaire avec des unités prélevées sur l'armée des Indes ; la France avait besoin d'un certain temps pour amener des troupes d'Indo-Chine et d'Europe ; l'Allemagne ne disposait à Kiao-Tchéou que de la garnison normale, peu susceptible de réduction à cause des troubles du Shang-Tung ! enfin, l'Amérique, toute à sa campagne d'élection présidentielle et fort occupée par l'insurrection des Philippines, montrait peu d'empressement à participer à une expédition collective.

La Russie et le Japon ne jugeant pas devoir abuser des avantages de leur situation, les renforts étrangers ne débarquèrent à Takou que par petits paquets. Les premiers détachements arrivés après le départ du train spécial qui avait emmené les gardes des légations de Pékin furent envoyés à Tien-Tsin afin d'y protéger les concessions européennes ; d'autres suivirent pour ainsi dire journellement à partir du 1er juin et, vers le 10, 3,000 hommes environ de diverses nationalités se trouvaient déjà réunis à Tien-Tsin.

Cet afflux de troupes étrangères irritait le gouverne-

ment chinois ; le 7 juin, le Tsung-li-Yamen protestait auprès des ministres des puissances contre le débarquement de nouveaux détachements. Gomme preuve apparente de bon vouloir dans la répression de l'insurrection, il donnait l'ordre au général chinois Nieh de repousser les rebelles entre Pékin et Tien-Tsin. Le général Nieh partit en effet de Lutaï avec 1500 hommes et livra un combat assez sérieux à 4,000 Boxers, dans les environs de Lang-Fang.

Mais au fond le gouvernement chinois était favorable aux rebelles ; cela seul pouvait expliquer l'extension si considérable et si rapide du mouvement anti-étranger. La vallée du Yang-Tsé commençait à s'agiter ; des troubles s'annonçaient au Fo-Kien et dans la région de Canton ; au Yunnan la surexcitation de la population contre les agents français rendait très précaire leur situation ; le

consul de France à Yunnan-Fu, M. François, se déterminait à rassembler ses compatriotes et à se retirer avec eux sur le Tonkin, le vice-roi l'ayant averti qu'il ne pouvait plus garantir leur sécurité.

Aussi y avait-il lieu de ne tenir aucun compte des protestations chinoises. Les préparatifs militaires continuèrent activement, chaque puissance organisant librement ses moyens d'action, car il ne s'agissait plus comme auparavant de maintenir entre alliés une mesure égale, mais d'amener au plus vite des effectifs importants pour dégager les légations de Pékin qui se trouvaient pratiquement isolées et garantir la sécurité des concessions étrangères. La Russie, le Japon, la France, l'Allemagne, préparaient l'envoi de corps expéditionnaires variant de 15,000 à 20,000 hommes chacun ; l'Angleterre constituait un corps indien d'importance analogue.

Ces contingents, qui arrivèrent peu à peu, allaient bientôt se heurter aux troupes impériales sous les ordres des généraux chinois Yung-Lu, Tung-fu-Siang, Ma,

Nieh, etc. La Chine était bien résolue à résister et paraissait même espérer qu'elle pourrait venir à bout des troupes étrangères ; une énergique impulsion était donnée aux affaires par le prince Tuan, qui avait remplacé comme président du Tsung-li-Yamen le prince Ching, rendu suspect par sa modération. Dans les sphères dirigeantes chinoises, on semblait avoir perdu tout sang-froid ; la cour était dominée par les réactionnaires les plus intransigeants ; les Boxers étaient devenus tout puissants ; on apprenait constamment de nouveaux attentats ; le chancelier de la légation japonaise, M. Sugiayma, était assassiné à Pékin ; le baron de Ketteler, ministre d'Allemagne, devait l'être un peu plus tard ; ces lugubres nouvelles allaient pousser en avant les troupes internationales : c'était la guerre qui commençait de fait, sans qu'il en fût publié de déclaration formelle.

Les désordres qui avaient troublé si profondément la Chine depuis le Yunnan jusqu'au Petchili, s'étendirent bientôt aussi dans toute la Mandchourie jusqu'à la frontière sibérienne. S'il était besoin d'une nouvelle preuve de la complicité du gouvernement chinois, on pourrait la trouver là, car, dans un pays où le pouvoir central est si puissamment organisé, il est inadmissible de ne pas voir son intervention dans un mouvement aussi général et intéressant des contrées si dissemblables, si éloignées les unes des autres.

Dès le mois de juin, le mouvement anti-étranger se manifestait en Mandchourie ; la mission française de Moukden était détruite, l'évêque et les missionnaires égorgés, diverses églises incendiées, des missions anglaises et danoises attaquées. La ligne de chemin de fer, les stations, les ouvrages d'art étaient l'objet de tentatives de destruction à Lao-Yang, à Tiélin, etc. Les mines de charbon de Yan-Taï étaient endommagées également.

La protection du chemin de fer de Mandchourie était

alors assurée par 5,000 hommes de garde échelonnés tout le long de la ligne au mois de juin. Les Russes disposaient en outre de leurs troupes de Sibérie, dont il sera parlé dans un autre chapitre, mais cette partie de l'empire se trouvait en pleine période de réorganisation militaire.

Dès les premières attaques contre le chemin de fer, les Russes renforcèrent leurs gardes, principalement vers Kirin et Tsitsihar. Ces mouvements inquiétant les autorités chinoises, le gouverneur de Moukden somma les ingénieurs de quitter la Mandchourie et envoya des troupes contre eux. En présence de ces menaces, ordre fut donné, dès les premiers jours de juillet, aux travailleurs et aux détachements, de se concentrer dans les stations. Mais devant l'extension de l'insurrection, la sécurité de ces groupes ne parut plus suffisamment assurée et les Russes prirent le parti de replier leurs sections et leurs gardes.

Tous les détachements de l'embranchement de Harbin—Port-Arthur, au nord de Tiélin, se retirèrent sur Harbin où se trouvait le général Gerngross, commandant en chef des gardes, avec 700 hommes.

C'est vers ce point que se replièrent également les sections centrales de la ligne qui va sur Vladivostock. Les sections occidentales rentrèrent à la station frontière de Starotsovroukhaitou, non sans peine, obligées de faire un détour pour éviter Khaïlar, occupé par un millier de Chinois. Les sections orientales se retirèrent sans difficulté sur la station frontière de Pogranitchnaïa. Un groupe des gardes de l'embranchement de Port-Arthur, au sud de Moukden, fortement bousculé, dut se rejeter dans la direction de l'est, sur la frontière de Corée ; en arrivant sur le Yalu, il avait perdu le cinquième de son effectif. Un autre était attaqué à Haïcheng. Du fait de ces divers mouvements, Harbin et sa garnison se trouvaient complètement isolés et sérieusement menacés.

Pendant que ces événements se passaient en Mand-chourie, les Chinois ne craignaient pas d'attaquer les Russes sur leur propre territoire. Le 14 juillet, à dix heures du matin, le vapeur Michael, qui remorquait sur l'Amour, de Khabarovsk à Blagovietchensk, cinq barges remplies de matériel et de munitions, arrivant à Aigoun, était reçu à coups de fusils et devait stopper sur les injonctions des officiers chinois, qui déclaraient la navigation interdite sur le fleuve. A une heure arrivait la Selenga, qui portait deux canons et un peloton de Cosaques. Elle dégagea le Michael et les deux navires continuèrent leur route, malgré le feu des Chinois.

Le lendemain 15, le général Gribsky, gouverneur de la province de l'Amour, quitta Blagovietchensk à la tête d'un détachement qui devait s'établir en face d'Aigoun, pour assurer le libre passage. A peine arrivé à 3 kilomètres de la ville, il fut attaqué par les Chinois ; pendant le combat, on entendit le canon du côté de Blagovietchensk : les Chinois attaquaient aussi cette ville. C'était le commencement des hostilités.

Tels furent, en résumé, les événements qui amenèrent en Chine l'intervention des puissances alliées. Au Yunnan, à Canton, au Fo-Kien, à Shanghai, les troubles ne furent pas suivis de faits militaires intéressants. Il n'y eut de véritable campagne qu'au Petchili et en Mand-chourie. Ce qui se rapporte à cette dernière province forme un tout bien distinct, complètement indépendant, ne concernant exclusivement que les Russes et les Chinois. Ces événements seront examinés en détail dans un chapitre spécial ; puis on étudiera la campagne des alliés au Petchili, cette dernière partie comprenant les événements importants qui devaient aboutir à la prise de Pékin et de Pao-Ting-Fu, ainsi qu'à l'ouverture des négociations pour le règlement de la question chinoise.

I

LES OPÉRATIONS RUSSES EN MANDCHOURIE

PREMIÈRE PARTIE

Situation des Russes en Mandchourie. — Évacuation de la Mandchourie par le service de construction du Chemin de fer.

Le soulèvement des Boxers en Chine a amené la Russie à agir vigoureusement vers Pékin, de concert avec les autres puissances, pour délivrer son ambassade assiégée dans cette ville, mais elle a dû, en outre, porter seule ses efforts sur un autre théâtre d'opérations, la Mandchourie, où elle avait des intérêts spéciaux et une situation tout à fait particulière. On sait, en effet, qu'elle avait abandonné provisoirement le tracé du chemin de fer transsibérien depuis Striétsensk jusqu'à Khabarovsk, le long de l'Amour, pour le faire passer en territoire chinois, à travers la Mandchourie. Cette modification conduisait à raccourcir de 550 kilomètres environ la longueur de la ligne ; elle permettait en outre d'éviter des difficultés de construction dans la vallée de l'Amour, soumise à de fréquentes inondations et peu peuplée ; enfin, au point de vue politique, elle assurait à la Russie une situation prépondérante et des avantages particuliers dans les contrées traversées par la voie ferrée.

Avant d'examiner les derniers événements survenus

en Mandchourie, il est utile de rappeler brièvement les traités qui avaient assuré aux Russes une position privilégiée dans ce pays et de dire quelques mots de l'état de la construction du chemin de fer. On verra alors comment ils furent forcés, devant les attaques chinoises, de se retirer presque partout sur leur propre territoire et comment ils parvinrent à reprendre rapidement possession des positions qu'ils avaient dû évacuer.

I. — Conventions russo- chinoises.

En août 1896, la Russie obtenait de la Chine, à la suite de son intervention après la guerre sino-japonaise, l'autorisation pour la banque russo-chinoise de fonder une compagnie chargée de construire et d'exploiter une ligne ferrée reliant, à travers la Mandchourie, les sections du Transbaïkal et de l'Oussouri du Transsibérien. D'après les statuts sanctionnés par l'Empereur le 4/16 décembre 1896, la compagnie du chemin de fer de l'Est-Chinois recevait, avec cette mission principale, le privilège de l'exploitation des houillères et autres richesses minérales de la contrée traversée par la ligne. Les sujets chinois et russes pouvaient seuls en être actionnaires et la concession était accordée pour 80 ans, du jour où la voie ferrée serait livrée à la circulation sur toute son étendue. Le capital-actions était fixé à 5,000,000 de roubles crédit et divisé en 1000 actions de 5,000 roubles chacune. Le reste des fonds était fourni par le gouvernement russe, sous forme d'obligations auxquelles il accordait une garantie d'intérêt et d'amortissement, les actions ne jouissant d'ailleurs pas de cette garantie.

Les travaux devaient être terminés dans le délai de six ans, à partir du jour où le tracé de la ligne aurait été définitivement arrêté. L'administration de la compagnie avait son siège à Pétersbourg, avec une succursale à Pékin ; elle appartenait à un conseil comprenant un pré-

sident, nommé par le gouvernement chinois, et neuf membres élus parmi les actionnaires. Un vice-président, choisi par le conseil, était chargé de la direction immédiate des affaires.

On voit, par ce rapide exposé, que l'entreprise du Transmandchourien était une oeuvre commune aux deux puissances et respectant le principe de l'autorité chinoise. Au mois d'avril 1897, une première mission d'ingénieurs et d'agents techniques, envoyée à Vladivostok, en partit pour faire les études préliminaires, facilitées d'ailleurs par les reconnaissances qui avaient déjà parcouru le pays en 1894, 1895 et 1896. Le 16 août de la même année, on inaugurait les travaux de terrassement sur la frontière russo-chinoise de l'Est, en présence des autorités locales des deux pays.

Il n'était alors question que de la transversale principale Ouest-Est ; les événements de la fin de 1897 vinrent donner une extension nouvelle aux projets russes. A la suite de l'occupation de Kiao-Tchéou par les Allemands, en novembre 1897, les Russes, devançant les Anglais, envoyèrent, le 3 décembre, une partie de leur flotte à Port-Arthur et à Talienvan, où elle s'installa pour l'hivernage. Le 21 mars 1898, le vapeur Saratov, de la flotte volontaire, amenait des troupes qui se tenaient prêtes à débarquer. Enfin, le 27 mars, une convention était signée à Pékin, entre les représentants de la Russie et de la Chine, en vertu de laquelle cette dernière cédait à bail au gouvernement russe, pour une période de 25 ans, pouvant être prolongée, Port-Arthur et Talienvan, avec les eaux et territoires correspondants. Cette convention était suivie d'un protocole complémentaire, signé à Pétersbourg le 15/27 avril 1898. Aux termes de ces deux documents, les troupes chinoises devaient évacuer les territoires cédés ; une zone neutre serait établie, dans laquelle la Chine ne pourrait conserver de forces militaires sans l'assentiment de la Russie, pas plus qu'y

ouvrir de ports ni donner aucune concession à des étrangers. Port-Arthur devait être exclusivement un port militaire, ouvert seulement aux navires russes et chinois. Une partie de la baie de Talienvan leur serait également réservée ; le reste des côtes était accessible aux navires de commerce de toutes les nations. La Russie avait le droit de fortifier Port-Arthur et Talienvan à ses frais. En outre, la

compagnie du chemin de fer de l'Est-Chinois obtenait le droit de construire un embranchement partant du Transmandchourien pour se diriger sur Talienvan, ou tout autre point de la côte, entre New-Tchwang et l'embouchure du Yalu.

Le 27 mars, au soir, trois compagnies russes débarquaient à Port-Arthur et les troupes chinoises du général Soun se retiraient vers le Nord. Le 28, le reste des troupes descendait à terre et occupait les casernes chinoises. Le 6 avril, trois navires débarquaient de nouvelles forces à Talienvan. Le 7 mai, une convention supplémentaire déterminait les limites de la zone neutre et garantissait une administration autonome chinoise à la ville de Kiao-Tchéou.

La frontière du territoire pris à bail par la Russie, et dénommé presqu'île du Kvantoun, part de l'extrême pointe nord de la baie de Port-Adams et se dirige sur l'extrémité nord de la baie de Bitsivo : elle a environ 50 kilomètres d'étendue. La zone neutre est limitée par une ligne partant un peu au nord de Haïpin et se dirigeant presque directement à l'Est jusqu'à son intersection avec la rivière Dayan-hé, dont elle suit le cours jusqu'à son embouchure.

La Russie, en s'établissant à Port-Arthur, donnait à son Transsibérien un débouché toujours libre de glaces, ce qui n'était pas le cas de Vladivostok. En outre, elle prenait pied à proximité relative de Pékin, ce qui lui permettait d'agir avec plus d'autorité sur la cour chinoise. Enfin, elle ouvrait de nouveaux débouchés à son com-

merce, à son influence et au trafic de la ligne qu'elle construisait. Il faut remarquer d'ailleurs que la convention de 1898 réservait absolument les droits souverains de la Chine sur les territoires cédés à bail et interdisait d'y nommer un chef portant le titre de gouverneur.

Le gouvernement russe se hâtait de s'installer solidement dans le Kvantoun ; des troupes y étaient transportées d'Odessa par les navires de la flotte volontaire et, à la fin d'octobre 1898, elles étaient toutes en place. En juin 1900, elles comprenaient (en tenant compte d'une augmentation de l'artillerie de forteresse prescrite le 10/23 mai 1900) :

Une brigade de chasseurs de la Sibérie orientale (n° 3), à 4 régiments de 2 bataillons, nos 9, 10, 11 et 12 ;

Un groupe d'artillerie des chasseurs de la Sibérie orientale, à 3 batteries de 8 pièces ;

Un régiment de Cosaques du Transbaïkal, à 6 sotnias ;

Une compagnie de sapeurs du Kvantoun, avec un détachement de télégraphistes ;

Deux bataillons d'artillerie de forteresse du Kvantoun, à 4 compagnies chacun ; soit, au total, environ 13,500 hommes.

Le Kvantoun, d'abord rattaché à la circonscription de l'Amour, avait reçu, par décret impérial du 25 septembre 1899, une administration indépendante, sous les ordres d'un commandant en chef des troupes de terre et de mer, qui était et est encore l'amiral Alexéiev.

II. — Construction du chemin de fer de l'Est chinois.

La ligne se détache du Transsibérien à Kaïdolovo, dans la Transbaïkalie, et franchit la frontière près d'Abagaïtoui, entre la station russe Sibir et la station chinoise Nagadane, près du lac Dalai-Nor. Elle passe à Haïlar (3,000 habitants), puis traverse un haut plateau sur une longueur d'environ 300 kilomètres et s'élève

sur le grand Khingan pour redescendre ensuite dans la vallée du Nonni, qu'elle coupe à 15 kilomètres au sud de Tsitsikar (70,000 habitants). Elle franchit ensuite le Soungari, près du village de Kharbine, où est installée la direction centrale des travaux, et se dirige sur la ville d'Ajé-hé. A 350 kilomètres au sud-est du Soungari, elle passe la rivière Moudantziane et entre dans une contrée montagneuse qu'elle traverse jusqu'à la frontière de l'Oussouri. Elle se réunit à Pogranitchnaïa (station frontière) à l'embranchement parti de Nikolsk, sur la ligne Vladivostok—Khabarovsk.

L'embranchement du sud de la Mandchourie se détache du tracé principal à Kharbine, passe à Kouantchen, Tchan-tou-fou, Moukden (200,000 habitants) et se termine à Port-Arthur, après avoir dirigé des tronçons sur In-Kow et Talienvan.

Le tracé du chemin de fer de l'Est-Chinois traverse en général des contrées peuplées et propres à la culture. La longueur de la ligne principale est de 1535 kilomètres ; celle de l'embranchement méridional, de 1045 kilomètres ; soit 2,580 kilomètres pour le développement total du réseau.

Les matériaux destinés à la ligne principale sont débarqués à Vladivostok, amenés par chemin de fer à Khabarovsk, puis par eau jusqu'à Kharbine. Ceux nécessaires à la ligne du Sud sont débarqués à Port-Arthur : une partie est transportée par bateaux jusqu'à In-Kow, d'où un tronçon permet de les amener à pied d'oeuvre.

Au point de vue administratif, le Transmandchourien est divisé en trois grandes sections : celle de l'Est, de Kharbine à Nikolsk ; celle de l'Ouest, de Kharbine à Kaïdолово, et celle du Sud, de Kharbine à Port-Arthur. Ces trois sections sont elles-mêmes partagées en 22 subdivisions ; 150 ingénieurs et techniciens sont chargés de diriger les travaux ; le personnel du service de santé

compte 24 médecins et 75 aides-médecins (feldchers), sous la direction d'un médecin principal.

Les agents supérieurs de la construction et les ouvriers d'art (serruriers, forgerons, etc.) viennent de Russie. Les autres travailleurs, au nombre d'environ 100,000, sont des Chinois. Le personnel et les travaux sont protégés par des troupes, dites de garde, recrutées pour la plupart parmi les hommes libérés du service et commandées par des officiers de l'armée active. Elles comprenaient, avant le début des troubles, 4,000 Cosaques à cheval et 500 hommes à pied, sous les ordres du général major Guerngross. Elles sont à la solde de la compagnie.

Des approvisionnements de vivres et d'objets de première nécessité ont été réunis à Kharbine, pour le personnel européen affecté à la construction de la ligne. La compagnie des chemins de fer de l'Est-Chinois a également été chargée de construire, sous la direction du Ministre des finances russe, le port et la ville de Dalny, dans la baie de Talienvan, qui sera le terminus commercial du Transmandchourien. En outre, elle a obtenu l'autorisation d'établir un service de navigation entre l'Europe et l'Extrême Orient. En 1899, elle avait déjà acheté 6 navires à vapeur, dont 3 pour le transport des marchandises, 1 pour celui des voyageurs et 2 pour les transports mixtes. Elle a établi des quais spéciaux à Vladivostok, Port-Arthur, Dalny, Tché-fou, In-Kow et veut en augmenter le nombre ; elle a des dépôts de charbon à Port-Arthur, Tché-fou, Nagasaki et se propose d'accroître considérablement l'effectif de sa flotte de commerce.

Au commencement du mois de juin 1900, les travaux de construction avaient déjà progressé d'une manière rapide et faisaient espérer l'ouverture complète de la ligne pour l'année 1902. La section du Sud était achevée de Port-Arthur jusqu'à Téli-ne, au Nord de Moukden, et les trains de service y circulaient sur 500 kilomètres

environ. L'infrastructure de la section Nikolsk-Kharbine devait être à peu près terminée pour l'automne 1900 et la section Kharbine-Kaïdолово aurait pu être ouverte au printemps de 1901.

Les travaux avaient marché sans encombre jusqu'aux mois de mai et de juillet 1899, pendant lesquels il y eut quelques difficultés avec la population. Ces désordres, dus uniquement à l'ignorance du peuple et à l'intervention de quelques fonctionnaires chinois, furent de peu d'importance ; de simples mesures administratives suffirent pour les arrêter. Au commencement de 1900, les rapports entre la population et l'administration des chemins de fer étaient même amicaux. D'ailleurs, d'après les comptes rendus télégraphiques de l'ingénieur en chef de la construction et du commandant des troupes de garde, il semble que, dans les trois provinces de la Mandchourie, il n'ait été fait aucun préparatif en vue d'un soulèvement avant les derniers jours de juin. Les relations continues des agents de la ligne avec la population auraient sans doute permis de connaître à l'avance ces préparatifs, s'ils avaient existé. C'est à la fin de juin, c'est-à-dire après la mobilisation des troupes de l'Amour, que certaines autorités chinoises commencèrent à recruter hâtivement des soldats dans les bas-fonds de la population. On les arma de fusils de divers systèmes, dont très peu de petit calibre ; parmi les canons pris plus tard par les Russes, on a trouvé aussi fort peu de pièces d'un nouveau modèle : la plupart remontaient à 1860 ou 1870.

Ainsi donc, à la fin de juin 1900, alors que le Pé-tchi-li avait déjà été le théâtre d'actions importantes, telles que la prise des forts de Takou, les combats de Tien-tsin, une tranquillité relative régnait encore le long du Transmandchourien et les autorités chinoises prêtaient leur appui aux fonctionnaires russes pour maintenir l'ordre.

Le gouvernement impérial, dans une communication

officielle parue le 25 juin, tout en annonçant l'envoi en Chine d'un corps de 4,000 hommes et la prise des forts de Takou, ajoutait : « Les troupes russes, en pénétrant sur un territoire voisin, ne poursuivent aucun but hostile à la Chine : au contraire, leur présence dans un pays ami, pendant les troubles actuels, ne peut que lui apporter un secours efficace dans sa lutte contre les rebelles et accélérer le rétablissement de l'ordre légal, en vue des intérêts de la Chine elle-même ».

Mais les événements ne tardaient pas à démentir ces apparences. Le gouvernement chinois qui, dans un édit du commencement de juin, traitait les Boxers avec mépris et les qualifiait de « canaille », les appelait dans une proclamation, datée du 22 juin : « les défenseurs désintéressés de l'empire et de la dynastie ». Le parti conservateur, qui avait toujours été opposé en Mandchourie à la construction du chemin de fer, se hâta de profiter de ce revirement. L'édit du 22 juin paraissait le 28 dans le Sud ; le 3 juillet, le commandant de la ville de Moukden refusait l'obéissance au gouverneur de la province ; les désordres commençaient et se propageaient rapidement le long de la ligne en construction.

III. — Troubles en Mandchourie (1).

Les préludes de l'insurrection se produisirent dans la Mandchourie du Sud, aux environs de Moukden et de Téli-ne, à la fin de juin. On ne leur attribua pas d'abord une importance sérieuse : les rebelles s'étaient emparés, à Moukden, d'un magasin à poudre, mais ils avaient été vivement repoussés par les troupes de garde, qui per-

(1) Les éléments de cette étude sont uniquement puisés à des sources officielles russes, telles que l'Invalide russe, le Voïennyi Sbornik, le Messenger officiel.

dirent 50 hommes, alors que les ennemis en avaient 500 hors de combat. Les troubles parurent alors s'apaiser, grâce aux efforts du gouverneur de la province, qui, dans ses proclamations, mettait le peuple en garde contre toute hostilité à l'égard des Russes et exigeait le maintien de l'ordre.

Bientôt, cependant, les Chinois attaquèrent la station de Liao-Yane, à 60 kilomètres au Sud de Moukden ; comme elle était insuffisamment défendue, ils en brûlaient les bâtiments et détruisaient la voie ainsi que le pont sur la rivière Tai-tsy. Presque en même temps, les ingénieurs étaient attaqués

à Téliine, à 65 kilomètres au Nord de Moukden. On expliqua ces deux attaques par la fuite des agresseurs du magasin à poudre de Moukden, qui se seraient dirigés les uns vers le Nord, les autres vers le Sud et se seraient ainsi montés simultanément à Téliine et à Liao-Yane. On niait d'abord la connexion de ces faits avec le mouvement des Boxers.

Le 4 juillet, l'ingénieur en chef de la construction, M. Iougovitch, rendait compte, dans son rapport télégraphique envoyé de Kharbine, que tout allait bien sur la ligne et que les gouverneurs des trois provinces de la Mandchourie répondaient de la sécurité des Russes, si ceux-ci ne commençaient eux-mêmes les hostilités. Toutefois, dès le 23 juin, l'administration du chemin de fer avait, par mesure de précaution, demandé le renforcement des troupes de garde par des hommes libérés du service, pris dans l'Oussouri.

Le 5 juillet, les hostilités éclataient subitement dans la province de Moukden, sur toute la section Téliine — Inkow. On apprenait que le commandant du chef-lieu, adjoint au gouverneur de la province, s'était emparé de celui-ci et marchait avec des troupes chinoises sur Téliine. La mission catholique de Moukden avait été détruite, l'église brûlée et les magasins européens pillés. En même temps, la voie ferrée était de nouveau atta-

quée à Liao-Yane. L'administration demanda aussitôt au gouverneur général de l'Amour le secours des troupes ; mais, pour éviter la panique parmi les employés, elle donna l'ordre de continuer les travaux pendant cinq jours, jusqu'au 10 juillet.

La haute administration chinoise faisait cependant mine de continuer ses rapports amicaux avec les Russes. M. Iougovitch était informé du commencement de la mobilisation dans la province de Tsitsikar par le gouverneur lui-même, qui l'expliquait par la nécessité de protéger la ligne contre les attaques des rebelles. Mais, le surlendemain, ce même gouverneur et celui de Kirine avisaient l'ingénieur en chef qu'au cas d'une attaque contre les sujets russes, ils ne pourraient répondre de la conduite de leurs soldats.

Le 7 juillet, les agents du chemin de fer saisissaient, près de Téliine, une proclamation impériale prescrivant aux troupes de se joindre aux Boxers. Le 8 juillet, M. Iougovitch était invité par les trois gouverneurs de province à remettre tout le matériel de la voie ferrée entre les mains des fonctionnaires chinois et à quitter la Mandchourie avec les employés russes et les troupes de garde. M. Iougovitch répondait par un refus absolu.

Le 9 juillet, la direction des travaux était informée que les troupes chinoises arrivaient partout dans les environs du chemin de fer. Les agents de la voie et 150 hommes des troupes de garde avaient été obligés de se retirer de Téliine, devant un grand rassemblement. Le 10, l'ingénieur en chef, se rendant compte de la gravité de la situation, donnait des ordres pour la retraite du personnel et réclamait le secours des troupes du Kvantoun, afin de protéger la partie Sud de la ligne. Le vice-amiral Alexéiev, commandant en chef des forces de terre et de mer, constitua immédiatement une colonne, qui avait pour mission d'occuper le chemin de fer depuis la frontière du Kvantoun jusqu'à Inkow. Le chef de ce

détachement avait ordre « de se borner uniquement à la protection du chemin de fer et du télégraphe, de s'abstenir de toutes hostilités contre les troupes chinoises et la population ».

La concentration et la retraite des employés et troupes du chemin de fer devaient, d'après les ordres donnés par l'ingénieur en chef, s'opérer de la façon suivante :

Le personnel des trois subdivisions orientales de la section Ouest, des trois subdivisions occidentales de la section Est, se concentrerait à Kharbine ; celui des subdivisions au Nord de Téliine sur la section du Sud, à la station de Soungari II, à 120 kilomètres au Sud de Kharbine, à l'intersection du Soungari avec la voie ferrée.

Les employés et ouvriers des autres subdivisions devaient se retirer en territoire russe : ceux de l'Ouest, dans la Transbaïkalie ; ceux de l'Est, dans la province Maritime, et enfin, ceux des subdivisions au Sud de Téliine, dans le Kvantoun.

La retraite des agents et des troupes de garde rencontra, sur beaucoup de points, de grandes difficultés. Le mouvement insurrectionnel avait gagné rapidement, avec l'appui des autorités chinoises, tout le vaste territoire de la Mandchourie. Presque partout les Russes se heurtaient à des rebelles ou à des troupes régulières, dont ils devaient repousser les attaques. Plusieurs des employés avaient avec eux leur famille ; en outre, les autres Européens et d'assez nombreux chrétiens chinois s'étaient joints aux petites colonnes russes, qui emportaient aussi les papiers et les caisses des subdivisions ; leur mouvement se trouvait par suite considérablement alourdi

IV. — Retraite du personnel de la voie ferrée.

La concentration des agents des subdivisions orientales de la subdivision Est et leur retraite sur la station

frontière, Pogranitchaïa, de la province Maritime, purent se faire sans encombre sous la protection des troupes de garde (1). Mais, aussitôt après le départ des Russes, les rebelles pillèrent les bâtiments de l'exploitation.

Dans les subdivisions occidentales de la section Ouest, la retraite s'effectua non sans quelques difficultés. Les travaux y avaient marché régulièrement jusque vers le milieu de juillet. Le bruit avait, il est vrai, couru dans la population, au commencement du printemps, qu'on expulsait tous les étrangers de la Chine au mois de juin, mais on n'avait attaché aucune importance à ces rumeurs. Vers le milieu de juin, des troupes chinoises commencèrent à se rassembler à Haïlar et l'on y comptait bientôt 4000 hommes avec quatre canons. Ces troupes étaient bien armées et commandées par le général Tsuen qui, dès son arrivée, fit des visites au personnel de l'administration du chemin de fer. Touché par l'accueil qu'il reçut, il déclara même que, lorsqu'il recevrait l'ordre de faire la guerre aux Russes, il les préviendrait vingt-quatre heures avant de commencer les opérations. On ne fit pas attention à ses paroles.

Le 11 juillet, les ouvriers chinois abandonnèrent le travail et se retirèrent dans la ville. L'interprète de Tsuen vint avertir deux fois l'ingénieur des travaux que les hostilités allaient commencer et prier les Russes, de la part du général, de se retirer au plus tôt au delà de la frontière. Le chef de la 2e subdivision, après en avoir référé à l'ingénieur en chef, prit avec lui la caisse et les documents de la subdivision, puis sortit de Haïlar avec tout son personnel sans avoir à subir aucune attaque de la part des Chinois. Au bout de 48 heures, il arrivait heu-

(1) Le personnel russe des deux subdivisions les plus proches de l'Oussouri put même rester sur place et continuer les travaux; les ouvriers chinois quittèrent leur service et se retirèrent vers Ningoute.

reusement à Staro-Tsouroukhaïtouï, en Transbaïkalie.

L'ingénieur de la 4e subdivision rejoignait également ce point, le 18 juillet ; son convoi, qui comprenait 800 voitures, avait été pillé et 11 conducteurs tués, bien que, par mesure de précaution, il eût contourné la ville de Haïlar, en construisant un pont sur la rivière du même nom.

Le personnel de la 5e subdivision, avec 220 voitures, arriva à la frontière, le 23 juillet, après avoir été exposé à de sérieux dangers et avoir perdu 4 hommes tués. Son chef avait reçu, du général Pao, un passeport qui lui permit de franchir, sans être inquiété, les passes du Grand-Khingan, occupées par les troupes chinoises.

Avec l'arrivée de cette dernière colonne, la concentration des agents et des troupes des cinq subdivisions de l'Ouest en territoire russe se trouvait terminée.

Retraite du détachement de Liao-Yane. — D'après les ordres donnés par l'ingénieur en chef, le 10 juillet, le personnel et les troupes des subdivisions au Sud de Téline devaient se replier sur le Kvantoun. Sous la pression des forces chinoises, le mouvement commença avant cette date. A Liao-Yane, qui se trouve à 60 kilomètres au Sud de Moukden, les premières attaques contre la ligne eurent lieu vers le 27 juin. Les Russes ayant pu disperser les rebelles à coups de fusil, les autorités de Moukden s'empressèrent d'exprimer leurs regrets à propos de cette affaire et la tranquillité fut momentanément rétablie.

Le 3 juillet, on apprend le massacre des chrétiens à Moukden, et, le 4, l'incendie des mines d'Yan-taï. Le 5, le pont de Tsou-Kan-toun est livré aux flammes ; un petit détachement russe de 125 hommes, envoyé sur ce point, parvient, après un vif combat, à mettre en fuite une troupe de 500 Chinois avec 2 canons, qui perd environ 200 hommes tués ou blessés.

Le 6 juillet, le colonel Michtchenko, commandant des

troupes de garde de Liao-Yane, concentre son détachement dans un baraquement qu'il fait mettre en état de défense. Il a été rejoint par deux postes voisins, qui se sont repliés devant les Chinois, et a avec lui : 4 officiers subalternes, 204 hommes de troupe, 104 employés avec leurs femmes et leurs enfants.

Le 7 juillet, à 9 heures du matin, les Chinois ouvrent sur les Russes un feu d'artillerie et d'infanterie, qui dure jusqu'à 8 heures du soir ; toutefois, devant le feu précis des défenseurs, ils n'osent pas tenter un assaut. Mais l'insuffisance des munitions et la fatigue des hommes rendant une plus longue résistance très difficile, le colonel Michtchenko décide de se retirer la nuit dans la direction du Sud. Le détachement sort par une brèche et se met en marche à travers champs. Le 8 juillet au matin, il arrive à la station de Aï-San-Tsiau, exténué de fatigue par une étape de 32 kilomètres dans les terres cultivées. Ce jour-là, il est rejoint par un renfort de 110 cavaliers, envoyé d'Inkow ; il reste trois jours sur place sans être attaqué et est encore rallié par 100 hommes des troupes de garde.

Le 12 juillet, la petite colonne voit apparaître des patrouilles ennemies et apprend que 2,000 Chinois sont en marche sur Haïtchen, pour détruire le chemin de fer et brûler la gare . Elle se porte alors sur cette station, où elle arrive le 13 au matin, après avoir échangé quelques coups de feu avec l'ennemi. Là, elle rallie le personnel du chemin de fer et une compagnie de chasseurs de la Sibérie orientale, envoyée en renfort. Bientôt, elle aperçoit sur une crête, au Sud, des troupes chinoises qui cherchent à couper ses communications avec le détachement russe de Da-chi-tsao. Elle se porte aussitôt à l'assaut de cette position et l'ennemi s'enfuit, laissant 35 morts sur le terrain.

Le 14 juillet, les Russes bombardent la ville de Haïtchen occupée encore par les Chinois, puis se retirent

à Da-chi-tsao, où ils rejoignent les troupes du Kvan-toun. Pendant leur retraite depuis Liao-Yane, ils avaient perdu 5 employés et 50 soldats, dont 18 tués, 22 blessés, 4 contusionnés et 6 disparus.

Retraite du détachement de Moukden (1). — Ce détachement, qui eut à supporter les premiers coups de l'ennemi, se trouva aux prises avec des difficultés encore plus grandes que celui de Liao-Yane.

A Moukden, comme sur les autres points, les hostilités furent précédées par des bruits alarmants, que ne confirmait pas d'abord la conduite des autorités chinoises. Les difficultés commencent avec les travailleurs vers la fin de juin. Le 30, une carrière est pillée à 15 kilomètres de Moukden. Le 2

juillet, des casernes et des baraquements sont incendiés ; les ouvriers se mettent en grève sans cause apparente. Le 4, les communications télégraphiques avec Liao-Yane sont coupées, et un pont, sur la ligne, livré aux flammes. Le lieutenant Valevski, commandant du détachement, veut aller, avec 15 hommes, éteindre l'incendie, mais il se heurte à un fort parti de cavalerie chinoise et doit revenir sur ses pas. Devant l'imminence d'une attaque, il se retire, avec 30 soldats et 21 agents du chemin de fer, dans un baraquement entouré de remblais en terre. Le 6 juillet au matin, les Chinois, au nombre d'environ 5,000, avec quatre canons, ouvrent le feu sur le petit groupe russe. Celui-ci est rejoint, dans la journée, par 12 hommes d'un poste voisin, que poursuivent 300 Chinois avec deux canons. Les attaques de l'ennemi sont repoussées, mais Valevski, se rendant compte de l'impossibilité de résister longtemps à l'artillerie chi-

(1) Le rapport officiel relatif à cette retraite a été établi d'après les dépositions orales d'un technicien, d'un sous-officier et de quatre soldats. Les dates qu'il mentionne ne concordent pas, pour les événements de Liao-Yane, avec celles du rapport précédent.

noise, se décide à battre en retraite pendant la nuit ; il se dirige, en contournant la station et les villages chinois, vers le chemin de fer, qu'il rejoint à 8 kilomètres au sud de la ville. La ligne était complètement détruite, les ponts brûlés, les traverses et les rails enlevés. En route, la colonne se heurte à un parti de pillards et de réguliers qu'elle met en fuite par une salve ; elle atteint enfin le pont sur le Houn-hé, où elle recueille le personnel sain et sauf : dix-huit soldats et un employé. Près de la station suivante, elle trouve le chemin barré par une nombreuse troupe et doit se frayer un passage à la baïonnette ; elle peut alors continuer sa marche et rencontre, en arrivant à la gare, deux cadavres russes horriblement mutilés, la tête et les mains coupées, la poitrine ouverte.

Valevski, pour éviter de nouveaux combats, se décide à marcher toute la nuit du 7 au 8 juillet. Le matin, avant d'atteindre la station d'Yan-tai, il est obligé de faire un détour pour ne pas se heurter à de nombreux Chinois, occupés à détruire la ligne. Comme ses hommes n'ont emporté de biscuit que pour trois repas, ils commencent à ressentir la faim ; ils n'osent boire aux puits, sans doute empoisonnés. Valevski soutient les courages chancelants, par l'espoir de trouver des Russes à Liao-Yane. Mais, en approchant de la rivière de Tai-tsy, la colonne aperçoit le pont en flammes. Elle se dissimule alors dans une île ; une reconnaissance rend compte que la gare est en feu et abandonnée par les Russes.

Le 9 juillet, la petite troupe reste cachée toute la journée, entendant le canon et la fusillade dans la direction de Liao-Yane. Vers 5 heures du soir, sa présence est découverte, et les Chinois tentent contre elle plusieurs attaques qui sont repoussées. Valevski, voyant sa retraite coupée vers le Sud, se décide alors à marcher vers l'Est, en remontant la rivière, pour passer ensuite dans le bassin du Yalu et atteindre la Corée.

Le 11 juillet, la colonne est attirée par un Chinois, qui s'est offert comme guide, dans une embuscade où elle perd son chef, le lieutenant Valevski, blessé mortellement. L'effet de sa mort est terrifiant pour ses hommes, parmi lesquels éclatent aussitôt des dissensions.

L'ingénieur Verkhovski, auquel ils avaient offert le commandement de la colonne, le refuse et part subrepticement avec 10 d'entre eux pour reprendre la route du Sud. Les autres, au nombre de 58, continuent, sous les ordres du sous-officier Filipenko, l'itinéraire tracé par Valevski.

Le mouvement de cette poignée d'hommes ne fut qu'une suite d'épreuves et de privations : sans cartouches et constamment harcelée par l'ennemi, elle marchait droit sur lui, la baïonnette au canon, et les Chinois s'enfuyaient, jetant parfois leurs fusils. Elle put enfin se procurer un guide coréen qui, malgré les coups de feu essuyés journellement, la conduisit jusqu'au fleuve Yalu. Le 21 juillet, elle atteignit la ville d'Andoun-Sian, où elle fut très bien accueillie par les Coréens. Elle comptait alors 56

hommes dont 4 blessés ; elle avait parcouru environ 340 kilomètres depuis Mouk-den, et perdu, outre le lieutenant Valevski, 10 soldats et 4 employés (1).

L'ingénieur Verkhovski, après avoir quitté Filipenko, divisa encore ses hommes en deux groupes. Il se dirigea lui-même avec trois hommes vers Port-Arthur, mais ses traces ont été perdues (2). Les sept autres, dont un télégraphiste avec sa femme, reprirent le chemin de la Corée en ne marchant que la nuit. En route, ils rencontrèrent cinq soldats qui s'étaient séparés de Filipenko et con-

(1)Le vice-amiral Alexéiev a été chargé de distribuer 16 croix de Saint-Georges à cette vaillante petite colonne.

(2)Une mission a été chargée récemment de rechercher les traces de M. Verkhovski.

tinuèrent ainsi pendant une dizaine de jours. Mais, s'étant fiés à un Chinois, ils tombèrent dans une embuscade, où ils perdirent la télégraphiste et eurent cinq blessés. Les rencontres se succédèrent alors journellement ; ils durent porter sur leurs épaules les hommes grièvement atteints. Le 1er août, à 20 kilomètres environ de la frontière coréenne, ils eurent à subir un dernier assaut des Boxers ; ils se défendirent désespérément et perdirent un des leurs, déjà blessé. Enfin, ils purent entrer en Corée, où ils trouvèrent un bon accueil et toutes sortes de secours.

Retraite du détachement, de Téliine. — Du 3 au 6 juillet, la section de ligne comprise entre Téliine et Moukden est constamment assaillie par les Chinois, et le personnel, avec les troupes de garde, sous les ordres du capitaine en second Rjévouski, doit se replier successivement sur Téliine.

Le 6 juillet, les Russes sont attaqués dans cette ville par des réguliers et des Boxers qu'ils repoussent en leur infligeant une perte d'environ 80 hommes. Le 7 juillet, la correspondance saisie à la poste chinoise apprend à Rjévouski que, sur les ordres du gouverneur de Moukden, trois troupes, dont deux de 300 hommes et une de 700, sont en marche sur Téliine. Comme son détachement ne comprend que 214 hommes, déjà fatigués par de nombreuses alertes et par un service de reconnaissance très pénible, il se décide à la retraite sur Kharbine et se met en route, à deux heures, dans la nuit du 7 au 8 juillet, emmenant un énorme convoi, formé en grande partie de Chinois chrétiens avec leur famille. Le 8, il rencontre un renfort de 47 Cosaques et, après une étape de 33 kilomètres, campe à 5 kilomètres de Kai-louan, occupé par les Chinois. Le 9, la colonne lève le bivouac à quatre heures du matin et passe à 2 kilomètres de la ville ; mais comme elle est alourdie par son convoi, elle est bientôt rejointe par l'ennemi, qui cherche même

à lui couper la retraite. Elle le repousse, en lui infligeant une perte d'environ 200 hommes, et arrive à Cha-hé, après une marche de 37 kilomètres ; elle y rallie un poste de 34 hommes.

Le lendemain, alors qu'elle s'était arrêtée dans une station pour y passer la nuit, elle est assaillie par une nouvelle troupe chinoise, dont, faute de cartouches, elle repousse les attaques à la baïonnette. Elle est heureusement rejointe, au milieu du combat, par une vingtaine de Cosaques, qui lui apportent des munitions.

Le 11 juillet, elle se heurte encore à un village occupé par un millier d'hommes, sous les ordres du colonel Tchen : celui-ci est tué et, avec lui, 400 de ses soldats. La colonne, en raison de la fatigue, s'établit au bivouac après une étape de 30 kilomètres. Dans la nuit du 11 au 12, elle évite, par un détour, un village occupé par les Chinois et s'arrête dans la journée à Tshavdiop, à 87 kilomètres au Sud de la ville de Kwan-tchentsy. Elle s'y repose également la journée du lendemain et, le 14, fait une étape de 47 kilomètres. Elle est rejointe, ce jour-là, par 50 Cosaques envoyés de Kharbine avec des munitions.

Le 15 juillet, elle rencontre une troupe ennemie installée dans des fermes isolées, avec des chaînes de tirailleurs dissimulées dans les moissons. Elle doit charger trois fois à la baïonnette pour rejeter les tirailleurs sur leurs réserves et pourchasse ensuite les Chinois de ferme en ferme ; ceux-ci se réfugient alors sur une hauteur, où les Russes leur donnent l'assaut et les mettent en fuite. L'effectif des Chinois dépassait 700 hommes ; ils en perdent environ 350, parmi lesquels le colonel Yane, commandant de la ville de Kwantchen-tsy, qui était à leur tête.

Rjevouski se met en marche pendant la nuit et, après avoir contourné cette dernière ville, ne s'arrête qu'après une étape de 48 kilomètres. Le 17, il rejoint la voie

ferrée et fait une marche de 42 kilomètres. Le 18, à 4 kilomètres avant la rivière I-man-hé, il doit encore repousser l'ennemi, qui occupe un village sur la gauche de la route. Il peut alors franchir la rivière sans encombre et arrive le soir à la station de Soungari II. Le 20 juillet, la colonne entrait à Kharbine, ramenant 30 blessés et ayant perdu 10 hommes tués ou morts de leurs blessures, 3 disparus. Elle avait eu à lutter contre des forces évaluées à 15,000 hommes.

Siège de Kharbine. — Kharbine, comme nous l'avons dit, est le centre de la direction des travaux du chemin de fer de l'Est-Chinois ; il se trouve à l'intersection de la ligne principale avec l'embranchement du Sud et à proximité du Soungari. C'est par cette rivière que se font les communications de Kharbine avec le territoire russe et il y a 600 kilomètres de ce point au bourg de Mikhaïlo-Séménovski, au confluent du Soungari avec l'Amour. Kharbine présente donc une importance essentielle pour l'administration du chemin de fer ; c'est là que vint se concentrer, vers le 14 juillet, le personnel des subdivisions voisines. Le général major Guerngross, commandant de toutes les troupes de garde, s'y trouvait au début des troubles et prit des mesures pour faire évacuer par le Soungari, d'abord les femmes et les enfants, puis le personnel, qui ne pouvait pas lui être utile pour la défense des grands approvisionnements réunis en ce point.

Le 22 juillet, il fut rejoint par le détachement qui occupait Kirine ; malgré un passeport donné par le gouverneur de la province, ce détachement avait été attaqué traîtreusement par les Chinois et avait perdu 30 hommes, dont 20 tués.

Le 26 juillet, quand il eut à subir le premier assaut des forces chinoises, débouchant du Nord, de l'Ouest et de l'Est, le général Guerngross avait à sa disposition 8 compagnies et 10 sotnias, soit 2,300 baïonnettes et

1130 sabres, avec 3 canons en bronze, fabriqués à Kharbine. Sous la pression des masses ennemies, il commença à concentrer ses troupes aux environs du port de Soungari I et chargea le lieutenant-colonel Loghinov de tenir autant que possible, à Kharbine même, avec 4 sotnias. Vers 11 heures, les tirailleurs chinois occupaient la rive gauche du Soungari ; les feux d'artillerie et d'infanterie battaient le port et le dépôt, où se trouvaient concentrés 28 locomotives et 700 wagons, et de fortes colonnes ennemies s'avançaient de trois côtés. Les Russes prirent alors l'offensive : ils attaquèrent les assaillants de front et de flanc et les rejetèrent bientôt dans une usine, qu'ils emportèrent d'assaut. Les Chinois s'enfuirent, laissant aux mains des Russes 2 canons, 5 drapeaux et un grand nombre de fusils et de cartouches ; leurs pertes, dans l'usine seulement, furent de 170 tués. Les canons pris à l'ennemi furent immédiatement tournés contre la batterie chinoise de l'autre rive et l'obligèrent à reculer considérablement : les fusils et les munitions furent distribués aux employés du chemin de fer.

Le lendemain 27 juillet, un officier, envoyé en reconnaissance, ramena un canon qu'il avait trouvé embourbé. Les Chinois, établis sur la rive gauche, continuèrent ce jour-là un feu violent sur le port ; mais, dans la nuit, ils se retirèrent sur Hou-lan-tchen, après avoir allumé quelques incendies.

Le général Guerngross traversa la rivière, le 28, et se mit à leur poursuite, brûlant tous les villages qu'il rencontrait et allant presque sous les murs de la ville. Des 6,000 hommes qui avaient pris part à l'attaque de Kharbine, il n'en resta qu'un millier sous les drapeaux : les autres avaient été tués ou dispersés.

Le 30 juillet, les Chinois venant d'Ajé-hé occupèrent une usine à 9 kilomètres de Kharbine. Le lieutenant-colonel Loghinov fut chargé de les reconnaître avec 6 sotnias, 1 compagnie et 1 canon. Les Russes furent

accueillis par un feu très vif, qui leur tua 13 hommes et en blessa 43 ; ils se replièrent sans donner l'assaut. Le général Guerngross voulut réparer cet échec le lendemain, en attaquant l'usine avec des forces plus considérables, mais l'ennemi s'était déjà retiré sur Ajé-hé.

Ainsi, à la fin de juillet, les Russes avaient dû évacuer toute la ligne en construction ; les travaux étaient détruits. L'administration chinoise, obéissant aux ordres de Pékin, avait déclaré une guerre ouverte, et le gouverneur de Tsitsikar avait télégraphié à l'ingénieur en chef qu'il ferait raser le port et la ville de Kharbine, anéantirait tous les Russes et entrerait en maître à Khabarovsk. En outre, les Chinois procédaient déjà au bombardement de Blagoviéchtchensk et à l'interruption des communications sur l'Amour.

Bombardement de Blagoviéchtchensk. — Le 14 juillet, le vapeur Michel, qui se rendait de Khabarovsk à Blagoviéchtchensk, avec cinq grandes barques chargées de matériel d'artillerie, fut accueilli, à 10 heures du matin, par plusieurs coups de feu tirés de la ville d'Aïgoun, et invité par signaux à stopper. Trois officiers chinois vinrent alors à bord et déclarèrent que le commandant de la place avait reçu l'ordre de ne plus permettre la navigation sur l'Amour. Le capitaine russe, chargé de livrer les munitions à Blagoviéchtchensk, se rendit à Aïgoun avec un soldat pour avoir des explications.

Vers 1 heure, le Michel fut rejoint par le vapeur Selenga, qui avait à bord un lieutenant-colonel, commissaire de frontière, avec un peloton de Cosaques de l'Amour. Le commissaire donna l'ordre aux vapeurs de continuer leur route ; mais à peine avaient-ils commencé leur mouvement, que les Chinois ouvrirent sur eux une vive fusillade et leur tirèrent même quelques coups de canon. Ils arrivèrent néanmoins à Blagoviéchtchensk avec leurs parois et leurs cheminées criblées de balles ; le lieutenant-colonel, 6 hommes et 1 cheval avaient été blessés.

Le capitaine, qui s'était rendu près du commandant d'Aïgoun, apprit de celui-ci qu'il avait des ordres supérieurs pour interdire la navigation sur le fleuve, et fut ramené sous escorte à Blagoviéchtchensk.

Le 15 juillet, le général lieutenant Gribssld, gouverneur militaire de l'Amour, se dirigea de cette ville vers Aïgoun, par la rive gauche, avec un petit détachement comprenant deux compagnies, trois sections d'artillerie et une sotnia cosaque. Le vapeur Selenga, armé de deux canons, s'avancé parallèlement à la colonne et était suivi par le Michel. Le but du général Gribski était de dégager les abords de l'Amour pour assurer la liberté de la navigation. Aïgoun est à 37 kilomètres environ de Blagoviéchtchensk ; avant d'y arriver, la petite expédition fut accueillie de la rive chinoise par un feu violent d'infanterie et d'artillerie et découvrit la présence d'une quantité considérable de troupes avec environ 40 canons. L'ennemi avait construit une série de retranchements et de batteries qui s'étendaient sur toute la rive droite de l'Amour jusqu'à 12 kilomètres d'Aïgoun. L'artillerie russe répondit au feu des canons chinois et en réduisit plusieurs au silence. Vers 7 heures du soir, on entendit du côté de Blagoviéchtchensk une canonnade qui annonçait une attaque, et la colonne russe fit demi-tour pour y revenir.

A 6 h. 1/2 du soir, les Chinois avaient, en effet, ouvert le feu à l'improviste sur cette ville, du village de Sakhaline, qui est situé sur la rive opposée, et où ils avaient établi une batterie de 8 pièces. Ils avaient concentré là environ 8,000 hommes, envoyés de Tsitsikar et d'autres points de la Mandchourie. Il n'y

avait d'abord pour leur répondre que deux canons, une compagnie et une demi-sotnia. La fusillade et la canonnade durèrent jusqu'à 9 heures du soir ; les Russes perdirent 3 tués et 6 blessés. Les projectiles russes incendièrent à Sakhaline deux casernes et le bureau télégraphique.

Le lendemain, le bombardement recommença ; il continua les jours suivants avec quelques interruptions seulement. Le 17 juillet, les Chinois tentèrent de pénétrer dans la région à l'Est de la Zeïa, peuplée en grande partie par des Mandchous, mais ils furent repoussés par les Cosaques. Le général Gribski fit d'ailleurs évacuer la population mandchoue sur l'autre rive de l'Amour et le territoire de la Transzeïa fut définitivement délivré, le 19 juillet, des bandes rebelles.

A cette époque il n'y avait, au total, comme troupes actives à Blagoviéchtchensk et dans la Transzeïa, que 2 bataillons 1/4, 14 canons, 5 sotnias et 1 détachement local. En outre, on put disposer d'un bataillon de dépôt, dont une seule compagnie était armée, de 480 miliciens pourvus d'anciens fusils Krinka et de 670 enrôlés volontaires, pris dans la population.

Ces troupes étaient évidemment insuffisantes en face des rassemblements chinois, évalués à 18,000 hommes, avec 45 canons et qui attendaient, disait-on, un renfort important venant avec 10 canons de Tsitsikar. Il fallait, par suite, les renforcer au plus tôt.

En même temps, le gouvernement russe était informé que des troubles avaient commencé en Mongolie et que des désordres se préparaient à Kouldja. Vers le milieu de juin, la ligne télégraphique de Mongolie était coupée, la ville de Kalgan pillée ; la situation devenait menaçante à Ourga. Il devenait par suite nécessaire de rappeler les consuls russes d'Ourga et de Kouldja, ou de leur fournir une escorte suffisante.

En Mandchourie, les renseignements reçus permettaient d'évaluer à plus de 100,000 hommes, avec une nombreuse artillerie, les forces actives et de milice que les Chinois pouvaient mettre sur pied.

Dans ces conditions, les ressources militaires de la circonscription de l'Amour étaient évidemment insuffisantes ; les Russes devaient prendre des mesures éner-

giques pour se renforcer sur la frontière russo-chinoise, qui a une étendue d'environ 9,700 kilomètres. Ils avaient, en outre, à reconquérir leur prestige sur les Chinois, de manière à ne pas perdre les fruits d'une politique patiente autant qu'habile. Nous verrons que le ministère de la guerre sut accomplir rapidement sa tâche et mobiliser contre la Chine une masse d'environ 200,000 hommes bien armée et bien approvisionnée.

IIe PARTIE

Mesures prises par la Russie en vue de la guerre, Mobilisation, Transports et Ravitaillements

Pour les premières opérations dans le Petchili, le gouvernement russe avait employé des corps de troupe tirés du Kvantoun, puis de la circonscription de l'Amour. Le besoin de renforts s'étant fait rapidement sentir, il ordonna, le 23 juin, la mobilisation des troupes et des établissements de cette région, puis, le 30 juin, l'appel des réservistes de la province du Kvantoun. A ce moment, la Mandchourie était encore relativement tranquille, et les forces russes de l'Asie pouvaient paraître suffisantes. Mais les événements continuant à s'aggraver, il fallut avoir recours à des mesures plus énergiques, et le ministère de la guerre prit rapidement ses dispositions pour faire face aux difficultés croissantes et prendre une offensive vigoureuse.

L'Asie russe du Nord est partagée en deux grandes circonscriptions militaires : celle de l'Amour, encore peu peuplée et dans laquelle sont concentrées la plupart des forces actives ; celle de la Sibérie, colonisée depuis longtemps et qui doit fournir des réserves à la première. Le 21 juillet, un

oukaze impérial prescrivait la mobilisation de la circonscription de la Sibérie et de la province de Sémiriéchtchensk, qui appartient à la circonscription du Turkestan. On donnait en même temps au gouverneur de cette région l'ordre d'envoyer la 1^{re} brigade de chasseurs du Turkestan avec deux batteries légères à Djar-

kent. Ces deux dernières mesures étaient provoquées par la crainte de troubles en Mongolie.

Les forces que pouvait donner la mobilisation des troupes d'Asie parurent d'ailleurs insuffisantes, et l'on fit appel en même temps aux contingents de la Russie d'Europe. Ceux-ci furent d'abord destinés au renforcement des unités nouvelles que l'on créa dans l'Amour : 4^e, 5^e et 6^e brigades de chasseurs de la Sibérie orientale, obtenues par la transformation des bataillons-frontière en régiments de chasseurs à deux bataillons et comprenant chacun quatre de ces régiments ; 1^{er} et 2^e régiments d'infanterie de forteresse de Vladivostok, à trois bataillons, obtenus par la transformation du régiment à cinq bataillons, déjà existant ; régiment d'infanterie de forteresse de Port-Arthur et bataillon d'infanterie de forteresse de Nicolaevsk, organisés complètement en Europe pour être ensuite transportés en Extrême Orient.

D'autre part, des unités tout entières furent mises sur pied de guerre et envoyées temporairement en Chine pour y prendre part aux opérations. Ce furent : les 3^e, 4^e et 5^e brigades de chasseurs, avec leur artillerie et les parcs correspondants ; les 3^e, 7^e bataillons de sapeurs, et deux compagnies des 13^e et 17^e bataillons ; le 3^e bataillon de chemins de fer ; une compagnie du 4^e bataillon de pontonniers ; une batterie du groupe des chasseurs de la Garde, armée de canons à tir rapide ; huit batteries de mitrailleuses, etc.

Ordre avait également été donné de faire partir les 1^{re} et 2^e brigades de chasseurs, de mobiliser six batteries et un parc d'artillerie dans la circonscription de Kazan ; mais les succès déjà obtenus en Mandchourie et au Petchili amenèrent le Ministre de la guerre à contre-mander leur départ.

Les troupes de la circonscription de l'Amour furent réparties entre les 1^{er} et 2^e corps d'armée de la Sibérie ; les unités mobilisées en Asie et celles empruntées à la

Russie d'Europe servirent à constituer un 3^e corps d'armée et un corps de débarquement.

On se propose d'examiner ici les résultats des mesures indiquées ci-dessus, au point de vue des effectifs dirigés sur le théâtre des opérations. Dans ce but, on indiquera d'abord les diverses unités stationnées sur les territoires de l'Amour et de la Sibérie ; puis on verra ce qu'ont donné la mobilisation de ces circonscriptions et les nouvelles créations qu'on y a faites ; on donnera ensuite le total des forces empruntées momentanément à la Russie d'Europe. Enfin, on dira quelques mots des mesures prises pour assurer le transport et le ravitaillement de toutes ces troupes.

A. — Unités existantes ou en formation dans l'Asie russe du Nord au 1^{er} juin 1900.

DÉSIGNATION DES UNITÉS.

EFFECTIFS DE PAIX

ARRONDIS.

1^o CIRCONSCRIPTION MILITAIRE DE L'AmOUR (Provinces maritimes de l'Oussouri, de l'Amour et du Transbaïkal.)

a) CORPS D'ARMÉE DE LA SIBÉRIE (1).

1re. 2e et 4e brigades (2) de chasseurs

de la Sibérie orientale

24

»

»

»

»

530

25,000

1,250

Compagnie cadre du train...

»

»

»

»

1

7

100

40

Brigade à cheval de l'Oussouri (3)...

»

13

»

»

»

110

2,450

2,270

1re brig. d'art. de la Sibérie orient. (4)

»

»

8

60

»

55

2,620

1,380

1re batterie cosaque du Transbaïkal..

»

»

1

6

7

180

170

1er parc volant de la Sibérie orientale.

»

»

»

»

»

10

110

3

TOTAL pour le corps d'année...

24

13

9

66

1

719

30,460

5,115

b) TROUPES

EN DEHORS DU CORPS D'ARMÉE.

1° Troupes actives.

1re brig. frontière de la Sibérie orient.

4

»

»

»

»

90

4,200

205

17e rég. de chass. de la Sibérie orient.

2

»

»

»

»

45

2, 100

105

Bataillons frontière (nos 2 et 4)

»

»

»

»

46

2,100

103

2e brig. d'art. de la Sibérie orient. (5).

»

»

4

32

»

29

1,280

575

Groupe d'artillerie du Transbaïkal...

»

»

9

16

»

13

630

225

2e parc volant de la Sibérie orientale.

»

»

»

»

»

10

95

5

Baton de sapeurs de la Sibérie orientale.

»

»

»

»

3

22

885

180

Baton de chemins de fer de l'Oussouri.

»

»

»

»

6

38

1,950

7

TOTAL des troupes activ. régulières.

32

13

15

114

10

1,011

43, 420

6,590

2° Troupes de forteresse.

2 rég d'infanterie de Vladivostok (6).

6

»

»

»

»

110

9,020

65

2 batons d'artillerie de Vladivostok (7).

»

»

8

»

»

40

2,090

»

1 compag. d'artillerie de Nicolaevsk.

»

»

1

»

»

9

290

»

1 detachem. d'artillerie du Possiet (8).

»

»

»

»

»

4

100

»

1 compag. de sapeurs de Vladivostok.

»

»

»

»

1

5

250

2

1 sect. télégraphique de Vladivostok.

»

»

»

»

»

4

90

»

3 compag. de mineurs-torpilleurs (9).

»

»

»

»

3

24

330

8

TOTAL des troupes de forteresse.

6

»

9

»

4

193

9,190

75

(1) Créé par le prikaze 171 du 13/26 mai 1900.

(2) Chacune à 4 régiments de 2 bataillons.

(2) 1 régiment de dragons, 1 régiment cosaque de Tchita et 1 sotnia.

(4) 4 batteries légères et 2 de montagne à 8 pièces, 2 de mortiers à 6 pièces.

(5) 4 batteries légères à 8 pièces.

(6) A 3 bataillons de 4 compagnies.

(7) A 4 compagnies.

(8) Rattaché au corps d'armée.

(9) Dont celle de Novokievskoé, rattachée au corps d'armée.

DÉSIGNATION DES UNITÉS.

id

EFFECTIFS DE PAIX

ARRONDIS.

1° CIRCONSCRIPTION MILITAIRE DE L'AMOUR (suite).

3° Troupes de reserve et locales.

2 bataillons de réserve (1)

»

»

»

80

2,100

10

Détachements locaux

»

»

»

»

»

20

1,950

»

TOTAL

2

»

»

»

»

100

4,050

10

4° Troupes cosaques non embrigadées.

2 régim. cosaques du Transbaïkal (2).

»

12

»

»

»

90

2,050

1,990

Régiment cosaque de l'Amour

»

3

»

»

»

30

400

495

2e batterie cosaque du Transbaïkal...

»

»

1

6

»

180

170

TOTAL des Cosaques

»

15

1

6

»

127

2,690

2,655

TOTAL des troupes de la circonscription

40

28

25

120

14

1,431

59,350

9,330

2° PROVINCE DU KVANTOUN.

8

»

»

»

175

8,300

415

1 régim. cosaque du Transbaïkal (3).

»

6

»

»

»

45

1,020

995

Groupe d'artillerie des chasseurs de la Sibérie orientale

»

3

24

»

23

950

305

Artillerie de forter. du Kvantoun (4).

»

»

8

»

»

60

2,850

10

Compagnie de sapeurs du Kvantoun..

»

»

»

»

1

8

300

15

TOTAL

8

6

11

24

1

311

13,420

1,740

3° CIRCONSCRIPTION MILITAIRE DE LA SIBÉRIE.

1er bataillon frontière de la Sibérie

1

»

»

»

»

25

1,350

50

7 bataillons de réserve (6)

7

»

»

»

»

330

7,450

35

3e régiment cosaque de la Sibérie

»

6

»

»

»

48

990

1.050

2 sotnias cosaques (7)

»

2

»

»

»

12

240

235

Groupe d'artill. de réserve de Sibérie.

»

»

2

8

»

27

390

110

Section cosaque d'artillerie à cheval de montagne

»

»

»

2

»

2

35

40

Détachements locaux

»

»

»

»

»

45

5,025

»

TOTAL

8

8

2

40

»

489

15,160

1,520

(1) De Striétsensk et de Tchita,

(2) De Nertchinsk et de l'Argoun.

(3) 1er régiment de Verkhnéoudinsk.

(4) 2 bataillons à 4 compagnies.

(5) Transformé depuis en bataillon de chasseurs de la Sibérie occidentale. (6) A 5 compagnies et 1 cadre de dépôt.

(7) D'Irkoutsk et de Krasnoïarsk.

DÉSIGNATION DES UNITÉS.

EFFECTIFS DE PAIX

ARRONDIS.

4° PROVINCE DE SÉMIRIÉTCHENSK. (Rattachée au gouvernement general du Turkestan.)

Brig. frontière de la Sibérie occident.

4

»

»

»

»

90

2,650

40

Brig. cosaque de la Sibérie occid. (1).

»

16

»

»

»

124

2,620

2,735

Groupe d'artill. de la Sibérie occident.

»

»

16

»

10

515

245

Comp. de sapeurs de la Sibérie occid.

»

»

»

»

1

150

5

Détachements locaux

»

»

»

»

»

24

1, 485

»

TOTAL

4

16

2

16

1

261

7,420

3,025

TOTAL GÉNÉRAL

60

58

40

170

16

2,492

95, 350

15,615

(1) 1er et ->e régiments cosaques de la Sibérie à 6 sotnias, 1 régiment cosaque de Sémiriétchensk à 4 sotnias.

Si l' on déduit de ce total les troupes de forteresse et locales, il reste environ 2,150 officiers, 75,000 hommes et 15,500 chevaux disponibles pour les opérations actives. Ces forces étaient évidemment insuffisantes pour agir sur une frontière de 9,700 kilomètres de développement, d'autant plus

qu'elles avaient déjà détaché et devaient encore porter une part importante de leur effectif dans le Petchili, où les Chinois opposaient une résistance qu'on n'attendait pas de leur part, après les résultats de la guerre sino-japonaise.

B. — Formations nouvelles depuis le 1er juin 1900.

Le gouvernement russe, tout en mobilisant les unités déjà existantes, se hâte de continuer les transformations qu'il avait commencées dans les circonscriptions de l'Asie du Nord pour augmenter leur puissance offensive et défensive.

Les 3e, 8e et 10e bataillons-frontière de la Sibérie

orientale, qui appartenaient à la 1re brigade frontière, sont transformés en régiments de chasseurs à deux bataillons (nos 18, 19 et 20) et constituent, avec le 17e régiment de chasseurs, la 5e brigade de chasseurs de la Sibérie orientale (1). Une 6e brigade est formée avec les 2e, 3e et 6e bataillons-frontière, qui deviennent les régiments de chasseurs à deux bataillons nos 21, 22 et 23, et avec un 24e régiment créé dans la Russie d'Europe (2).

Un parc volant est constitué pour les 1re et 2e batteries de mortiers de la 1re brigade d'artillerie de la Sibérie orientale. En temps de guerre, ce parc donne naissance à une brigade de deux parcs volants et à un parc local de mortiers (3).

Un deuxième bataillon de sapeurs de la Sibérie orientale à trois compagnies est créé pour le 2e corps d'armée de la Sibérie au moyen des unités des 13e et 17e bataillons de sapeurs et du 4e bataillon de pontonniers, transportées en Extrême Orient (4).

Deux nouveaux bataillons d'infanterie de réserve, de Nertchinsk et de Verkhnéoudinsk, sont formés dans la circonscription de l'Amour, et un, de l'Yénisséï, dans la circonscription de la Sibérie (4).

En outre, les troupes de forteresse sont augmentées : 1° d'un régiment d'infanterie de forteresse de Port-Arthur, à quatre bataillons, avec un effectif de 71 officiers et fonctionnaires, 4,000 hommes de troupe et 41 chevaux (5) ; 2° d'un bataillon d'infanterie de forteresse de Nicolaevsk (6).

(1) Prikaze n° 235, du 4/17 juillet 1900.

(2) Prikaze n° 274, du 27 juillet/9 août 1900.

(3) Prikazes n°287, du 31 juillet/13 août, et n° 317, du 15/28 août 1900.

(4) Prikaze n° 378, du 27 septembre/10 octobre 1900.

(5) Prikaze n° 247, du 7/20 juillet 1900.

(6) Prikaze n° 274, du 27 juillet/9 août 1900.

La plupart des officiers et des hommes nécessaires à ces nouvelles formations sont demandés aux troupes de la Russie d'Europe et expédiés, par unités constituées, sur leur lieu de destination. Les accroissements ainsi réalisés, du 1er juin à la fin de 1900, comportent : huit bataillons d'infanterie active, trois bataillons de réserve, cinq bataillons de forteresse, un bataillon de sapeurs et un parc volant de mortiers, soit un effectif de 430 officiers, 17,200 hommes et 650 chevaux environ.

C. — Mobilisation des troupes d'Asie.

1° Troupes actives. — On sait que, d'une manière générale, à la mobilisation, les unités actives russes ne se dédoublent pas et sont seulement complétées par des réservistes. Dans l'Asie du Nord, ces troupes sont, en outre, presque toutes, dès le temps de paix, à l'effectif de guerre, sauf en ce qui concerne les chevaux ; par suite, leur mobilisation s'opère très rapidement. Les déficits qui pouvaient exister dans les corps, particulièrement en officiers, ont été comblés au moyen de prélèvements opérés dans la Russie d'Europe. Dès le commencement de juillet, des officiers isolés et de nombreux détachements étaient expédiés par le Transsibérien jusqu'à Striétsensk ; de là, ils se rendaient par bateau à Khabarovsk et par chemin de fer à Vladivostok.

2° Troupes de forteresse. — Les troupes de forteresse de cette partie de l'Empire ont également, en tout temps, leurs effectifs sensiblement égaux à ceux du pied de guerre.

3° Troupes de réserve. — Les bataillons d'infanterie de réserve sont, en général, à cinq compagnies ; de plus, ceux de la circonscription de la Sibérie ont un cadre de dépôt. A la mobilisation, ces derniers donnent chacun naissance à un régiment à cinq bataillons et à un bataillon de dépôt. Les bataillons de réserve de la

circonscription de l'Amour forment chacun un régiment à quatre bataillons et un bataillon de réserve.

Le groupe d'artillerie de réserve de la Sibérie, qui comprend, en temps de paix, deux batteries légères à quatre pièces, doit former à la mobilisation, en vertu du prikaze (1) qui l'a organisé, quatre groupes de deux batteries légères. En raison de sa formation récente, ce groupe ne put fournir qu'un groupe de deux batteries, au lieu de quatre. Deux autres groupes furent, en conséquence, demandés à une batterie de réserve de la Russie d'Europe, ainsi que le parc volant nécessaire à cette artillerie ; mais leur mobilisation fut ensuite décommandée.

Les deux parcs volants de la Sibérie orientale donnent naissance, l'un, à une brigade de quatre parcs volants (dont un de montagne), et l'autre, à une brigade de trois parcs. Nous avons déjà vu que le parc créé pour les deux batteries de mortiers doit former une brigade de deux parcs volants et un parc local de mortiers. Enfin, la compagnie-cadre du train devient un bataillon du train destiné à fournir cinq convois.

Les réservistes nécessaires à la constitution de ces nouvelles unités se trouvent sur le territoire de la circonscription. Les corps ainsi fournis par les unités de réserve sont :

1° Dans la circonscription de l'Amour. — Deux bataillons de réserve (de Striétsensk et de Tchita) : deux régiments à quatre bataillons et deux bataillons de réserve ;

Deux parcs volants de la Sibérie orientale : sept parcs volants, répartis entre deux brigades ;

Parc volant de mortiers : une brigade de deux parcs volants et un parc local ;

(1) Prikaze 249, de 1899. Ce groupe de réserve devait être constitué avant le 1er/14 mai 1900.

Compagnie-cadre du train : un bataillon du train à cinq convois (1) ;

2° Dans la circonscription de la Sibérie. — Sept bataillons de réserve : sept régiments à cinq bataillons, et sept bataillons de dépôt.

Groupe d'artillerie de réserve : deux batteries de huit pièces.

L'augmentation due au développement des troupes de réserve comportait, par suite, quarante-trois bataillons d'infanterie, six parcs volants et un parc local, un bataillon du train, soit environ 500 officiers, 46,000 hommes de troupes et 6,600 chevaux.

4° Troupes cosaques. — D'une manière générale, les unités cosaques, dites du 1er tour, forment, à la mobilisation, des éléments correspondants des 2e et 3e tours : le nombre des unités du temps de paix se trouve donc triplé en temps de guerre. Les troupes ainsi formées sont les suivantes :

1° Dans la circonscription de l'Amour : Cosaques de l'Oussouri. — La sotnia cosaque de l'Oussouri donne un groupe de trois sotnias.

Cosaques de l'Amour. — Le régiment cosaque de

(1) En outre, il a été formé par le commandant des troupes de l'Amour, pour la durée de la campagne (Prikase n° 46 du 30 janvier/12 février 1901) :

a) Trois batteries isolées : une légère à six pièces, une de montagne à six pièces et une lourde à huit pièces ;

b) Une section d'artillerie à cheval de montagne à deux pièces ;

c) Un parc d'artillerie de siège ;

d) Quatre dépôts de munitions de première ligne ;

e) Un détachement d'artillerie de forteresse ;

f) Un parc du génie de campagne, à deux sections de corps d'armée ;

g) Deux dépôts du génie de circonscription ;

h) Une boulangerie d'étapes de guerre ;

i) Quatre bataillons de dépôt, en outre des cinq bataillons déjà prévus par le plan de mobilisation de la circonscription.

l'Amour (à trois sotnias) forme : un régiment à six sotnias et un groupe à trois sotnias.

Cosaques du Transbaïkal. — Infanterie : bataillons cosaques nos 3, 4, 5 et 6, à cinq sotnias.

Cavalerie : 2e régiment de Tchita ; 2e et 3e régiments de Verkhnéoudinsk, tous les trois à six sotnias.

Artillerie : 3e et 4e batteries cosaques du Transbaïkal, à six pièces.

En outre, deux sotnias de dépôt, une à pied, l'autre à cheval, ont été créées, au Transbaïkal, pendant le cours des opérations (1).

2° Dans la circonscription militaire de la Sibérie. — Les deux sotnias cosaques d'Irkoutsk et de Krasnoïarsk ne forment pas d'unité nouvelle.

Le 3e régiment cosaque de la Sibérie occidentale constitue les régiments nos 6 et 9, à six sotnias.

3° Dans la province de Sémiriétchensk (circonscription du Turkestan). — Les 1er et 2e régiments cosaques de la Sibérie occidentale donnent, avec les 2e et 3e tours, les régiments nos 4, 5, 7 et 8, à six sotnias.

Le 1er régiment cosaque de Sémiriétchensk forme deux nouveaux régiments à quatre sotnias.

La mobilisation des troupes cosaques de l'Asie du Nord a donc donné naissance, comme unités nouvelles, à vingt et une sotnias à pied, soixante et onze sotnias à cheval et deux batteries à six pièces, soit un effectif d'environ 360 officiers, 17,500 hommes et 14,500 chevaux.

(1) Prikaze n° 295, du 3/16 août 1900.

D. — Troupes de renfort expédiées d'Europe.

DÉSIGNATION DES UNITÉS.

EFFECTIFS APPROXIMATIFS.

OFFICIERS.

HOMMES.

CHEVAUX.

3 brigades de chasseurs (nos 3, 4, 5) (1) à 4 régiments de 2 bataillons

530

25,200

2,120

3 groupes d'artillerie de chasseurs (nos 3, 4, 5), à 3 batteries de 8 pièces

70

2,460

1,875

1 batterie à tir rapide (des chasseurs de la Garde)

8

370

325

8 batteries de mitrailleuses (à 4 canons Maxim) (2)

24

460

175

3 parcs volants d'artillerie des chasseurs...

15

960

1,015

3e et 7e bataillons de sapeurs..

52

2,320

530

2 compagnies des 13e et 17e bataillons de sapeurs (3)

8

510

45

3e bataillon de chemins de fer

30

1,110

85

4 compagnie du 4e bataillon de pontonniers (3).

4

300

245

12 hôpitaux de campagne

19

1,010

»

Brigade de chasseurs du Turkestan, avec 2 batteries (4)

115

4,860

660

TOTAL

875

39,560

7,075

avec 128 canons.

(1) Les 1^{re} et 2^e brigades, qui devaient également partir, sont restées en Europe,

(3) La batterie a un approvisionnement de 3,850 cartouches par mitrailleuse. Les canons sont sur affût de montagne, avec 3 caisses de cartouches en ruban (450 cartouches par ruban). Il y a 4 voitures de cartouches, chacune portant 10 caisses. La batterie comprend en outre 2 voitures de matériel et 4 du train.

(3) Ont formé depuis le 2^e bataillon de sapeurs de la Sibérie orientale.

(4) Envoyée du Turkestan à Djarkent pour renforcer les troupes de la province de Sémi-riétchensk.

En faisant le total des différents chiffres donnés plus haut, on obtient, pour les troupes mobilisées et de renfort pouvant opérer en Asie, un effectif approximatif de 4,600 officiers et 215,000 hommes. En retranchant les unités de forteresse, locales, de dépôt, etc., il reste en nombre rond, comme troupes combattantes, 4,000 officiers et 175,000 hommes aptes à agir offensivement contre la Chine.

Il faut d'ailleurs ajouter à ce chiffre celui des troupes de garde du Transmandchourien, qui s'élevait à environ 4,500 hommes au début de 1900 et qui a été notablement renforcé depuis.

D'après une communication officielle de l'Invalide russe du 11/24 novembre dernier, il y avait, au 1^{er}/14 octobre dernier, dans le Petchili, en Mandchourie, dans la circonscription de la Sibérie et dans la province de Sémiriétchensk, 3,900 officiers et 173,000 hommes. D'autre part, M. de Witte, dans son rapport sur le budget de 1901, évalue à plus de 220,000 hommes « la redoutable armée qui a surgi de terre, sans bruit ni confusion, presque aussitôt après que le grondement de la foudre s'était fait entendre. »

E. — Organisation des troupes.

En même temps qu'il mobilisait de nouvelles unités, le ministère de la guerre s'occupait de les organiser et de leur fournir tout ce qui leur était nécessaire pour entrer en campagne.

Nous avons donné plus haut la composition du corps d'armée de la Sibérie, puis la formation des 5^e et 6^e brigades de chasseurs de la Sibérie orientale, au moyen de bataillons frontière transformés en régiments de chasseurs. Les prikazes parus en juillet et août prescrivent les nouvelles créations suivantes :

1^{re} brigade d'infanterie de la Sibérie, à Tchita : régiments de Tchita et de Striétensk (1) ;

2e brigade d'infanterie de la Sibérie, à Irkoutsk : régiments de Krasnoïarsk et d'Irkoutsk (1) ;

3e brigade d'infanterie de la Sibérie, à Tomsk : régiments de Barnaoul et de Tomsk (1) ;

(1) Provenant de la mobilisation des bataillons de réserve de même nom. Le régiment de Sémipalatinsk est resté indépendant.

4e brigade d'infanterie de la Sibérie, à Omsk : régiments d'Omsk et de Tobolsk (1) ;

Brigade cosaque à pied du Transbaïkal : bataillons cosaques à pied du Transbaïkal nos 3, 4, 5, 6 ;

Division de cavalerie cosaque de la Sibérie, à deux brigades : 1re brigade, 4e et 7e régiments ; 2e brigade, 5e et 8e régiments cosaques de la Sibérie.

Le groupe d'artillerie de réserve de la Sibérie devient le groupe n° 1 de l'artillerie de la Sibérie, à deux batteries ; deux autres groupes nos 2 et 3 sont obtenus par la mobilisation de la 5e batterie de la 6e brigade d'artillerie de réserve (Saratov). On forme, en même temps, à Orenbourg, un parc volant d'artillerie de la Sibérie pour ces trois groupes (2).

En ce qui concerne le haut commandement, on a organisé d'abord un 2e corps d'armée de la Sibérie ; puis, avec les troupes mobilisées et de renfort, un 3e corps d'armée de la Sibérie et un corps de débarquement. La répartition des troupes entre ces quatre corps d'armée n'a pas été publiée officiellement ; elle ne présente d'ailleurs qu'un intérêt relatif, parce que les diverses colonnes d'opérations ont été composées indépendamment de cette répartition. En outre, le 3e corps d'armée de la Sibérie et le corps de débarquement ont actuellement cessé d'exister.

L'état-major de chacun de ces corps d'armée comprenait, outre le commandant du corps d'armée et son officier d'ordonnance : 7 officiers, dont 1 topographe et 1 commandant du train, 8 secrétaires, 33 « soldats sans armes », 19 hommes du train, 19 chevaux et 16 voitures à deux roues.

(1) Provenant de la mobilisation des batailles de réserve de même nom. Le régiment de Sémipalatinsk est resté indépendant.

(2) Les deux groupes formés en Europe et le parc volant ont reçu, après la prise de Pékin, un ordre de démobilisation.

La direction de l'artillerie du corps d'armée comptait :

4 officiers, 4 secrétaires, 10 soldats sans armes, 4 hommes du train, 5 chevaux et 4 voitures à deux roues.

Le service de l'intendance disposait de : 1 intendant,

5 fonctionnaires de l'intendance, 5 secrétaires, 1 domestique, 9 soldats sans armes. Le service de santé, de : 1 médecin, 1 vétérinaire, 3 feldchers et 4 soldats sans armes.

En même temps l'état-major de la circonscription de l'Amour était augmenté et constitué sur le type des états-majors des circonscriptions frontière. Il comprenait : le chef d'état-major et 5 officiers, dont 2 supérieurs, pour missions ; une direction du quartier maître général, avec 4 sections et 10 officiers ; une direction du général de jour (7 sections), avec 15 officiers et fonctionnaires classés et 17 employés typographes ; une direction des communications militaires (2 sections) avec 5 officiers ; une

section de topographie militaire, avec 15 officiers, dont 13 topographes, 14 employés, 1 sous-officier, 10 soldats sans armes et 46 secrétaires.

Si l'on tient compte des autres organes du commandement : conseil de la guerre, directions de l'artillerie, du génie, de l'intendance et du service de santé, on obtient pour l'effectif du commandement de la circonscription de l'Amour : 73 officiers, 26 fonctionnaires classés et 191 employés civils ou militaires.

Comme la plupart des unités mobilisées ne possédaient pas encore de train régulier, on leur affectait des trains provisoires. Ainsi, aux régiments de la Sibérie à

6 sotnias, on donnait : 81 hommes, 152 chevaux et 172 voitures, dont 6 de cartouches ; aux régiments de Sémiriétchensk, à 4 sotnias : 66 hommes, 121 chevaux et 59 voitures. Ces voitures, toutes à deux roues, devaient être prises dans le pays pour être en état de circuler sur les mauvais chemins de la Mandchourie.

F. — Exécution de la mobilisation.

La mobilisation des troupes d'Asie n'était pas sans inspirer des inquiétudes au grand état-major russe, par suite des énormes distances (parfois des milliers de kilomètres) que les réservistes avaient à parcourir pour atteindre les points de rassemblement. Mais, nous dit la communication officielle déjà citée, « bien qu'il y eût plus de cent mille réservistes appelés dans les circonscriptions de la Sibérie et de l'Amour, la mobilisation put se faire sans retard, suivant le plan arrêté d'avance.

« La proportion des insoumis fut moindre qu'on ne l'avait escompté. Les unités atteignirent, au bout de quelques jours, un degré de préparation supérieur à ce qu'on attendait. Par contre, dans plusieurs cas, la mise sur pied de guerre des établissements militaires fut en retard de quelques jours sur les prévisions de l'état-major. »

D'après un chiffre, donné par un correspondant de l'Invalide russe, la proportion des insoumis, dans la circonscription de l'Amour, fut, au total, de 19,54 p. 100. Mais si l'on considère séparément les provinces qui constituent cette circonscription, on voit que cette proportion fût à peu près nulle dans l'Amour et à Sakhaline, de 0,32 p. 100 dans le Transbaïkal et de 37,57 p. 100 dans la province Maritime. Ce dernier chiffre s'explique par le fait que beaucoup de réservistes étaient employés aux travaux du Transmandchourien, sans en avoir prévenu la police locale. Les troubles survenus en Mandchourie les empêchèrent de rejoindre et, par la suite, ils furent officiellement exemptés de l'appel. Sur les hommes qui se présentèrent, 94,59 p. 100 furent reconnus aptes au service ; on appela effectivement sous les drapeaux 76,11 p. 100 du chiffre total des inscrits sur les contrôles des réservistes.

Si l'on se reporte aux dates de préparation des différentes unités de réserve et cosaques, on trouve :

En exécution de l'oukaze du 10/23 juin, pour les Cosaques du Transbaïkal : bataillons à pied, du 5 au 8 juillet ; régiments à cheval, du 12 au 15 juillet ; batteries, le 18 juillet ;

Pour les Cosaques de l'Amour : le 19 juillet ;

Pour les Cosaques de l'Oussouri : le 5 juillet.

En exécution de l'oukaze du 8/21 juillet, pour les troupes de réserve de la Sibérie : le 17 août ; régiments de la Sibérie, le 13 août ; Cosaques de Sémiriétchensk, le 7 août.

La mobilisation de ces unités était donc terminée moins d'un mois après la publication de l'oukaze.

Transports et ravitaillements.

Nous avons vu que des emprunts considérables furent faits aux éléments de la Russie d'Europe pour les opérations en Extrême Orient. Mais il ne s'agissait pas seulement de constituer un corps expéditionnaire puissant, il fallait encore le transporter à des distances considérables et le munir de tout ce qui lui était nécessaire pour une campagne que l'on pouvait prévoir longue et pénible.

Transports. — Le gouvernement russe disposait de deux voies pour ses expéditions d'hommes et de matériel : celle de mer, par Odessa et le canal de Suez ; celle de terre par le Transsibérien. Comme celui-ci était encore loin de pouvoir satisfaire aux exigences du moment, la majeure partie des troupes et du matériel fut envoyée par Odessa ; néanmoins, une partie des hommes et tous les chevaux prirent le chemin de fer de la Sibérie.

Sur mer, le gouvernement russe avait d'abord à sa disposition, outre les transports de sa flotte de guerre, les

14 navires de la flotte volontaire ; mais plusieurs d'entre eux avaient déjà été retenus à Vladivostok et à Port-Arthur pour assurer les communications avec le Petchili. Il dut donc avoir recours à des sociétés russes de navigation, puis à des compagnies étrangères. Il affréta ainsi une dizaine de navires appartenant aux premières, et une quinzaine aux secondes. Les vapeurs embarquèrent en moyenne de 1200 à 1700 hommes : un navire anglais, le Sicilian, prit à son bord 2,656 hommes avec 36 officiers. On comptait 36 jours pour la durée du voyage. Jusqu'au 1er/14 octobre 1900, 19,716 hommes et 16,700 tonnes de matériel furent ainsi transportés par mer.

Un navire de la flotte volontaire, Moskva, fut transformé en croiseur par l'adjonction de 16 canons (8 de 120mm et 8 de 75mm) et désigné pour rester à la disposition de la marine à son arrivée à Vladivostok.

Le Transsibérien, dans la partie à l'ouest du Baïkal, pouvait, au commencement de juin, permettre le mouvement d'environ quatre trains par jour dans les deux sens. Mais, sur le Baïkal lui-même, il n'y avait encore qu'un ferry-boat, le brise-glaces Baïkal. A l'est du lac, la voie était prête jusqu'à Striétenk, mais le matériel roulant faisait défaut et se trouvait encore concentré aux environs d'Irkoutsk, l'exploitation régulière de la section de la Transbaïkalie ne devant commencer que le 1/14 juillet 1900.

Des mesures énergiques furent prises pour augmenter considérablement le rendement de cette grande voie ferrée. Des locomotives, du matériel roulant et du personnel furent demandés aux chemins de fer de la Russie d'Europe et envoyés en Sibérie ; on créa des garages intermédiaires et les travaux furent activement poussés de manière à obtenir une circulation de six, puis de sept paires de trains par jour. Actuellement on peut en faire passer huit, mais on veut arriver à dix et même à douze.

En outre, on arrêta, dès le début de la mobilisation, le mouvement d'émigration, tout en continuant celui des voyageurs et des marchandises. Sur le Baïkal, on se hâta de terminer un second brise-glaces, l'Angara, de dimensions moins grandes que le premier ; il put commencer à naviguer le 1er/14 août. Durant le mois de septembre, ces deux bateaux firent deux fois par jour la traversée du lac, aller et retour (1). Les transports qu'ils ont alors exécutés correspondent à un mouvement moyen, sur le Transsibérien, de deux paires de trains par jour. Sur la section de la Transbaïkalie on fit arriver le matériel resté au delà du lac (2) et on transporta rapidement les troupes du Transbaïkal à Striétenk. Quand les renforts de la Russie d'Europe commencèrent d'affluer en août et septembre, la ligne était en mesure de les écouler.

De Striétsk les communications avec la province de l'Amour et Khabarovsk se font par eau, sur la Chilka et l'Amour ; avec la Mandchourie, par un mauvais chemin de terre, qui va à Staro-Tsouroukhaitouï, sur la frontière chinoise.

La Chilka mesure environ 370 kilomètres de Striétsk à Pokrovka, son confluent avec l'Amour ; elle présente sur cette étendue 70 seuils dont l'un, à l'étiage, n'a que 0m,45 d'eau. La navigation y est interrompue presque tous les ans, ordinairement en juin et juillet, pendant des périodes variant de dix à cent jours ; au moment de la mobilisation, elle avait cessé depuis le

(1) Dans les deux ports d'attache des débits de thé gratuits avaient été installés par des particuliers, pour les soldats de passage. Chaque homme recevait une cruche de thé, un morceau de sucre et un morceau de pain blanc.

(2) Le Baïkal a transporté au total, en 1900, 133 locomotives non allumées avec leurs tenders, 250 wagons de voyageurs et 11,119 wagons de marchandises ou trucs.

25 mai ; 8,000 recrues et 10,000 émigrants se trouvaient arrêtés à Striétsk. Le niveau de l'eau s'étant un peu élevé vers la fin de juin, on put les faire partir presque tous sur des bateaux à faible tirant d'eau. À la fin de juillet, l'eau avait encore monté et les grands vapeurs pouvaient arriver facilement à Striétsk. Mais il fallait évidemment prévoir le cas d'une nouvelle baisse et, durant les trois mois de juillet à fin septembre, on construisit 115 radeaux et 107 chalands. Le flottage se fait à raison de 50 à 70 kilomètres par jour et demande de six à sept jours de Striétsk à Pokrovka. La construction du matériel ainsi improvisé coûta environ 950,000 francs. On utilisa cependant de préférence les vapeurs et les barges, qui circulent ordinairement sur l'Amour. Le total des transports exécutés sur la Chilka comprit, jusqu'en novembre, 55,500 hommes, 11,150 chevaux et 8,800 tonnes de matériel.

En même temps on travaillait à rendre praticable le sentier qui longe cette rivière jusqu'à Potrovka, de manière à permettre le mouvement des colonnes, en particulier pour éviter les seuils. Les travaux furent achevés en trois mois ; on fit sauter environ 30,000 mètres cubes de rocher, on remua 390,000 mètres cubes de terre et l'on construisit 250 ponts en bois ; les dépenses s'élevèrent à 1,120,000 francs.

Enfin, on assigna 960,000 francs pour l'amélioration du chemin de Striétsk à Tsouroukhaitouï, d'une longueur de 265 kilomètres ; il servit au mouvement des troupes chargées de protéger la frontière et de marcher sur Haïlar. Les travaux, commencés en juillet, furent terminés en octobre.

Pendant cette même période on imprimait une marche intensive aux terrassements de la ligne de jonction du Transsibérien avec le Transmandchourien, entre Kaïdолоvo et Nagadane. Le 17 août, l'Empereur adressait des félicitations officielles aux fonctionnaires chargés de ces

différents travaux, pour les résultats considérables déjà obtenus.

Ravitaillements : 1° Munitions. — Les ravitaillements immédiats des troupes en munitions étaient faits par les parcs volants. Nous avons déjà dit qu'il y avait une brigade de parcs volants pour chacune des deux brigades d'artillerie de la Sibérie orientale, et qu'on formait, à Orenbourg, un parc volant pour les nouvelles batteries créées à Saratov. Les deux batteries de mortiers étaient également dotées d'une brigade de parcs volants et l'on organisait pour elles un parc local. De plus, on constituait un « transport d'artillerie mobile du temps de guerre » pour les troupes de Djarkent, en remplacement des parcs volants ; on leur affectait en même temps un parc local.

À l'arrière, les dépôts d'artillerie déjà existants dans l'Asie du Nord étaient ceux de Khabarovsk (qui comprenait un arsenal et un laboratoire), de Tchita, de Viernyi et d'Omsk (1). On se hâtait

d'augmenter le personnel de ce dernier et de créer une succursale à Irkoutsk. En même temps on organisait un nouveau dépôt d'artillerie à Port-Arthur.

2° Vivres et vêtements. — Les troupes de l'Amour et de la Sibérie reçoivent presque tous leurs approvisionnements de la Russie d'Europe ; des magasins de l'intendance étaient déjà installés à Khabarovsk, Nikolsk, Port-Arthur (1re classe) et à Striétsensk (3e classe). Les ressources qu'ils contenaient étaient suffisantes pour les troupes mobilisées dans ces régions ; elles ne l'étaient pas pour les renforts expédiés d'Europe, d'autant plus qu'on ne pouvait prévoir la durée des opérations. En

(1) Le commandant des troupes de l'Amour avait d'ailleurs constitué, de sa propre autorité, quatre dépôts de munitions de première ligne et un parc d'artillerie de siège. Ces mesures ont ensuite été ratifiées par le Ministre de la guerre.

raison de la mauvaise récolte faite l'année précédente en Sibérie, l'intendance dut faire appel à ses magasins de réserve en Europe : ceux-ci d'ailleurs furent presque aussitôt reconstitués par des achats faits sur place et à des prix normaux. Elle employa les boulangeries de campagne dont elle disposait en nombre suffisant. Elle dota les troupes de filtres ou autres appareils purificateurs de l'eau, ainsi que de petits tonneaux aménagés pour le transport de celle-ci à dos de cheval.

En ce qui concerne le fourrage, on prit l'avoine en Europe ; on organisa le pressage du foin dans l'Oussouri et le Transbaïkal, en y installant des presses à vapeur et à main. Des centres d'approvisionnement furent constitués pour la distribution du pain, des légumes secs, des conserves de viande, de l'avoine, du foin. Sur les points de rassemblement des troupes on expédiait des vêtements chauds, des tentes, des marmites et autres ustensiles de campement. En raison du manque de chemins de fer, il fallait exécuter les transports par voitures, et les unités, outre leur train régimentaire, emmenaient avec elles des voitures du pays, à cause du mauvais état des routes. Des convois de 1000 voitures étaient formés pour transporter les approvisionnements des magasins aux emplacements des troupes.

Les principaux centres d'approvisionnement furent constitués auprès des magasins déjà existants. Ainsi un second magasin de 1re classe fut créé auprès de ceux de Khabarovsk, Nikolsk, Port-Arthur, Striétsensk et prit le n° 2 dans chacune de ces places. En outre, on organisa des magasins de 1re classe à Karymskaïa et StaroTsouroukhaitouï ; le magasin de Striétsensk fut porté de la 3e à la 1re classe. On voit, à l'examen de la carte, que ces différentes localités forment, en quelque sorte, les points de départ des lignes de pénétration en Mand-chourie.

3° Service de santé. — Le ministère de la guerre, non

content d'envoyer en Extrême Orient douze hôpitaux, dont deux de campagne et dix de réserve (1), fit appel dès le 4 juillet à la Croix-Rouge russe. Il disposait déjà, dans la circonscription de l'Amour, d'un demi-hôpital à Tchita, avec une école de feldchers, et d'un demi-hôpital à Khabarovsk.

La « Croix-Rouge », sur la proposition de son comité local de l'Amour, décida, le 15 juillet, de se consacrer d'abord à l'évacuation des malades et des blessés, et d'employer, dans ce but, un navire pour les évacuations par mer sur Vladivostok, deux barques sanitaires pour les transports sur la Chilka et l'Amour, un train sanitaire sur la ligne de l'Oussouri.

Le 28 juillet, l'Impératrice Mère adressait un rescrit à la princesse d'Oldenbourg, pour la charger d'organiser les secours en Extrême Orient, et formait un comité en vue d'établir un plan d'action. Le théâtre des opérations fut partagé en trois secteurs : Petchili, Amour et Transbaïkalie. Dans chacun, un fondé de pouvoirs fut mis à la disposition de l'autorité militaire locale, avec un nombre suffisant d'adjoints. Ou résolut d'installer des dépôts d'aliments, d'effets, de linge, de médicaments, à Tchita,

Blagoviéchtchensk, Khabarovsk, Vladivostok, Port-Arthur, et les comités locaux furent autorisés à en créer à Nikolska, Kharbine, Haïlar, Tsitsikar, etc. On décida l'envoi de douze lazarets mobiles, de 25 lits chacun, pouvant, au besoin, en fournir 50. On affecta, à chaque hôpital de campagne, six soeurs de charité, et douze à chaque hôpital de forteresse ; enfin, on organisa le service des évacuations et des haltes-repos.

En plus de ses ressources ordinaires et des dons (2)

(1) Chacun de ces hôpitaux pouvait traiter 10 officiers et 200 hommes. Ils furent organisés à Moscou et s'embarquèrent à Odessa.

(2) Elle reçut 266,000 francs de l'émir de Boukhara, 66,500 francs

qu'elle provoqua, la « Croix-Rouge » put disposer du produit d'un impôt, établi à son intention, sur les passeports pour l'étranger, et le gouvernement lui prêta le vapeur Tsaritsa, pour le transport de son personnel et de son matériel en Extrême Orient et pour les évacuations sur Vladivostok. Les comités locaux fournirent du personnel et firent préparer du linge et des vêtements.

La « Croix-Rouge » envoya, au total, sur le théâtre des opérations, trois de ses représentants, avec cinq adjoints, 21 médecins, 1 architecte, 291 soeurs de charité, 20 frères gardes-malades, 3 prêtres, 41 infirmiers et 10 employés divers.

4° Communications télégraphiques. — Le gouvernement russe se préoccupa également d'assurer ses communications avec le théâtre des opérations. Il augmenta considérablement le personnel et le matériel du bureau télégraphique de Moscou, qui forme la tête de la ligne Moscou—Kazan—Omsk—Irkoutsk — Blagoviéchtchensk et Vladivostok. Cette ligne, étant aérienne, est plus exposée aux dégâts que les câbles. Des lignes supplémentaires furent posées entre Irkoutsk, Striétsensk et Blagoviéchtchensk (1).

Pour les communications entre les différents points occupés par les troupes en Extrême Orient, on constitua un service de postes de campagne, comprenant environ 250 hommes.

Escadre russe de l'océan Pacifique. — Pour terminer cet aperçu des dispositions prises par la Russie, on dira

du comte Orlov-Davydov, 45,000 francs du Conseil municipal de Moscou, 53,200 francs des commerçants de Nijni-Novgorod, 13,300 francs du zemstvo de Tchernigov, etc.

(1) La correspondance télégraphique entre l'Europe, le Japon et l'Amérique, par la Sibérie, augmente chaque année. En 1899 cette augmentation du chiffre des dépêches a été de 8,805.

quelques mots de la composition de la flotte qu'elle entretient dans l'océan Pacifique. Dès les premiers jours d'août, elle décidait de l'augmenter, à bref délai, d'un cuirassé d'escadre, de deux croiseurs de 1re classe, de deux croiseurs torpilleurs et de dix torpilleurs rapides de divers systèmes.

Au commencement de l'année 1901, cette escadre comprenait : cinq cuirassés (Pétropavlosk, Navarin, SissoïVélikî, Poltava et Sévastopol) ; six croiseurs cuirassés (Gromoboï, Rossia, Rürîk, Amiral-Nakhimov, Vladimir-Monomakh et Dimitri-Donskoï) ; un croiseur de 1re classe (Amiral-Kornilov) ; trois canonnières cuirassées (Otvajny, Gremiachtchi et Guiliak) ; quatre canonnières de haute mer (Koréetz, Mandjour, Bobr et Sivoutch) ; deux croiseurs de 2e classe (Razboïnik et Zabiaka) ; deux croiseurs torpilleurs (Vçadnik et Gaïdamak) ; cinq torpilleurs d'escadre (Kit, Skat, Som, Delfine et Kaçatka) et dix torpilleurs sibériens.

La marine russe dispose, en outre, dans ces parages, comme navires auxiliaires, des transports Aléout, Yakout, Yermak, Toungouze et Kamtchadal ; des vapeurs Nadejny (brise-glaces) et Silatch, des bateaux de service des ports de Vladivostok et de Port-Arthur. En cas de besoin, l'escadre peut être renforcée par des navires de la Flotte volontaire, qui sont armés en croiseurs et entrent dans la flotte de guerre. Tel a été le cas du Moskva, qui a été classé dans l'escadre du Pacifique, en qualité de croiseur de 2e classe.

Enfin, il y a actuellement en construction pour la flotte russe, tant en Russie qu'à l'étranger, dix cuirassés, sept croiseurs de 1re classe, cinq de 2e classe et plus de 50 torpilleurs, sans compter les transports et autres navires auxiliaires. Tous ces bâtiments, au fur et à mesure de leur achèvement, sont destinés à renforcer l'escadre du Pacifique.

IIIe PARTIE.

Les Opérations.

On a vu précédemment la situation spéciale que la Russie avait su se créer en Mandchourie. La convention de 1896 lui permit de faire traverser cette vaste contrée par son Transsibérien, qui était ainsi raccourci de plus de 500 kilomètres et évitait la plaine marécageuse de l'Amour pour passer dans des pays fertiles et peuplés. En 1898, elle prenait pied dans la presqu'île du Kvantoun, en obtenant la construction d'un embranchement venant aboutir à Talienvan et à Port-Arthur, c'est-à-dire à un débouché toujours libre de glaces. Des troupes russes, soldées, il est vrai, par le ministère des finances, étaient chargées de protéger les travaux du chemin de fer et occupaient ainsi les points principaux du territoire. Le chemin de fer de l'Est chinois était donc, malgré son nom, une oeuvre russe, destinée à servir presque exclusivement aux desseins de la politique russe, à assurer leur prédominance dans les questions relatives à l'Asie du Nord.

Les troubles de juin 1900, l'insurrection des Boxers, la mobilisation des soldats réguliers et la déclaration de guerre à tous les étrangers, menaçaient de compromettre sérieusement l'avenir de cette entreprise. Les travaux de la voie ferrée avaient été bouleversés ; personnel et troupes de garde avaient dû se réfugier en partie sur le territoire de la Sibérie ; une autre partie était assiégée dans Kharbine par des forces considé-

OPÉRATIONS EN MANDCHOURIE.

Croquis n° 1.

Limite de Province Chemin de fer Chemin de fer Route en en construction grand chemin

rables ; la presqu'île du Liao-Doun, au nord du Kvan-toun, qui constituait, en vertu des traités, une zone neutre, avait été envahie par les bandes chinoises. Enfin, non contents d'expulser les Russes, les Chinois avaient pris l'offensive du côté de Blagoviéchtchensk et formaient des rassemblements importants à Houn-tchoun, en face de la baie de Possiet.

Pour éviter de perdre, avec son prestige, les fruits de sa patiente et habile politique, la Russie devait agir vigoureusement et porter des coups rapides à ceux qui, la veille encore, étaient ses associés nominaux dans la construction du Transmandchourien. Nous avons vu l'effort considérable qu'elle avait produit et qui lui permettait de lancer contre les troupes chinoises quatre corps d'armée, soit environ 200,000 hommes. Mais, grâce à l'énergie et à l'audace de ses chefs militaires, grâce à l'endurance remarquable et au courage de ses troupes d'Asie, elle n'eut pas besoin d'employer toutes ces forces : elle avait reconquis presque entièrement le territoire du chemin de fer avant l'arrivée des renforts expédiés d'Europe.

Nous allons examiner, d'après les comptes rendus de la presse militaire russe, les opérations des différentes colonnes qui furent chargées d'agir en Mandchourie.

Leur premier but devait être naturellement d'arrêter l'offensive chinoise à Blagoviéchtchensk et d'assurer la liberté de la navigation sur l'Amour, qui constituait la base des opérations. Aussi nous verrons tout d'abord deux colonnes partir par eau, l'une de Khabarovsk, l'autre de Striétsensk, pour balayer les abords du fleuve, renforcer la garnison de Blagoviéchtchensk et lui permettre de repousser les assaillants.

Les Russes avaient ensuite à reprendre aux bandes de réguliers chinois et de Boxers toute la voie ferrée et, pour se garantir contre le retour de nouvelles attaques, à s'emparer de Tsitsikar, de Kirine, de Moukden, les

capitales des trois provinces mandchoues, d'où les gouverneurs avaient dirigé le mouvement.

Le théâtre des opérations était partagé en deux parties : au nord de Téline devaient agir les troupes de la circonscription de l'Amour ; au sud, celles de la province du Kvantoun.

Dans la partie Nord, quatre routes d'invasion se présentaient naturellement aux colonnes russes : à l'Ouest, le tracé de la voie ferrée Haïlar, Tsitsikar ; au centre, la route Aïgoun, Merghen, Tsitsikar, suivie par les Chinois qui attaquaient Blagoviéchtchensk ; au Nord-Est, le Soungari, la voie principale d'évacuation et de ravitaillement du chemin de fer ; au Sud-Est, la ligne ferrée Nikolsk, Ajé-hé.

Ces routes furent employées simultanément par quatre colonnes dont les mouvements tendaient à une concentration à Kharbine. La colonne de l'Ouest avait à reprendre la voie ferrée jusqu'à Tsitsikar, en forçant le passage fortement défendu du grand Khingan. Celle du centre, après avoir battu les troupes chinoises d'Aïgoun, devait marcher également sur Tsitsikar, puis de là sur Kirine. La colonne du Soungari devait se hâter pour porter secours au général Guerngross, enfermé à Kharbine, et rayonner ensuite à l'Ouest et à l'Est pour se relier aux autres colonnes. Celle de Nikolsk avait, pour dégager la voie ferrée, à s'emparer de Ningoutte, puis de Kirine.

En outre, une cinquième colonne était chargée de disperser les rassemblements chinois de Hountchoun, qui menaçaient les territoires russes de Possiet ou pouvaient se porter sur le flanc de la colonne de Nikolsk.

Dans la Mandchourie du Sud, la principale ligne d'opérations était tracée par la voie ferrée qui conduit de Port-Arthur à Moukden et Téline, puis à Kharbine. Les troupes du Kvantoun devaient donc expulser d'abord les troupes chinoises qui s'étaient installées dans la zone

neutre du Liao-Doun ; puis, partant de la base Dachitsao, Inkow, se porter à la conquête du chemin de fer et de Moukden pour donner la main, à Téline, aux troupes de l'Amour venant du Nord.

Ce sont les opérations de ces différentes colonnes que nous allons maintenant décrire avec quelques détails, en examinant : 1° les opérations sur l'Amour ; 2° les opérations dans la Mandchourie du Nord ; 3° les opérations dans la Mandchourie du Sud.

A. — Opérations sur l'Amour.

Nous avons vu (1) que le général Gribski, au moment où les Chinois commençaient le bombardement de Blagoviéchtchensk, n'avait sur ce point que 2 bataillons 1/4, 14 canons, 5 sotnias de troupes actives, un détachement local, un bataillon de dépôt, 480 miliciens et 670 volontaires. Les Chinois, établis sur la rive droite, étaient au nombre d'environ 18,000, avec 45 canons, et attendaient encore de Tsitsikar un parti important avec 10 canons.

Des renforts furent immédiatement dirigés sur Blagoviéchtchensk, de Khabarovsk et de Striétsensk.

A Khabarovsk, le colonel Servianov s'embarqua, le 18 juillet, avec un détachement comprenant 2 bataillons du 14e régiment de chasseurs de la Sibérie orientale, le 10e bataillon-frontière de la Sibérie orientale, 1 sotnia cosaque de l'Amour, la 4e batterie de la 1re brigade d'artillerie de la Sibérie orientale, à 8 pièces et 2 mortiers ; au total, 3 bataillons, 1 sotnia et 10 canons.

Le 20 juillet, il passait à Mikhaïlo-Séménovski. Le 24, le vapeur Alexis, qui avait été envoyé en avant pour faire du bois, fut accueilli, en face de Raddé, par des coups de feu. On débarqua aussitôt deux compagnies, qui s'emparèrent d'un poste, malgré un feu violent,

(1) Voir page 41.

et firent sauter trois magasins à poudre : les Chinois laissèrent 300 des leurs sur le terrain.

La colonne continua ensuite sa route, détruisant encore quelques postes sur le rivage. Le 30 juillet, à hauteur de Constantinovka, elle ouvrait le feu contre une petite redoute, dont les défenseurs s'enfuyaient dès les premiers coups de canon. Les Cosaques, lancés à leur poursuite, en prirent une partie et s'emparèrent de deux canons en bronze et d'un certain nombre de fusils. Le 1er août, le colonel Servianov arrivait à Blagoviéchtchensk.

De Striétsensk étaient parties, sur la Chilka et l'Amour, deux petites colonnes commandées : la première par le colonel Chvérine, la seconde par le général major Rennenkampf. Elles comprenaient au total 3 bataillons, 2 sotnias et 18 canons.

Le 25 juillet, en approchant du village chinois de Mohé, la colonne Chvérine fut accueillie par des salves d'infanterie. Elle débarqua quelques compagnies qui repoussèrent les Chinois et brûlèrent le village. Une compagnie et demie fut laissée sur ce point pour protéger la navigation, et les autres continuèrent leur route. La colonne Chvérine arrivait tout entière à Blagoviéchtchensk dans la soirée du 1er août.

La colonne Rennenkampf partit en deux échelons, les 24 et 26 juillet. Le 29, elle débarquait près de Mohé un détachement des trois armes qui se dirigea vers les mines d'or de la Jeltoukha : il rencontra les Chinois à 15 kilomètres du rivage, les mit en fuite et arrêta les travaux des mines. La colonne arrivait à Blagoviéchtchensk le 2 août, après avoir débarrassé la rive droite de l'Amour et y avoir laissé de petites garnisons sur les points principaux. Dans la nuit du 3 au 4, elle allait rejoindre les troupes du général Gribski, qui opéraient contre Aïgoun.

Pendant que ces renforts étaient en route pour la

rejoindre, la garnison de Blagoviéchtchensk ne restait pas inactive, malgré le bombardement auquel elle était soumise. Dès le 19 juillet, elle avait purgé la Transzeïa des bandes chinoises qui y avaient pénétré. Elle exécuta en outre quelques sorties heureuses sur la rive droite de l'Amour, en particulier pendant la nuit ; elle força ainsi les Chinois à reporter leurs batteries plus loin du fleuve, leur prit quelques canons et incendia des maisons à Sakhaline. Le vapeur Sélenga croisait sur l'Amour et coopérait par son tir aux diverses opérations.

Dès que les colonnes Servianov et Chvérine arrivèrent à Blagoviéchtchensk, elles furent lancées, le 2 août à 3 heures du matin, sur la rive droite de l'Amour, repoussèrent les Chinois, en leur infligeant des pertes sérieuses, et s'emparèrent de Sakhaline, où elles trouvèrent de nombreux fusils et des munitions. Pendant ce temps, les mortiers de campagne installés sur la rive gauche du fleuve tiraient sur Aïgoun.

Le 3 août, les Russes continuèrent leur mouvement offensif sur la rive droite, rejetant successivement l'ennemi des positions fortifiées qu'il avait préparées sur le chemin d'Aïgoun. Les Cosaques exécutèrent une série de charges audacieuses, en particulier sur les flancs de l'ennemi, et s'emparèrent de deux canons en acier. Une quantité considérable de munitions fut trouvée dans les villages. Le bombardement d'Aïgoun par les mortiers continua avec succès et de nombreux incendies furent allumés dans la ville.

Le 4, malgré le pays coupé et montagneux qui favorisait la défense, les Russes, conduits par le général Soubotitch, se portèrent à l'attaque d'Aïgoun. Le combat dura de 2 heures à 9 heures : les Chinois furent successivement chassés de quatre fortes positions avancées et se retirèrent, partie vers Tsitsikar, partie dans Aïgoun même, où ils s'installèrent derrière des tranchées et

dans les maisons. Après un combat très vif, ils durent évacuer la ville et se mirent en retraite, les uns le long de l'Amour, la plus grande partie sur la route de Tsitsikar. L'artillerie avait considérablement contribué à la prise d'Aïgoun et évité des pertes à l'assaillant ; la retraite du défenseur fut amenée par le mouvement tournant d'une petite colonne, composée de quatre compagnies et d'une demi-sotnia.

Les Chinois furent poursuivis sur la rive droite de l'Amour par le colonel Vroublevski ; vers Tsitsikar, par la colonne Servianov et les sotnias à cheval du général Rennenkampf. Celui-ci les refoula continuellement pendant la soirée du 5 ou la journée du 6 et les mit en pleine déroute. Il rentra à Aïgoun dans la nuit du 6 au 7, ramenant comme trophées deux mitrailleuses et neuf drapeaux.

Avec la prise d'Aïgoun, la frontière russe était à l'abri des insultes ennemies ; l'intérêt principal des opérations se reportait sur la Mandchourie elle-même, où diverses colonnes se mettaient en mouvement pour reconquérir la voie ferrée.

B. — Opérations dans la Mandchourie du Nord (suite).

Cinq colonnes, comprenant des troupes des trois armes, furent appelées à agir simultanément dans la Mandchourie du Nord, pour débarrasser la ligne du chemin de fer des bandes chinoises et permettre la reprise des travaux. C'étaient, en allant de l'Ouest à l'Est :

1° La colonne de Haïlar, général major Orlov, formée en Transbaïkalie, qui devait se porter sur Haïlar, puis traverser le Grand Khingan, pour atteindre Tsitsikar, chef-lieu de la province de Heï-loun-tsian ;

2° La colonne du général major Rennenkampf, qui se dirigeait sur la même ville en partant de Blago-
viéctchensk et en poursuivant les troupes chinoises défaites à Aïgoun ;

3° La colonne de Kharbine, général major Sakharov, qui avait été envoyée de Khabarovsk par l'Amour, puis par le Soungari, pour porter secours au général Guerngross, entouré à Kharbine par d'importantes forces chinoises ;

4° La colonne de Nikolsk, général major Tchitchagov, chargée de débloquer la voie ferrée et de marcher ensuite sur Ningoutte ;

5° La colonne de Novokievskoé, général major Aïgoustov, qui avait pour mission spéciale de s'emparer de la ville forte de Houn-tchoun, où s'étaient rassemblés de forts détachements ennemis.

Nous allons passer successivement en revue les opérations de ces différentes colonnes.

1° Colonne Orlov (1) ou de Haïlar. — La colonne du général Orlov comprenait au début : quatre bataillons cosaques à pied du Transbaïkal (nos 3, 4, 5, 6), le 3e régiment cosaque de Verkhnéoudinsk, à six sotnias ; la 3e batterie à cheval cosaque du Transbaïkal, à six pièces. Vers le milieu d'août, elle fut renforcée par deux bataillons : le 2e du régiment de Tchita et le 3e du régiment de Striétsensk.

(1) Né en 1855, Nicolas Alexandrovitch Orlov est sorti en 1874 de l'école d'artillerie Michel comme sous-lieutenant dans la 13e brigade d'artillerie. En 1881, après avoir suivi les cours de l'Académie d'état-major, il était affecté à l'état-major du 1er corps d'armée, puis à celui de la Garde. De 1884 à 1897, il était employé à la chancellerie du comité d'études militaires et était nommé, en outre, en 1892, professeur à l'Académie d'état-major. Colonel en 1889, il était promu général major en 1899, à 44 ans. Le 21 juillet 1900, il était appelé au commandement de la brigade à pied des cosaques du Transbaïkal, tout en gardant ses fonctions de professeur à l'Académie d'état-major. Le général Orlov a publié de nombreuses études militaires, notamment sur Souvorov et sur la tactique des trois armes.

Si l'on se reporte aux données relatives à la mobilisation, on voit que ces différentes unités appartenaient toutes aux deuxième et troisième tours, c'est-à-dire étaient composées d'hommes n'étant plus astreints au service actif.

La colonne devait d'abord se concentrer à Staro-Tsou-roukhaïtouï, le 14 août, et se porter de là sur Haïlar. Mais le général Orlov choisit Abagaïtouï comme point de concentration ; en même temps il faisait hâter la réunion de ses unités. Il voulait ainsi éviter de franchir, en présence de l'ennemi, deux rivières : l'Argoun et le Haïlar. En outre, le chemin de Tsouroukhaïtouï à Haïlar manque d'eau, tandis que celui d'Abagaïtouï longe la rive gauche du Haïlar et traverse d'excellents pâturages. Enfin, comme les troupes de garde s'étaient retirées sur Tsouroukhaïtouï, l'ennemi devait plutôt attendre l'attaque dans cette direction.

La concentration de ses premières forces étant terminée le 24 juillet, le général Orlov franchissait la frontière chinoise le 25, avec les 4e et 6e bataillons de sa brigade et une sotnia des troupes de garde. Il avait donné l'ordre à deux autres sotnias et à une compagnie de ces troupes de marcher en même temps sur Haïlar, en partant de Tsouroukhaïtouï ; mais le manque de pain força cette petite colonne à retarder son départ de quelques jours. Le régiment de cavalerie et la batterie cosaques étaient restés à Abagaïtouï pour se refaire. On partait avec deux mois et demi d'approvisionnements et un troupeau de 170 boeufs.

Le 25 juillet, la colonne parcourait 47 kilomètres, puis faisait séjour le 26. Le lendemain, elle exécutait une étape de 30 kilomètres, pendant laquelle elle prenait une cinquantaine de Mongols, qui étaient expédiés aux travaux du chemin de fer. Le 28, les deux bataillons faisaient séjour et la sotnia du Térék se portait à Ongoun, où elle était rejointe par une sotnia du régiment de Verkhnéou-

dinsk. Dans les stations, on rétablissait le téléphone, on cuisait le pain, on recueillait la farine et l'avoine.

Le 29 juillet au matin, quatre escadrons chinois attaquaient à Ongoun les deux sotnias, qui les repoussaient par le feu. Les deux bataillons arrivaient dans la journée et s'établissaient au bivouac, près d'un petit lac, au pied des hauteurs de la rive gauche du Haïlar.

Combat d'Ongoun (1). — Le 30, à 4 heures du matin, l'ennemi s'avance en forces considérables, 10,000 hommes environ. Les deux bataillons russes se déploient et se couchent derrière des crêtes de sable, qui forment d'excellentes positions pour les tireurs ; une sotnia à pied est chargée d'occuper la station du chemin de fer pour couvrir le flanc droit.

La cavalerie chinoise s'avance sur deux lignes, d'un rang chacune, suivie par l'infanterie qui ouvre le feu à grande distance ; ses balles viennent se perdre en avant de la position des Russes. Enhardis par

le silence de ces derniers, les Mongols mettent deux pièces en batterie, sans, toutefois, prononcer une attaque vigoureuse. Cependant, le général Orlov a mandé par téléphone le régiment de Verkhnéoudinsk et la batterie qui se trouvent à une étape en arrière. En attendant leur arrivée, il fait préparer et manger la soupe par fractions.

A 11 h. 45, le régiment et la batterie arrivent, le détachement est concentré, avec un effectif d'environ 2,000 baïonnettes, 1000 sabres et 6 canons. Après un repos de deux heures, le général Orlov se décide à prendre l'offensive. A ce moment, l'artillerie ennemie est à environ 1500 mètres et la chaîné de tirailleurs à 800 ou 1200 pas.

L'artillerie russe ouvre le feu (2 h. 10) et les pièces chinoises se hâtent d'évacuer leur position ; le tir est alors dirigé contre les tirailleurs. Une compagnie du

(1) Voir croquis n° 2.

bataillon de gauche (4e) est chargée de faire un mouvement débordant du côté de la rivière. A 2 h. 25, le 6e bataillon se porte en avant, et toute la ligne russe se met en marche, ayant deux compagnies et demie en réserve générale et une demi-compagnie pour couvrir le

COMBAT D'ONGOUN (30 Juillet 1900).

[texte manquant]

bivouac, où l'on a laissé les sacs et le pain. Le régiment cosaque chasse devant lui la cavalerie chinoise, et l'infanterie s'avance sans arrêt contre l'ennemi, qui n'attend pas l'attaque ; elle le poursuit sur environ 18 kilomètres, puis revient à son bivouac.

Les Chinois eurent de 800 à 900 tués dans cette journée ; ils laissèrent, en outre, aux mains des Russes, deux canons, deux drapeaux et beaucoup de fusils et de munitions. Les pertes russes étaient de 8 tués et 18 blessés.

Le résultat de ce combat fut l'abandon de Haïlar par les Chinois. Ceux qui s'étaient portés du côté de Tsouroukhaitouï, à l'annonce de la défaite de leur réserve, se replièrent en toute hâte sur Haïlar. Le 2 juillet, ils attaquaient la sotnia d'avant-garde de la colonne Orlov et la forçaient à se replier sur le gros. Le régiment à cheval et la batterie étaient aussitôt envoyés vers Haïlar ; ils étaient suivis, dans la nuit du 2 au 3, par une sotnia à cheval et deux compagnies montées sur des charrettes. Le reste de la colonne se mettait en route à 3 h. 1/2 du matin. Mais, quand les Cosaques à cheval arrivèrent à Haïlar, ils trouvèrent la ville évacuée et y découvrirent une grande quantité de vivres, dont on fit un dépôt pour les mouvements ultérieurs.

La cavalerie, lancée avec l'artillerie à la poursuite des Chinois, les atteignit à Djarmété et les mit en fuite. La colonne, après avoir laissé une petite garnison à Haïlar, se dirigea vers la passe du Grand-Khingang, fortement occupée par l'ennemi.

Combat d'Yakchi. — Le 12 août, elle arrivait à Djarmété. Le 13, la cavalerie d'avant-garde se heurtait à Yakchi contre un corps de 7,000 hommes, commandé par le général Pao, qui marchait sur Haïlar pour en chasser les Russes. Le 14 août, Orlov se portait sur Yakchi avec sa brigade à pied cosaque, alors au complet. Après une marche de 30 kilomètres, il rencontrait un puits et une marc, auprès desquels il laissait les sacs avec le train. Une nouvelle marche de 8 kilomètres l'amenait, vers 2 heures de l'après-midi, en présence des Chinois. Après avoir fait préparer l'attaque par son artillerie, il mettait à profit une pluie torrentielle qui commençait vers heures pour porter toute sa ligne en avant. L'ennemi s'enfuyait sans attendre le choc. La droite des Russes venait même couper la retraite à une partie des Chinois. Le général Pao était tué, et ils subissaient des pertes considérables. Le combat d'Yakchi

livrait aux Russes la Mandchourie occidentale jusqu'au Grand-Khingang ; il leur fallait, toutefois, s'emparer du passage de cette crête.

Le 20 août, la colonne se rendait à Mendoukhé. Le 21, la cavalerie était à Khargo et la tête d'avant-garde, deux sotnias commandées par le capitaine Boulatovitch, atteignait Irekhté.

Combat du Grand-Khingang (1). — Avant d'attaquer la passe du Grand-Khingang, le général Orlov en fit une minutieuse reconnaissance ; comme elle était fortement défendue, il résolut de la tourner par les deux flancs. Le 23 août, la colonne vient bivouaquer sans feux à Irekhté, et le capitaine Boulatovitch, avec cinq sotnias, est dirigé à 30 kilomètres au Sud, par le col de Hari-Goul, pour se porter de là sur les derrières de l'ennemi ; il a environ 90 kilomètres à faire et doit prononcer son attaque le lendemain vers midi. Dans la soirée du 23 août, les Chinois tentent de s'avancer, mais ils sont arrêtés par le feu d'une sotnia. Le 24, les Russes commencent leurs mouvements à 2 heures du matin. Les Chinois ont creusé une série de retranchements des deux côtés de la route de Fouliardi, en arrière d'un ruisseau ; leur position s'étend en profondeur jusqu'à une pagode située près du chemin. Les ordres donnés par le général Orlov pour la journée du 24 consistent à faire tourner les deux ailes de l'ennemi, la gauche par un bataillon, la droite par trois bataillons, pendant que l'artillerie et quelques sotnias entretiendront le combat de front. Deux compagnies du régiment de Tchita, qui arrivaient, dans la soirée du 23, après avoir fait 84 kilomètres en deux jours, sont chargées de constituer la réserve générale en arrière de la batterie.

(1) Voir croquis n° 3.

CROQUIS DE L'ATTAQUE DU KHINGANG

[texte manquant]

L'attaque commence à 6 h. 3/4 du matin. Au bout de cinquante minutes, l'ennemi s'enfuit, poursuivi par une sotnia du Terek. La cavalerie de Boulatovitch attaque les fuyards vers 12 h. 20 ; ceux-ci se rejettent en arrière et tombent alors sous les coups de la sotnia. Une grande partie sont tués ; les autres se dispersent dans les marais et les forêts. Le butin est de 5 canons, 23 drapeaux, 120 voitures de matériel et une grande quantité d'armes et de munitions. On s'arrête après avoir fait 42 kilomètres.

La passe du Grand-Khingang franchie, la colonne Orlov se hâta de marcher sur Fouliardi, où il lui était prescrit d'arriver le 2 septembre, afin de combiner son action contre Tsitsikar avec la colonne Rennenkampf, partie de Blagoviéchtchensk. Pour atteindre Fouliardi, elle fit 345 kilomètres en onze jours, mais Tsitsikar avait été occupé, dès le 28 août, par les sotnias du général Rennenkampf, et la garnison s'était retirée au Sud, vers Boduné.

Lorsque les colonnes Orlov et Rennenkampf furent réunies à Tsitsikar, leur cavalerie marcha sur Boduné, sous les ordres du général Rennenkampf, et l'infanterie suivit par le même chemin. Boduné fut occupé sans résistance le 11 septembre. De là, la colonne Orlov se porta sur Kirine. Mais, avant d'arriver à la station de Soungari II, elle reçut l'ordre de rentrer à Khar-bine, où elle arriva à la fin de septembre.

De ce point, la brigade à pied cosaque fut dirigée sur le Transbaïkal pour y être licenciée. Son retour par la neige et le froid fut extrêmement pénible. Elle était démobilisée à la fin de novembre, après avoir parcouru environ 2,500 kilomètres pendant la durée de la campagne.

2° Colonne du général major Rennenkampf (1) — La

(1) Sous-officier au 89e régiment d'infanterie, il entra à l'école des

colonne du général Rennenkampf, envoyée de Blagoviéchtchensk sur Tsitsikar, était assez faible au début, mais elle fut renforcée successivement ; à la fin, du mois d'août, elle comprenait 3 bataillons (nos 1, 2, 4) du régiment de Striétsensk, 3 bataillons (nos 1, 3, 4) du régiment de Tchita, 3 sotnias de l'Amour, 2 sotnias du 1er régiment de Nertchinsk, une demi-sotnia du régiment de l'Argoun, les deux batteries du groupe du Transbaïkal (16 pièces) et une demi-batterie de la 2e brigade d'artillerie de la Sibérie orientale, soit 6 bataillons, 5 sotnias 1/2 et 20 canons.

Le pays dans lequel devait d'abord agir le général Rennenkampf est très coupé, montagneux, couvert de forêts. Les ramifications du Petit Khingan ne présentent que des vallées étroites et marécageuses, peu accessibles à la cavalerie ; aussi les Cosaques durent-ils opérer à pied la plupart du temps.

Le 6 août, le général était lancé, avec 4 sotnias 1/2 et 2 canons, à la poursuite des Chinois qui se retiraient sur Tsitsikar. Le 7, à 45 kilomètres d'Aïgoun, il se heurtait à un détachement comprenant environ 3,000 fantassins, 400 cavaliers et 12 canons. Il le repoussait et lui prenait 2 canons. Il continuait à marcher, en combattant, jusqu'à Eyoure. Les Chinois prenaient l'offensive et cherchaient à déborder les Russes sur les deux flancs ; mais ils échouaient devant le tir à mitraille de l'artillerie et les attaques répétées des Cosaques qui leur causaient de grandes pertes.

youngers d'Helsingfors et fut promu cornette au 5e régiment de lanciers en 1873. En 1882, il sortit de l'Académie d'état-major et remplit différentes fonctions d'état-major. En 1890, il était chef d'état-major de la place d'Ossovetz ; promu colonel en 1894, il devenait chef d'état-major de la 14e division de cavalerie. En 1893, il prenait le commandement du 36e régiment de dragons. Il était nommé chef d'état-major des troupes du Transbaïkal en 1899 et promu général major en 1900.

Le 8 et le 9, des renforts importants, surtout en infanterie et en artillerie, étaient envoyés au général Rennenkampf. Le 10, il continuait la poursuite et arrivait, à 9 heures du matin, devant une forte position ennemie, sur les pentes Est de la passe du Petit Khingan ; il y avait là environ 4,000 fantassins, 5,000 cavaliers et 12 canons. Malgré la grande supériorité numérique de l'adversaire, le général Rennenkampf décidait de l'attaquer. L'artillerie et 2 sotnias se déployaient de front, tandis que 2 sotnias 1/2 étaient envoyées à couvert pour tourner le flanc droit. Les Chinois, s'étant aperçus de cette manœuvre, firent exécuter un changement de front à leur cavalerie et à l'aile menacée ; ils attaquèrent la fraction qui les tournait, pendant que leur centre répondait à l'attaque de front. Les 2 sotnias russes du centre se jetèrent alors sur l'aile droite ennemie qui se trouva prise entre deux feux : les Chinois se retirèrent sur leur position. Les canons russes, profitant du désordre ainsi causé, vinrent se mettre en batterie à 1600 mètres de l'ennemi, qu'ils forcèrent par un feu violent à abandonner ses retranchements et à se replier en arrière de la crête du Petit Khingan.

Le 12 août, le général Rennenkampf est rejoint par les premiers renforts. Le 15, il s'empare de la passe du Petit Khingan et inflige une défaite sensible à son adversaire, sur le flanc et les derrières duquel il s'est porté par une marche de nuit. Il le poursuit ensuite sans discontinuer. Le 16, il le bat à Khingan, puis à Monahé. Le 17, à 7 heures du matin, il se présente à l'improviste devant Merghen, du côté de Tsitsikar. La ville est entourée d'une palissade et défendue par de l'infanterie. Les deux canons russes ouvrent le feu à 800 ou 1000 pas et, après deux heures de combat, Merghen est occupée par la colonne qui y prend 12 canons, 700 fusils, des armes blanches et des munitions. Une centaine de cavaliers et 400 fantassins s'étaient en-

fuis vers le Sud : 150 environ sont tués dans la poursuite.

L'infanterie et l'artillerie viennent ensuite occuper Merghen ; la cavalerie lance des reconnaissances et va s'emparer du passage du Nonni. La poursuite commencée le 6 août se terminait le 17 : en douze jours, l'ennemi avait été complètement détruit et laissait 20 canons aux mains des Russes. Les pertes

de la colonne Rennenkampf étaient de 2 officiers et 12 hommes tués, 3 officiers et 33 hommes blessés.

Le 21 août, elle quitte Merghen et son avant-garde atteint, le 22, Kamnihatchan, à 60 kilomètres au Sud. Les Chinois n'opposent aucune résistance et se replient rapidement. Les éclaireurs russes, qui se sont portés à une vingtaine de kilomètres plus au Sud, rendent compte que le passage de la Némer est occupé par l'infanterie chinoise. Un parlementaire vient informer le général Rennenkampf que l'ennemi est prêt à cesser les hostilités. Le général, n'ayant aucun pouvoir pour entamer des pourparlers, engage les Chinois à se retirer sans combat et leur déclare qu'il continuera sa marche sur Tsitsikar. Le 25, l'avant-garde organise un passage sur la Némer et en franchit avec de grandes difficultés les bords marécageux : à Bordo, elle trouve 10 canons, de la poudre et de vieilles armes. Le 26, elle atteint Ninnian-tchjan et continue son mouvement le plus rapidement possible, tandis que les Chinois battent toujours en retraite.

Le 28, Rennenkampf, avec ses 460 Cosaques et la 2e batterie du Transbaïkal, quitte la route directe et se porte au Sud-Est pour se présenter devant Tsitsikar par la route de Kharbine. Tsitsikar (1) est couverte au Nord

(1) Tsitsikar, chef-lieu de la province mandchoue de Heï-loun-tzian est une ville commerçante des plus riches, dont la population est évaluée à environ 70,000 habitants.

par des retranchements d'un assez fort profil et des épaulements d'artillerie. A la vue du mouvement tournant des Russes, l'infanterie chinoise abandonne ses positions sans tirer. Arrivée à Siao-Boukhom, la colonne russe se retourne vers Tsitsikar et vient prendre position à un kilomètre de la ville qu'elle somme aussitôt de capituler. Au bout de quelques minutes, on aperçoit les troupes chinoises qui se retirent vers le Sud. En même temps leur chef d'état-major et un représentant de la ville viennent parlementer : Rennenkampf promet de laisser indemne la population paisible et fait envoyer aux soldats chinois l'ordre de s'arrêter ; mais comme ils continuent leur mouvement, l'artillerie ouvre le feu sur eux et les Cosaques sont envoyés pour leur couper la retraite. Les Russes prennent ainsi trente et un canons et un grand nombre de fanions. Le 29 au matin, le général se met en relations avec la colonne Orlov et donne quelque repos à ses hommes : en trois semaines, il avait parcouru plus de 420 kilomètres, en livrant presque continuellement des combats.

Le 6 septembre, il part, avec sa cavalerie, de Tsitsikar pour Boduné. Il a alors sous ses ordres 4 sotnias du 3e régiment de Verknéoudinsk, 3 sotnias du 1er régiment de Nertchinsk, 3 sotnias de l'Amour et la 2e batterie cosaque du Transbaïkal, soit au total 1028 chevaux. Sa tête de colonne occupe Boduné le 11 septembre. La garnison, 1500 hommes, s'est rendue sans opposer de résistance. Le 17, Rennenkampf lance quatre sotnias et demi avec deux canons vers Kwan-Tchen-Tsy ; le reste de sa colonne suit la même direction. Le 21 septembre, l'avant-garde occupe Kwan-Tchen-Tsy sans combat. La garnison chinoise, 1000 hommes environ, a été appelée à la défense de Kirine deux jours auparavant.

Pour éclaircir la situation, il envoie une sotnia à DagouChan et se porte lui-même, le 22 à 6 heures du matin,

avec deux sotnias, sur Kirine, laissant le reste de sa colonne en réserve à Kwan-Tchen-Tsy. Le 23, à 7 heures du matin, il entre à Kirine (1) après avoir parcouru 140 kilomètres en vingt-cinq heures. Son mouvement a d'ailleurs été retardé par deux rencontres avec l'ennemi et par le passage d'une crête difficile. Dans un de ces combats, il a failli recevoir un coup de lance et a été sauvé par un Cosaque, qui s'est jeté devant lui et a reçu le coup à sa place (2). Dans l'autre, il a désarmé, sans coup férir, un bataillon de 500 hommes.

A la porte de la ville, les deux sotnias furent reçues par un parlementaire, qui leur demandait de ne pas y pénétrer. Rennenkampf déclara qu'il était suivi par plusieurs milliers d'hommes et qu'il entrerait à Kirine ; en même temps il se dirigeait au trot vers le palais du gouverneur, désarmant les soldats chinois qu'il rencontrait sur sa route. Dans la cour du palais, il trouva 220 cavaliers chinois dont il fit jeter les carabines dans le Soungari.

Il envoya alors prévenir de son arrivée la colonne de Nikolsk, qui se trouvait à 80 kilomètres à l'Est. D'ailleurs ce même jour entra également à Kirine un cornette envoyé par le général Grodékov pour remettre au gouverneur une lettre du prince Tsine.

Le 23 et le 24 septembre furent employés au désarmement des troupes chinoises, environ 1300 hommes, et à l'occupation des forts et du palais des monnaies. Un seul des forts offrit quelque résistance.

(1) Kirine, chef-lieu de la province mandchoue du même nom, est située sur la rive gauche du Soungari, sur une éminence baignée au Sud par cette rivière. Fondée en 1673, elle devint bientôt le centre administratif de la province en remplacement de Ningoutte : elle devait servir de base d'opérations contre les Russes, qui venaient de se fixer sur l'Amour.

(2) Ce Cosaque, qui fut blessé à l'épaule, a été décoré de l'ordre de Saint-Georges.

Le 24, la cartoucherie, défendue par 200 Chinois, fut prise d'assaut. Les Russes s'emparèrent à Kirine de soixante-neuf canons et de deux pièces de marine, installées sur une canonnière. Ils noyèrent dans le Soungari environ 48,000 kilogr. de poudre, un million de cartouches et 5,000 fusils.

Le 26 septembre la ville était occupée par le général Kryjanovski, qui venait d'Omosso avec cinq escadrons, une batterie cosaque et une section d'artillerie à cheval.

Le même jour, le général Rennenkampf se remettait en route vers le Sud dans la direction de Moukden, contre laquelle marchait également, venant du Kvan-toun, la colonne du général Soubotitch. Il arrivait, le 28, avec ses deux sotnias, à Dagou-chan où il avait ordonné à toute sa colonne de se concentrer. Cette concentration ne donna lieu qu'à de petites rencontres, les 22 et 23, avec des bandes isolées.

Le 6 octobre, sa sotnia d'avant-garde arrivait à Téliine, en même temps que la tête des troupes russes chargées d'opérer dans la Mandchourie du Sud. En deux mois, du 6 août au 6 octobre, le général Hennenkampf (1) avait pris Merghen, Tsitsikar, Boduné, Kwan-tchen-tsy, Kirine, Téliine, parcouru environ 1300 kilomètres, et livré plusieurs combats contre des forces souvent très supérieures.

3° Colonne Sakharov (2) ou de Kharbine. — La co-

(1) Les Chinois axaient donné au général Rennenkampf le surnom de général Tigre.

(2) Le général Sakharov (Vladimir-Victorovitch) est né en 1853 et a fait ses études militaires à l'école Paul, puis à l'Académie d'état-major, d'où il sortait en 1878. Il était alors dirigé sur le théâtre de la guerre en Turquie et y remplissait, comme capitaine, les fonctions de chef d'état-major de l'avant-garde, puis de l'aile gauche de l'armée d'opérations, sous les ordres de Skohélev, remplaçant ainsi auprès de lui le capitaine Kouropatkine, qui avait été blessé. En août 1878, il était

l'homme du général Sakharov partait de Khabarovsk avec mission de remonter le Soungari jusqu'à Kharbine pour porter secours au général Guerngross, qui s'y trouvait entouré avec une grande quantité du personnel du Transmandchourien et des troupes de garde. Cette colonne comprenait : 2 bataillons du 17e et 1 bataillon des 18e et 22e régiments de chasseurs de la Sibérie orientale, 1

batterie de la 1re brigade et 8 canons des 1re et 2e batteries de la 2e brigade d'artillerie de la Sibérie orientale, 10 canons de position, 3 sotnias cosaques de l'Amour, 1 sotnia de l'Oussouri, puis un détachement de sapeurs, une section télégraphique, une ambulance et un hôpital mobile ; soit, au total, 4 bataillons, 4 sotnias et 26 canons.

Elle s'était embarquée sur 87 bateaux. Le 22 juillet, après avoir remonté l'Amour jusqu'à Mikhaïlo-Séménovski, elle s'engage sur le Soungari. Chemin faisant, elle détruit les postes chinois qu'elle rencontre et les villages qui ont tiré des coups de feu sur les bateaux russes. Lorsqu'elle trouve de la résistance, elle débarque quelques troupes et disperse assez facilement l'ennemi.

Le 25, elle marche contre Baïantou où l'on a signalé la présence de 2,000 Chinois. Ceux-ci ouvrent le feu, mais ne tardent pas à s'enfuir en désordre, abandonnant 5 canons de 6 pouces et 4 canons de débarquement avec leurs munitions.

Le 26 juillet, Sakharov fait la reconnaissance de la

chargé de diriger à Erékli l'embarquement des troupes à rapatrier. De 1879 à 1891 il a rempli diverses fonctions dans les écoles militaires, puis de 1891 à 1898 dans l'état-major. Nommé au commandement du 38e dragons en 1893, il est promu général major en 1897 et appelé aux fonctions de chef d'état-major du 5e corps d'armée. En 1899, il est nommé chef d'état-major du corps des gardes frontière. A l'ouverture des hostilités en Mandchourie, alors qu'il venait de passer une inspection en Sibérie, il fut appelé au commandement des troupes qui devaient opérer dans la Mandchourie du Nord.

place de San-Sin, entourée de trois côtés par des rivières, le Soungari, la Moudantziane et un de ses affluents. Les deux premiers de ces cours d'eau sont navigables ; le troisième présente des gués profonds et étroits, qui sont fortifiés et défendus par de l'artillerie.

Le 27, le général russe prend position en face des côtés Nord et Ouest de la ville. Le 8, il la bombarde de 9 heures du matin à 1 heure ; à midi, l'infanterie et les Cosaques traversent un gué, à l'eau jusqu'au cou, et commencent l'attaque : ils rejettent l'ennemi successivement de tous les couverts qu'il occupe et où il se défend obstinément. Enfin, les Chinois, au nombre de 4,000, s'enfuient en jetant leurs armes. Les Russes s'emparent de 22 canons, dont 14 Hotchkiss et d'une quantité assez considérable de fusils et de munitions.

A partir de ce moment, la colonne ne rencontre plus de résistance et, le 3 août, elle arrive à Kharbine où les assiégés, à court de munitions, l'attendaient avec impatience.

Le général Sakharov s'occupe aussitôt de mettre la ville en état de défense, de rétablir les communications télégraphiques, de faire reprendre les travaux du chemin de fer vers le Sud et vers l'Est. Pour assurer la sécurité de la navigation sur le Soungari, il installe des postes d'étapes à Lakhasou et à Baïan-tou ; des vapeurs, armés de canons et montés par des chasseurs, croisent sur la rivière pour tenir l'ennemi à distance.

Pour reprendre les travaux vers l'Est, il était nécessaire de s'emparer d'Ajé-hé, occupé par les Chinois. Ajé-hé, à environ 50 kilomètres au Sud-Est de Kharbine, compte 30,000 habitants et sert de résidence à un commandant de département. Les Russes entrèrent avec lui en pourparlers, mais sans résultat. Le 17 août, le général Sakharov se mettait en mouvement vers Ajé-hé avec 16 compagnies d'infanterie, 12 sotnias 1/2, 16 canons et un détachement de sapeurs. A mi-chemin, la cavalerie

du général Guerngross (10 sotnias avec 2 canons) fut accueillie par le feu de l'ennemi, qui occupait une position étendue ; il l'abandonna bientôt sous le feu de l'artillerie et des Cosaques, ainsi que sous la menace d'un mouvement tournant de quelques sotnias.

Le 18 août, à 8 heures du matin, la cavalerie russe ouvrait le feu contre l'ennemi, qui défendait la muraille et les faubourgs de la ville. A 9 heures arrivent 12 canons qui éteignent rapidement le feu des pièces chinoises ; à midi l'infanterie pénètre dans Ajé-hé. Une partie des défenseurs est prise par la cavalerie ; en outre, les Russes s'emparent de 7 canons, de quantité de munitions et de grands approvisionnements.

Des détachements sont alors formés pour se mettre en liaison vers l'Est avec la colonne Tchitchagov, qui est partie de Nikolsk, pour occuper et protéger la ligne à l'Est d'Ajé-hé.

Le 1er septembre, le général Sakharov envoie une petite colonne de Kharbine sur Tsitsikar. Elle trouve la voie peu endommagée et la ligne télégraphique presque entière. Le 2 septembre la cavalerie d'avant-garde reçoit des coups de feu, partis d'un impasse (camp fortifié) que l'ennemi, d'ailleurs, se hâte d'évacuer à la faveur de l'obscurité. Le 5, cette colonne se relie avec celle du général Orlov et revient à Kharbine.

Le 12 septembre, deux colonnes sont envoyées contre Hou-lan-tchen, à 40 kilomètres au Nord de Kharbine ; elles ne rencontrent qu'une faible résistance et trouvent dans la ville 6 canons, des armes et des munitions : la garnison, 5,000 hommes environ, s'enfuit vers le Nord. Le 27 septembre, une petite expédition dirigée sur Lalin-tchen, à 40 kilomètres au Sud, est très bien accueillie par les autorités civiles.

4° Colonne Tchitchagov (1) ou de Nikolsk. — La co-

(1) Le général major Tchitchagov, né en 1852, a fait son instruction

l'armée du général Tchitchagov fut envoyée de Nikolsk le long de la voie ferrée. Elle comprenait un bataillon et demi, deux escadrons et demi et six canons de montagne.

Le 18 juillet, elle fut attaquée par des Chinois sortis du fort d'Ekho. Les postes russes durent se replier, mais, quand l'avant-garde vint à leur secours, les Chinois se retirèrent en hâte dans le fort, qu'ils abandonnèrent

militaire au corps des pages, puis à l'Académie d'état-major, d'où il sortait en 1878. Il a rempli alors diverses fonctions d'état-major, puis celles d'attaché militaire à Bruxelles et à la Haye. Colonel en 1884, il prenait, en 1892, le commandement du 24e régiment de dragons. Général major en 1894, il devenait adjoint au chef d'état-major de la circonscription d'Odessa et, en 1897, chef d'état-major de la circonscription militaire de l'Amour. En 1899, il était nommé gouverneur militaire de la Province Maritime et ataman des Cosaques de l'Oussouri.

dans la nuit du 18 au 19. Les Russes y mirent alors le feu et en emmenèrent les canons. Toutefois, dans la journée, les Chinois tentèrent un retour offensif, mais ils furent reçus par un feu violent qui les mit en fuite et leur coûta 200 hommes tués ou grièvement blessés.

Le 2 août, la colonne envoya vers Ningoutte deux reconnaissances, l'une d'un escadron et demi par la rive droite de la Moudantziane, l'autre, d'un demi-escadron, par la rive gauche. Elles rencontrèrent, toutes deux, aux environs du village d'Ekho, un parti chinois d'environ 1000 fantassins et 250 cavaliers, avec deux canons, qui ouvrit le feu sur elles. On envoya à leur secours un escadron, puis deux compagnies avec deux canons. Après une affaire assez chaude, les Chinois reculèrent. Une violente fusillade s'engagea ensuite sur les hauteurs au Sud d'Ekho, près du chemin de Ningoutte. L'infanterie se déploya; mais les Chinois, qui avaient d'abord cédé du terrain, tournèrent rapidement l'aile gauche des Russes, formée par deux escadrons et demi de dragons, et ouvrirent le feu à l'abri des broussailles. Les dragons firent face à l'ennemi et l'attaquèrent ; une compagnie avec deux

canons fut envoyée de la réserve pour les soutenir, et les Chinois furent enfin repoussés avec des pertes sérieuses.

Ces divers engagements montrèrent que la colonne de Nikolsk n'était pas assez forte pour s'emparer de Ningoutte, ville riche et importante sur la route de Kirine et de Moukden. D'ailleurs, depuis le 15 juillet, la pluie tombait sans interruption dans la vallée de la Moudantziane. Les chemins étaient détrempés, les ponts enlevés, le télégraphe interrompu, les ruisseaux débordés et les environs de Ningoutte une boue liquide. On jugea donc nécessaire de renforcer ces troupes et l'on fit appel dans ce but au général major Aïgoustov, qui venait de s'emparer de Houn-tchoun.

5° Colonne Aïgoustov (1) ou de Novo-Kievskoé. — De forts détachements de Boxers s'étaient concentrés à Houn-tchoun et à Savelovka, non loin de la frontière russo-chinoise ; de là ils menaçaient la bande étroite de territoire russe qui s'étend entre cette frontière et la mer. Il était nécessaire de s'en débarrasser pour avoir la liberté d'envoyer des troupes du Possiet sur des points plus importants et pour assurer le flanc de la colonne qui opérait vers Ningoutte. Un petit corps, dit de NovoKieskoé, fut en conséquence confié au général Aïgoustov avec mission de s'emparer de Houn-tchoun (2), base fortifiée des opérations de l'ennemi. Il comprenait : six bataillons (5e, 15e et 16e régiments de chasseurs de la Sibérie orientale), la 6e batterie de montagne et la 2e batterie de mortiers, toutes deux à six pièces, et une batterie lourde du Possiet à huit pièces (3), deux sotnias de Cosaques, l'une de l'Oussouri, l'autre de Tchita, une demi-compagnie de sapeurs et un petit parc d'artillerie.

La colonne partit de Novo-Kievskoé le 29 juillet. Le 30, à 5 heures du matin, elle commençait l'attaque de Houn-tchoun. Les Chinois opposèrent une résistance sérieuse, mais, à 8 heures du soir, la place était prise et

(1)Le général major Aïgoustov est né en 1841. Entré au service en 1858, il était enseigne en 1862, colonel en 1879 et général major en 1885. Il a servi durant toute sa carrière dans l'infanterie ; il a fait les campagnes de 1862 et de 1877-1878. Il a été appelé en 1895 au commandement de la 2e brigade frontière de la Sibérie orientale, qui est devenue la 2e brigade de chasseurs de la Sibérie orientale.

(2)La ville de Houn-tchoun a été fondée après 1880, à l'époque des difficultés sino-russes relatives à Kouldja : elle est peu étendue et ne compte que 5,000 habitants. Elle est entourée d'une muraille en pisé, qui a la forme d'un pentagone irrégulier avec une saillie en demi-cercle au Nord. Ses moyens de défense comprennent cinq impanes (camps fortifiés) ordinaires et deux forts.

(3)Formée pour les besoins du temps de guerre.

sa garnison en déroute. Quant aux unités qui occupaient Savélovka, elles l'avaient quitté le 27 juillet, sans attendre l'arrivée des Russes.

La prise de Houn-tchoun écartait le danger d'une invasion et assurait le flanc gauche de la colonne de Ningoutte. Le flanc droit de celle-ci semblait, d'autre part, n'avoir rien à craindre. Des reconnaissances avaient été envoyées dans la vallée de la Mourène jusqu'à 100 kilomètres de la frontière, et y avaient trouvé la population tranquille.

A la fin d'août, le général Aïgoustov quittait Hountchoun en y laissant le colonel Orlov avec deux bataillons, deux sotnias, huit canons et une demi-compagnie de sapeurs. Puis il allait prendre le commandement de la colonne chargée d'opérer contre Ningoutte (1).

Cette colonne avait été portée à quatre bataillons (13e et 14e régiments de chasseurs de la Sibérie orientale), sept escadrons et sotnias, vingt-huit canons et mortiers, un détachement de sapeurs et un détachement de télégraphistes. Dans la nuit du 27 au 28 août elle quitta le bivouac à 2 heures du

matin, et à l'aurore se déploya à 3 kilomètres du village d'Ekho, contre lequel elle s'avança en traversant une rivière à gué. Elle était couverte sur sa droite par une compagnie des troupes de garde, qui faillit surprendre le bivouac chinois. Les forces ennemies, qui comprenaient environ 1000 fantassins et 250 cavaliers avec 5 canons, n'opposèrent qu'une faible résistance et se replièrent rapidement. Elles furent poursuivies sans arrêt par la cavalerie, malgré un sol détrempé par les pluies, et abandonnèrent trois canons.

(1) Ningoutte avait été, jusqu'en 1676, le principal centre administratif de la Mandchourie : elle est entourée d'une muraille, mais ne possède pas de fortifications.

Le 29 août, après un petit engagement avec leur arrière-garde, qui fut mise en fuite par la cavalerie et perdit cinq canons, la colonne russe occupa la ville de Ningoutte à 10 heures du matin. Elle apprit que le commandant de la place s'était enfui la veille avec 2,000 hommes et deux canons, sur des voitures requises dans le pays. Le général Kryjanovski fut alors lancé à sa poursuite, dans la direction d'Omosso, avec la cavalerie, une section d'artillerie légère et une section d'artillerie à cheval de montagne. Le 14^e régiment de chasseurs lui fut ensuite envoyé en soutien. Pendant ces deux jours, les Russes avaient pris à l'ennemi une dizaine de canons et une quantité considérable de munitions.

Le 7 septembre, la cavalerie de Kryjanovski occupait presque sans combat la petite ville d'Omosso, à 150 kilomètres au Nord-Est de Kirine : elle y trouva un dépôt de poudre, des munitions et de vieilles armes. Le 8, elle était rejointe par le 14^e régiment de chasseurs.

Le général Kryjanovski continuait ensuite son mouvement sur Kirine avec cinq escadrons, une batterie cosaque et une section d'artillerie à cheval de montagne ; il y arrivait le 26 septembre et remplaçait Rennenkampf, qui se dirigeait vers le Sud.

Le 19 septembre, une sotnia de l'Argoun avait été envoyée d'Omosso sur la route de Houn-tchoun pour établir la liaison avec les troupes qui occupaient cette ville. A la traversée des montagnes, elle battit un poste chinois d'environ 2,500 hommes et lui enleva six canons, six drapeaux et son convoi.

Les opérations, qui ont ensuite eu lieu dans les hauts bassins de la Moudantziane, de la Mourène et du Souifoun, ne comportent plus que de petites expéditions contre des bandes isolées de soldats fuyards ou de Khoungouzes. Cette contrée a servi de tout temps de refuge aux brigands. Des ordres furent donnés dès le

21 septembre aux généraux Kaulbars (1) et Tchitchagov afin qu'ils les exterminent. Ils partagèrent alors le territoire occupé en secteurs à la tête de chacun desquels fut placé un chef responsable ; celui-ci avait sous ses ordres une petite troupe sans cesse en mouvement pour explorer le terrain. Nous n'entrerons pas dans l'exposé de ces petites opérations, bien qu'elles aient donné lieu parfois à des rencontres sanglantes.

Avec la prise de Ningoutte et de Kirine, toute la transversale Ouest-Est du Transsibérien était de nouveau entre les mains des Russes et à l'abri d'une attaque immédiate des Chinois. La liaison entre les différents détachements qui avaient agi dans la Mandchourie du Nord était établie, et les travaux avaient recommencé sur toute la ligne sous la protection des troupes. Nous avons vu en outre que le général Rennenkampf était parti vers Moukden pour débarrasser également des rebelles l'embranchement du Sud et donner la main, à Téliine, aux troupes qui avaient le Kvantoun comme base d'opérations et qui remontaient le long de la voie ferrée vers le Nord. Nous allons examiner maintenant la marche des colonnes qui s'emparèrent de Moukden et déblayèrent le chemin de fer au Sud de Téliine.

C. — Opérations dans la Mandchourie du Sud.

Les Chinois avaient forcé les Russes à évacuer la ligne ferrée et violé la neutralité du pays situé au Nord du Kvantoun. Des troupes régulières et des Boxers y avaient paru, qui excitaient la population contre les étrangers. Le 16 juillet, des coups de feu étaient tirés de Sen-You-Tchen sur un poste russe. Une sotnia, envoyée en reconnaissance de Bitsivo vers le Nord-Est,

(1) Commandant du 2e corps d'armée de la Sibérie ;

entourée à son retour, le 21 juillet, par 3,000 Chinois avec de l'artillerie, avait 4 tués et 11 blessés. A l'Ouest, Inkow était menacée ; le colonel Michtchenko y avait été rappelé de Dachi-Tsao pour protéger la ville et le matériel du chemin de fer. Différentes colonnes furent alors formées pour dégager le terrain et reprendre la voie ferrée.

1° Colonne Khorounjenkov. — La colonne du colonel Khorounjenkov se réunit vers le milieu de juillet, à Sen-You-Tchen, dans la presqu'île du Liao-Doun. Elle comprenait : 2 bataillons (1er régiment de chasseurs de la Sibérie orientale), 8 canons et une demi-sotnia du 1er régiment de Verkhnéoudinsk.

Le 25 juillet, elle fut attaquée par la garnison du fort de Sen-You-Tchen, situé à proximité de la voie ferrée. L'ennemi fut repoussé et le colonel Khorounjenkov, prenant l'offensive, fit bombarder la place et l'emporta d'assaut. Le 26, les Chinois brûlèrent Hai-Tchjoou au Nord-Est de Sen-You-Tchen, et firent leur apparition sur les communications du colonel Dombrovski, qui s'était replié, comme on l'a vu, à Da-Chi-Tsao. En conséquence, le colonel Khorounjenkov reçut l'ordre de se porter sur ce dernier point par Hai-Tchjoou ; dès lors, les mouvements de sa colonne font partie de l'ensemble des opérations du colonel Dombrovski et du général-major Fleicher.

2° Colonnes du colonel Dombrovski et du général-major Fleicher (1). — La colonne du colonel Dombrovski se concentra à Da-Chi-Tsao, avec la composition suivante au 15 juillet : 6 compagnies du 3e régiment de

(1) Le général-major Fleicher, né en 1846, a été promu sous-lieutenant en 1865. Après avoir fait la campagne de 1877-78 dans le régiment. Litovski de la de, il resta en Bulgarie où il fut chargé d'organiser des cours d' préparer les Bulgares aux

chasseurs de la Sibérie Orientale, 3 du 7e, 1 bataillon du 8e et 7 compagnies du 11e ; la 1re batterie cosaque du Transbaïkal, la 1re batterie du groupe d'artillerie des chasseurs, 4 canons de la 1re batterie de mortiers ; 2 sotnias cosaques de Verkhnéoudinsk et de Nertchinsk ; 1 détachement de sapeurs ; au total, 5 bataillons, 18 canons, 2 sotnias et des sapeurs.

Le 26 juillet, le colonel Dombrovski était avisé par ses reconnaissances que les Chinois s'avançaient sur Da-Chi-Tsao en deux colonnes, l'une venant du Nord, l'autre de l'Est. Contre cette dernière, qui avait de l'artillerie, il envoya 4 compagnies et 6 canons qui la refoulèrent dans les montagnes. A la colonne du Nord, il opposa 2 compagnies et 1 peloton de Cosaques, qui rencontrèrent l'ennemi, environ 7,000 hommes, à 7 kilomètres de Da-Chi-Tsao et le forcèrent à se replier sur une autre position où il avait de l'artillerie. Le colonel Dombrovski, ne voulant pas engager le combat en dehors du territoire du chemin de fer, fit retirer ses troupes sur leur bivouac à Da-Chi-Tsao.

En raison des événements qui venaient de se produire dans la zone neutre, on y envoya des renforts sous les ordres du général-major Fleicher. Le 31 juillet, celui-ci se mettait en marche d'Inkows sur Hai-Tchjoou, avec une colonne d'infanterie, d'artillerie et deux sotnias cosaques des troupes de garde. En même temps, il donnait l'ordre au colonel Khorounjenkov d'attaquer cette ville par le Sud-Est, quand lui-même ouvrirait le feu contre elle,

fonctions administratives ; il devint ensuite commandant de l'École militaire de Sofia. Il reçut, en 1883, le commandement d'un bataillon de chasseurs de la Transcapienne et fut promu colonel en

1884. En 1885, il commandait la colonne de Krachs et occupait Zulfagar. De 1890 à 1896, il exerça divers commandements dans l'infanterie et, le 13 mars 1899, fut placé, avec le grade de général major, à la tête de la 1^{re} brigade de la Sibérie orientale.

et au colonel Dombrovski d'envoyer des Cosaques et des chasseurs-éclaireurs pour couper la retraite à l'ennemi.

Le colonel Khorounjenkov s'était résolu de lui-même à attaquer, le 1^{er} septembre, les Chinois qui occupaient les hauteurs voisines de Haï-Tchjoou. Ceux-ci commencèrent à reculer pas à pas en combattant, mais l'approche d'autres troupes les fit s'enfuir vers le Nord-Est, sous le feu de l'avant-garde de la colonne Fleicher : cette dernière, fatiguée par une étape de 37 kilomètres, ne les poursuivit pas. Elle occupa la forteresse de Haï-Tchjoou, où elle trouva 12 canons.

La prise de cette place avait amené la jonction des détachements russes, qui opéraient dans le Nord de la presqu'île de Liao-Doun. Pour compléter leur succès, ils devaient encore s'emparer de Haï-Tchen, à 30 kilomètres au Nord, où les Chinois, au nombre de 5,000, occupaient une forte position. Laisant des garnisons aux points importants, le général Fleicher partit, le 10 septembre, de Dach-Tsao avec le reste de ses troupes formées en trois colonnes. L'ennemi, installé à 7 kilomètres au Nord, recula après un court engagement dans lequel il perdit de 100 à 150 hommes. Le 11 septembre, les Russes continuèrent leur marche en deux colonnes, chassant devant eux les Chinois qui perdirent, ce jour-là, de 300 à 400 hommes, 4 canons et un drapeau. Le 12, ils évacuèrent les hauteurs de Haï-Tchen, où ils perdirent encore deux canons, et les Russes entrèrent dans la ville. L'ennemi (4,000 réguliers et 1000 Boxers avec 8 canons) se replia au Nord.

Prise de Moukden. — On s'occupa alors de former une colonne pour s'emparer de Moukden. Le 23 septembre, il y avait, concentrés sur la ligne Inkow, Haï-Tchen, 11 bataillons, 40 canons, 2 sotnias cosaques et 4 sotnias des troupes de garde. Le commandement de ces troupes fut pris par le général-lieutenant Soubbotitch

(1) et la marche commença le 24 septembre. Il y a 190 kilomètres d'Inkow à Moukden, et 130 de Haï-Tchen à Moukden.

Les troupes s'avançaient en trois colonnes : 1° à gauche, le général Fleicher, 6 bataillons des 1^{er} et 3^e brigades de chasseurs de la Sibérie Orientale, 10 canons et 2 sotnias ; 2° au centre, le colonel d'état-major Artamonov, 5 bataillons (13^e et 14^e régiments de chasseurs et 1 bataillon du 15^e chasseurs de la Sibérie Orientale) et 26 canons ; 3° à droite, le colonel Michtchenko, 4 sotnias des troupes de garde et 4 canons.

De leur côté, les Chinois avaient laissé 2,000 fantassins, 600 cavaliers et 3 canons à Liao-Yane et porté le gros de leurs forces plus au Sud, sur les hauteurs d'AnChin-Tchan.

Le 24 septembre, Fleicher s'emparait du vieux Niou-Tchang (2) et rejetait vers le Nord les 6,000 hommes du général Chou, qu'il délogeait d'une série de villages fortifiés.

Le combat fut très pénible surtout à cause de la cha-

(1) Le général Soubbotitch est né à Vienne, en 1851, de parents appartenant à la noblesse autrichienne. Il prit la nationalité russe et fit ses études militaires à l'école Constantin, puis à l'Académie d'état-major. Il était sous-lieutenant en 1869. Chargé, en 1876, d'une mission en Serbie, il était mis, en 1877, à la disposition du Directeur des communications militaires en Bulgarie ; puis il faisait partie de la commission de délimitation de la frontière bulgare. Chef d'état-major d'une division d'infanterie de 1885 à 1893, il commande un régiment de 1893 à 1894. Général-major en 1894, il est adjoint au chef d'état-major de la circonscription de l'Amour ; de 1897 à 1898, il est

gouverneur militaire de l'Oussouri ; en 1899, chef du Kvantoun et commandant des troupes. Promu général-lieutenant le 25 août 1900 pour distinction dans le service, il était depuis 1899 adjoint au commandant des troupes du Kvantoun et chef d'état-major de cette province.

(2) Deux canonnières et un torpilleur prirent part à cette affaire, en bombardant la ville et un fort qui la défendait.

leur et de la difficulté d'orientation dans une plaine sans fin, couverte de sorgho de trois mètres de hauteur. Les Russes prirent un canon Krupp et un drapeau.

Le même jour, sur les indications du général Soubbotitch, le colonel Artamonov fit, avec deux sotnias, une reconnaissance générale devant le front de marche des colonnes et s'assura que les Chinois, au nombre d'environ 14,000 avec 30 canons, occupaient une position fortifiée, près du chemin de fer, au Sud d'An-Chin-Tchan.

Le 26 septembre, le général Soubbotitch attaquait cette position, consistant en une chaîne de collines arrondies, aux pentes douces. Très difficilement accessible de front, elle avait encore été renforcée par des épaulements pour l'artillerie et des tranchées étagées pour l'infanterie ; l'aile droite s'appuyait à une redoute et l'aile gauche à une pagode fortifiée. Au centre, une hauteur formant saillie constituait une sorte de clef de position. Le front, tourné vers le Sud-Ouest, mesurait 7 kilomètres et demi.

Les dispositions prises pour l'attaque étaient les suivantes : la colonne Fleicher (6 bataillons, 10 canons, 1 sotnia 3/4, une demi-compagnie de sapeurs), partant du vieux Niou-Tchouang, devait tourner l'aile droite ennemie et arriver sur les derrières de la position. La colonne Michtchenko (2 compagnies, 2 sotnias et 4 canons) tournerait l'aile gauche. Enfin, au centre, la colonne Artamonov devait exécuter l'attaque de front avec 5 bataillons, 26 canons et un peloton de Cosaques.

Les deux ailes sont rapidement en contact avec l'ennemi, qui dégarnit son centre pour renforcer ses flancs. La colonne Fleicher, prenant une vigoureuse offensive, force les Chinois à évacuer les hauteurs et à se retirer vers le Nord. La colonne Michtchenko trouve devant elle des chaînes épaisses de tirailleurs et de l'artillerie, mais les repousse également vers le Nord. Au centre, la colonne Artamonov exécute une recon-

naissance à coups de canon ; s'apercevant que l'ennemi a évacué la hauteur centrale, elle se porte en avant sans rencontrer de résistance.

Le 27, les Chinois (1) tentent de nouveau d'arrêter l'offensive russe, en occupant le remblai du chemin de fer, près de la station en ruines de Cha-hé, et les hauteurs environnantes. Vers 9 heures du matin, ils ouvrent le feu sur la colonne Michtchenko, qui marche en tête. A 10 h. 1/2, l'avant-garde du colonel Artamonov vient prendre position à hauteur du colonel Michtchenko (2). Des forces ennemies considérables descendent des hauteurs et tiraillent sur les flancs du gros de la colonne. A 3 heures, la cavalerie ennemie cherche à tourner l'aile gauche des Russes ; repoussée, elle renouvelle plusieurs fois sa tentative. Enfin, à 4 heures, après une préparation de l'attaque par l'artillerie, toute la ligne russe se porte en avant, forçant l'ennemi à la retraite et lui prenant un canon Krupp à tir rapide.

Le 28, les Chinois se sont établis en avant de Liao-Yane, sur une forte position constituée par des hauteurs difficilement accessibles. Les dispositions prises du côté russe sont les mêmes que pour la journée du 26 : mouvements tournants sur les ailes par les colonnes Fleicher et Michtchenko, attaque de front par la colonne Artamonov. Le général Fleicher part à 6 h. 1/2 du matin et, à 10 h. 1/2, il a réduit les canons chinois au silence. La colonne Artamonov, qui a commencé son mouvement à 8 h.

1/2, enlève la position ennemie à midi. La tête d'avant-garde de Fleicher occupe Liao-Yane à 2 h. 1/2 ; la colonne Michtchenko, qui a rencontré plus de résistance, n'y arrive qu'à 5 heures.

(1) 30 bataillons de 300 hommes et 20 canons.

(2) La colonne Fleicher, après trois jours de marches forcées et de combats, devait faire séjour, mais à la nouvelle de l'attaque des Chinois, elle fut poussée en avant et arriva vers le soir à Cha-hé.

L'ennemi se retire en désordre ; il pille et brûle les villages au passage.

Le 30 septembre, les Russes quittaient le bivouac de Liao-Yane et, le 1er octobre, leur avant-garde atteignait, sans avoir éprouvé de résistance, le village de Baïta-pou, à 12 kilomètres de Moukden. Le général Soubotitch recevait alors des habitants de cette ville une pétition en anglais lui demandant de l'occuper le plus tôt possible, parce qu'elle était abandonnée par les autorités et pillée par les soldats. En conséquence, la colonne Michtchenko, renforcée d'une sotnia du Transbaïkal, d'une batterie à cheval et d'un détachement de chasseurs éclaireurs, était poussée, sous les ordres du colonel Artamonov, jusqu'à Moukden, où elle entra à 4 heures du soir. Les soldats chinois s'enfuyaient, en faisant sauter une fougasse qui blessait grièvement quatre Cosaques. A la réception de cette nouvelle, six compagnies sont envoyées en renfort : elles se rendent de nuit à Moukden, en traversant à gué la rivière large et rapide de Houn-hé.

Le général Soubotitch y arrive à son tour le 2 octobre à 9 heures du matin, avec l'avant-garde ; le gros de ses forces y entre vers midi et va bivouaquer à 3 kilomètres au Nord. Il débarrasse les environs des bandes de maraudeurs chinois ; dans la ville, il fait évacuer les dépôts de munitions et détruire les fougasses. Le tombeau impérial, situé au Nord-Ouest de Moukden, est occupé par deux escadrons de dragons, deux compagnies de chasseurs et une section d'artillerie à cheval. D'après les renseignements fournis par les habitants, le gouverneur et la plupart des troupes se sont retirés vers l'Ouest ou le Nord-Ouest, en Mongolie. La cavalerie ne peut les poursuivre, à cause de son extrême fatigue.

Le 3 octobre, le général Soubotitch organise l'administration de la ville. Des proclamations rassurent les habitants, mais des incendies continuent à éclater,

allumés par des rebelles déguisés. Les Russes trouvent, à Moukden, 50 canons, 7,000 fusils de petit calibre et 20 millions de cartouches, dont quelques-unes munies de balles explosibles. Des tentatives faites pour incendier le palais impérial sont arrêtées à temps. Une commission est chargée d'inventorier et de protéger les monuments et les richesses publiques qui n'ont pas été détruits par les rebelles, entre autres le trône impérial de la dynastie mandchoue, une très riche bibliothèque, etc.

Le 5 octobre, la colonne Michtchenko, renforcée de deux sections d'artillerie à cheval, est lancée dans la direction de Téline, pour permettre la reprise des travaux sur la voie ferrée; elle bivouaque non loin de cette ville.

En même temps, le colonel Kondratovitch est dirigé, par la rive gauche du Houn-hé, vers Niou-Tchouang et Inkow, afin de délivrer la vallée du Liao-Hé des bandes de Boxers et assurer la navigation sur cette rivière.

Le 6 octobre, la colonne Michtchenko entra à Téline, où elle rencontra une sotnia de l'avant-garde du général Rennenkampf. Ainsi, les troupes russes parties du Nord et du Sud de la Mandchourie s'étaient rejointes à Téline, qui constituait le point de démarcation entre le théâtre des opérations de l'Amour et celui du Kvantoun. L'embranchement, Kharbine-Port-Arthur était reconquis et les travaux

pouvaient y être repris, sous la protection des troupes de garde, renforcées d'un bataillon de chasseurs et de huit canons.

En deux mois et demi, du 25 juillet au 6 octobre, les Russes avaient traversé l'énorme territoire de la Mandchourie, pris les villes d'Aigoun, de Tsitsikar, de Kirine et de Moukden, et réoccupé les 2,500 kilomètres du chemin de fer de l'Est chinois. Les troupes chinoises avaient été détruites et dispersées, ou avaient déposé les armes.

Les opérations ultérieures n'ont guère eu pour but que de purger le pays des petits détachements de réguliers, de Boxers ou de Khoungouzes, qui continuaient à attaquer les postes russes isolés ou à dévaster les villages. C'est ainsi que les Russes ont détruit une petite république de brigands, organisée sur le haut Soungari, au Sud de Kirine. Le chef de cette association, Haïdengou, qui ne reconnaissait pas l'autorité chinoise, a été forcé de venir faire sa soumission au général Kaul-bars, à Kirine.

D'après une communication officielle du 24 novembre 1900, la répartition des troupes russes sur le théâtre des opérations et dans les provinces limitrophes était la suivante, à la date du 1er/14 octobre 1900 :

EMPLACEMENTS.

en

en

Province de Tsitsikar

12

24

22

»

En réserve (appartenant au 3e corps d'armée de la Sibérie)

8

»

»

»

»

Province de Kirine

26

29

»

102

»

En réserve (5e brigade de chasseurs et bataillon de la 6e brigade de la Sibérie orientale)

13

»

»

24

Dans la Mandchourie du Sud, en y comprenant les troupes de Kvantoun

21

9

2

84

»

Dans le Pétchili

12

5

»

44

8

Sur les frontières et à l'intérieur des circonscriptions de l'Amour et de la Sibérie

26

25

2

28

Corps d'observation de Semirietchensk

8

22

»

28

»

Escortes des consuls de Kouldja et d'Ourga

»

4

»

4

»

TOTAL

126

118

4

336

8

L'effectif total, y compris les états-majors et services, atteignait 3,900 officiers et 173,000 hommes.

Dès le 3 octobre, aussitôt après la prise de Moukden, l'Empereur donnait l'ordre de le réduire. En Mand-chourie, les commandants des troupes ne devaient conserver les unités sur le pied de guerre qu'autant qu'ils le jugeraient nécessaire. Les troupes qui n'avaient pas franchi la frontière chinoise devaient être démobilisées. Dans la province de Semirietchentsk, les unités seraient raménées à l'effectif de paix, et la 1re brigade de chasseurs du Turkestan n'y laisserait provisoirement qu'un bataillon. Dans les troupes cosaques, on démobiliserait immédiatement les régiments du 3e tour, les batteries de réserve et la brigade à pied ; les régiments du 2e tour pouvaient être maintenus en service, au cas de nécessité absolue. Les troupes du Pétchili, les 3e, 4e et 5e brigades de chasseurs restaient provisoirement sur le pied de guerre.

La communication officielle du 24 novembre, déjà citée, se terminait par l'exposé suivant de la situation en Mandchourie, à la fin de novembre 1900 :

« Bien que les troupes chinoises aient été battues et dispersées et leurs canons pris, il faudra encore un temps assez long pour que l'ordre soit complètement rétabli en Mandchourie. Les Boxers continuent leur propagande et leurs désordres. Les nombreux soldats chinois qui se sont enfuis dans tout le pays s'adonnent au brigandage et constituent un lourd fardeau pour la population, qui accueille maintenant l'arrivée de nos troupes avec une véritable joie. Des bandes petites et grandes

de soldats, de Khoungouzes et de Boxers continuent la lutte avec nos troupes; elles évitent les forces un peu considérables, mais s'attaquent aux patrouilles et aux petits partis de Cosaques ou de soldats russes.

« Par ordre de l'Empereur, il a été prescrit au général Grodékov et à l'amiral Alexéiev de prendre des mesures pour rétablir au plus tôt l'autorité des fonctionnaires chinois dans les provinces que nous occupons. Le gouverneur de la province de Kirine ne s'est pas enfui à l'approche de nos troupes, mais est resté à la tête de sa province ; il nous prête son entier concours pour le rapide apaisement de cette contrée.

« Comme nous n'admettons pas l'existence de troupes chinoises en Mandchourie, à côté des nôtres, nous laissons aux gouverneurs la faculté d'organiser une police à pied et à cheval (1), bien armée, avec laquelle ils lutteront, en dehors du territoire du chemin de fer, contre les Boxers, les petites troupes de soldats fuyards et les Khoungouzes ; ils ne doivent demander l'aide de nos troupes qu'en cas de nécessité.

« Le maintien de l'ordre complet sur la voie ferrée est confié aux soins des troupes et des fonctionnaires du service de garde.

« D'après un rapport, en date du 22 octobre, le gouverneur de Kirine opère avec succès et nous a déjà fait livrer 2,000 fusils et 25 canons.

« Celui de la province de Moukden s'est enfui, à l'arrivée de nos troupes, vers la Mongolie. L'amiral Alexéiev a été autorisé à entrer en rapports avec lui au sujet de son retour à Moukden. La condition absolue, qui lui est imposée, est la reddition des fusils et des canons et le licenciement de ses troupes.

« La question du rétablissement du gouverneur de la province de Tsitsikar présente plus de difficultés, parce que celui-ci nous a témoigné une désaffection et une hostilité particulières, et qu'il s'est vanté d'entrer à Khabarovsk. Il s'est enfui à l'approche de nos troupes et, d'après certains renseignements, il se serait suicidé.

(1) L'effectif des troupes de la police chinoise a été fixé : pour la province de Kirine, à 1900 hommes ; pour la province de Tsitsikar, à 1670 hommes.

« Dans la situation troublée actuelle de la Mandchourie, les troupes de garde du chemin de fer ne peuvent, à elles seules, même après leur renforcement considérable, assurer l'ordre et la tranquillité sur une étendue de 2,300 kilomètres et, surtout, protéger la ligne contre de nouvelles destructions. Au début, pendant le cours de cet hiver, les 1er, 4e et 5e brigades de chasseurs de la Sibérie orientale seront stationnées en Mandchourie, avec le nombre correspondant d'unités des autres armes. Puis au fur et à mesure du rétablissement de la tranquillité dans le pays, le chiffre de ces forces sera diminué. On espère que, dans le 1er semestre de 1901, il sera possible de ramener dans la circonscription de l'Amour l'une des brigades laissées en Mandchourie.

« Les opérations militaires du Pétchili ayant pris fin, des ordres ont été donnés pour ramener les troupes russes qui s'y trouvaient dans leurs garnisons du Kvan-toun et de la circonscription de l'Amour. En ce qui concerne les unités expédiées d'Europe en Extrême Orient, on peut espérer qu'elles seront toutes revenues dans leurs anciennes garnisons durant le 1er semestre de 1901. »

Le gouvernement russe a fidèlement suivi le programme qu'il traçait ainsi à la fin de novembre dernier et les 3 brigades de chasseurs, empruntées aux troupes d'Europe, ont réintégré actuellement leurs anciennes garnisons. Les autorités militaires ont conclu avec les gouverneurs chinois des

provinces des arrangements temporaires pour le rétablissement de l'administration civile locale. En outre, le cabinet de Saint-Pétersbourg avait élaboré un projet d'accord spécial avec la Chine, pour déterminer le mode d'évacuation graduelle de la Mandchourie et les mesures à prendre afin d'assurer la tranquillité dans ce pays. Des obstacles ayant été apportés à la conclusion de cet arrangement, la

Russie a résolu de maintenir le régime actuel en Mandchourie, d'assurer la tranquillité dans le voisinage de la vaste frontière russo-chinoise, et d'attendre avec calme la marche ultérieure des événements (1). Elle affirme d'ailleurs, une fois de plus, sa résolution de restituer la Mandchourie à la Chine, lorsqu'une situation normale aura été rétablie dans l'Empire chinois.

Pour apprécier d'une façon complète les résultats de la rapide et brillante campagne des Russes en Mandchourie, il est, par suite, nécessaire d'attendre qu'une convention officielle soit venue définir les garanties qui leur seront accordées. Ils occupaient déjà une situation privilégiée ; il est probable que le nouvel accord russo-chinois, lorsqu'il interviendra, assurera d'une façon certaine leur prédominance effective dans cette contrée, tout en la laissant pour la forme sous la suzeraineté chinoise.

(1) Communication officielle du gouvernement russe en date du 5 avril 1901.

II

OPÉRATIONS DES FORCES INTERNATIONALES DANS LE PETCHILI

Les Forces internationales.

Nous avons vu plus haut qu'au début des troubles de Chine les puissances étrangères n'avaient procédé aux premiers débarquements qu'avec beaucoup de circonspection, dans la crainte d'éveiller des méfiances réciproques; mais que bientôt après, vu la gravité des événements, chacun se considéra comme libre d'expédier au Petchili toutes ses ressources disponibles. Les corps expéditionnaires, dont la formation et l'envoi furent décidés, n'arrivèrent que peu à peu devant Takou, de sorte que, au cours des événements dont le récit va suivre, les effectifs varièrent pour ainsi dire journellement.

Pour plus de simplicité, nous donnons ici la composition intégrale des divers contingents alliés, nous réservant d'indiquer ultérieurement, dans les circonstances intéressantes, la fraction de ces forces déjà parvenues à pied-d'oeuvre.

FRANÇAIS. — Le corps expéditionnaire fut formé de deux brigades ; la première constituée par les troupes de la marine, la seconde fournie par le département de la guerre.

1^{re} brigade. — Général FREY : 6,400 hommes.

16^e régiment d'infanterie de marine (colonel de Pélacot), à trois bataillons de 600 hommes.

17^e régiment d'infanterie de marine (colonel Lalubin), à trois bataillons de 600 hommes.

18^e régiment d'infanterie de marine (colonel Comte), à trois bataillons de 600 hommes.

Quatre batteries de 80 de montagne, deux batteries de 80 de campagne : 800 hommes, 720 mulets (lieutenant-colonel Bonfils).

Une section d'ouvriers d'artillerie : 50 hommes.

Une section de télégraphistes : 50 hommes.

Une section d'infirmiers : 30 hommes.

Une section du génie : 50 hommes, organisée par l'artillerie de marine en attendant l'arrivée en Chine des compagnies du génie de la guerre.

2e brigade. — Général BAILLOUD : 9,200 hommes.

Un régiment de zouaves à quatre bataillons de 1000 hommes.

Un régiment d'infanterie de ligne à trois bataillons de 1000 hommes.

Un groupe de trois batteries de 75 : 550 hommes, 518 mulets.

Deux compagnies du génie : 510 hommes, 50 mulets.

Deux escadrons de chasseurs d'Afrique : 350 hommes, 350 chevaux.

Une section de parc d'artillerie.

Un parc divisionnaire du génie.

Des détachements de troupes de chemins de fer, d'administration, de santé, de télégraphie, d'aérostiers, du train des équipages, etc., correspondant aux divers services d'une division isolée : 800 hommes.

L'effectif total atteignait ainsi 15,500 hommes environ pour dépasser ensuite 17,000 hommes, les bataillons d'infanterie de marine devant être portés de 600 à 800 hommes.

ALLEMANDS. — Le contingent allemand comprenait : 1° les troupes de la marine ; 2° la division des troupes de terre (général von Lessel) ; 3° une brigade de renfort (général von Höpfner).

Troupes de la marine.

3 bataillons d'infanterie de marine

3,400 hommes.

2 batteries de campagne de marine (à 6 pièces).

350 —

1 détachement de matelots canonnières

200 —

1 compagnie de pionniers et détachements divers

250 —

Détachement des équipages de la flotte....

300 —

TOTAL

4,500 hommes.

Division des troupes de terre. — Général-lieutenant von LESSEL.

1^{re} brigade d'infanterie (2 régiments à 2 bataillons).

2^e brigade d'infanterie (2 régiments à 2 bataillons).

1 régiment de cavalerie à 3 escadrons.

1 régiment d'artillerie de campagne à 4 batteries (dont une d'obusiers d'obusiers 10 c.).

1 colonne légère de munitions.

1 batterie d'obusiers de campagne de 15 c.

1/2 colonne légère de munitions d'obusiers.

1 bataillon de pionniers à 2 compagnies.

1 section de télégraphie.

1 compagnie de chemins de fer.

1 ambulance.

1 groupe de 4 colonnes de munitions.

2 colonnes de vivres.

1 colonne de boulangerie de campagne.

4 hôpitaux de campagne.

Services de l'arrière.

Soit, pour la division, 11,000 hommes environ.

3^e brigade (de renfort). — Général von HÖPFNER.

2 régiments à 2 bataillons.

4 compagnies d'infanterie (pour les lignes de communication). 1 compagnie de chasseurs.

1 escadron (4^e).

4 batteries de campagne (3e groupe).

1 batterie d'artillerie lourde de campagne,

1 compagnie du génie (3e).

2 compagnies de chemins de fer.

1 colonne de commissariat.

2 hôpitaux de campagne.

1 bataillon d'artillerie lourde de campagne.

3 colonnes de munitions.

Soit, pour cette brigade, 7,000 hommes.

Le total des forces allemandes atteint donc l'effectif de 22,500 hommes.

ANGLAIS. — Les Anglais débarquèrent d'abord 1900 hommes environ au début des hostilités, comprenant :

730 marins.

Des détachements du génie et du Royal Welsh Fusiliers de Hong-Kong.

4 compagnies du Hong-Kong Regiment.

1 batterie de campagne (Royal Asiatic Artillery) de Hong-Kong.

1 batterie de montagne (Royal Asiatic Artillery) de Hong-Kong.

1 détachement du régiment chinois de Wei-Hai-Wei.

puis une brigade navale, embarquée le 30 juin à Ports-mouth, formée de :

800 marins.

400 hommes d'infanterie et d'artillerie de marine.

Ils constituaient, en même temps, sous le commandement du général en chef Gaselee, un corps expéditionnaire des Indes, composé de deux brigades et de troupes divisionnaires, ainsi qu'il est indiqué ci-après :

1re brigade. — Général STEWART.

7e régiment d'infanterie du Bengale (1). 26e — — de Bombay.

1er — — Sikhs.

24e — — Pundjab.

1 colonne de subsistances de brigade.

2 hôpitaux de campagne indigènes.

(1) Tous ces régiments sont à un bataillon.

2^e brigade. — Général CREAGH.

2^e régiment d'infanterie du Bengale.

— — Sikhs.

4^e — — Goorkhas.

30^e — — Bombay.

1 colonne de subsistances.

2 hôpitaux de campagne indigènes.

Troupes divisionnaires.

1 batterie de campagne anglaise.

1 colonne de munitions. 1^{er} régiment de lanciers du Bengale. 1^{er} régiment de pionniers de Madras.

3 compagnies de sapeurs mineurs (Bombay-Madras-Bengale). 1 section de sapeurs mineurs (photolithographie).

8 unités de signaleurs.

1 colonne de subsistances de brigade.

1 section d'hôpital de campagne (anglaise).

1 hôpital de campagne indigène.

Ce corps expéditionnaire comptait ainsi : 530 Anglais, 9,500 indigènes combattants, 7,200 domestiques, 4,000 coolies, 1280 chevaux, 2,060 mulets, 6 canons et 11 mitrailleuses Maxim.

Dans ces chiffres, sont comprises les troupes chargées de la garde des lignes de communication, savoir :

22^e régiment d'infanterie de Bombay. 3^e — — de Madras.

1 section télégraphique de sapeurs mineurs de Madras.

1 section de chemins de fer.

1 parc d'artillerie de campagne.

1 section d'hôpital de campagne (anglaise).

3 hôpitaux de campagne indigènes.

1 dépôt d'approvisionnements.

1 hôpital général indigène.

Dépôts divers.

Le gouvernement des Indes mobilisa ensuite une brigade de cavalerie composée de :

2 régiments indigènes..

16e lanciers du Bengale.

1er régiment de cavalerie de Bombay.

1 batterie à cheval (anglaise).

puis une deuxième division des Indes, formée comme la première de 2 brigades et de troupes divisionnaires :

3e brigade. — Général REID.

4e régiment d'infanterie du Pundjab.

28e — — du Bengale.

6e — — du Bengale.

1er — — d'Haïderabad.

4e brigade. — Général CUMMINS.

28e régiment d'infanterie de Madras.

6e — — de Birmanie.

Corps de chameliers de Bikanir.

Infanterie d'Alwar.

Troupes divisionnaires.

Sapeurs de Maler-Kotla (indigènes).

34e régiment de pionniers (1 bataillon indigène).

1er régiment de lanciers de Jadhpur (indigènes).

Batteries montées nos 45, 48, 52 (anglaises).

Le total des forces allant de l'Inde en Chine se montait ainsi, en chiffres arrondis, à 500 officiers Anglais, 550 Anglais (troupes), 600 officiers indigènes, 17,000 combattants indigènes, 1300

conducteurs, 13,500 suivants, 4,200 chevaux, 5,200 poneys, 12 canons, 16 Maxims, soit, en gros et en y comprenant les autres unités déjà arrivées à destination, une masse de 20,000 combattants disponibles en Extrême Orient.

RUSSES. — Nous ne mentionnons ici que les troupes qui furent envoyées au Petchili ; les effectifs ayant opéré en Mandchourie ont été détaillés dans un chapitre spécial.

Le contingent russe, qui devait agir de concert avec

les alliés au Petchili, fut fourni : 1° par les corps mobilisés en Sibérie ; 2° par le corps dit « de descente », ce dernier venant de Russie d'Europe, partie par mer et partie par voie ferrée (Transsibérien).

Ce contingent atteignit son maximum vers le milieu de septembre et comprenait alors :

Infanterie

(8 régiments de tirailleurs de la Sibérie orientale, à 2 bataillons (2e, 5e, 6e, 9e, 10e, 12e et 15e).

Soit 12,400 hommes environ.

Cavalerie.....

1er régiment de Cosaques de Verkhneoudinsk (2e et 6e sotnias, plus la moitié de la 3e).

1er régiment de Cosaques de Tchita (3e, 4e, 5e et 6e sotnias).

Régiment de dragons de la province maritime (2 escadrons).

Soit 1200 hommes.

Artillerie

Division d'artillerie des tirailleurs de la Sibérie orientale (2e et 3e batteries, à 8 pièces).

1 batterie de mortiers à 8 pièces.

8 mitrailleuses.

2e brigade d'artillerie de la Sibérie orientale (4e batterie, à 8 pièces).

1er brigade d'artillerie de la Sibérie orientale (3e batterie).

1 batterie de siège.

1 parc d'artillerie.

Soit environ 2,500 hommes.

Génie

11 peloton de sapeurs du Kwang-tung.

Bataillon de sapeurs de la Sibérie orientale (2 compagnies).

1er bataillon de chemins de fer de l'Oussouri (2 compagnies et demie).

Soit 1000 hommes environ.

Il y a lieu d'ajouter à ces unités les hôpitaux de campagne nos 1, 3 et 14e et la division de télégraphistes du bataillon de sapeurs de la Sibérie orientale.

L'ensemble de ces forces représentait un effectif global de 17,000 hommes environ.

JAPONAIS. — Le corps expéditionnaire japonais comprit, outre les troupes débarquées au début des troubles (330 marins, 3 compagnies de chemins de fer), la 5e division (Hiroshima) qui fut mobilisée à la fin de juin et qui comprenait :

La 9e brigade d'infanterie (11e et 41e régiments, il 3 bataillons).

La 21e brigade d'infanterie (21e et 42e régiments, à 3 bataillons).

Le 5e régiment de cavalerie (à 5 escadrons).

Le 5e régiment d'artillerie (à 9 batteries).

Le 1er groupe du 16e régiment d'artillerie de campagne.

Le 5e bataillon du génie.

Le 5e bataillon du train.

A ces forces, il faut joindre le 3e bataillon du 12e régiment d'infanterie (11e division), les troupes de chemin de fer (2 compagnies de sapeurs, 1 compagnie de télégraphistes), le service des étapes, 1 batterie de siège, les équipages des ponts, parcs de munitions, colonnes de provisions, etc., formant un total de 22,000 hommes, 9 batteries (dont 6 de montagne) et 5,000 chevaux.

AMÉRICAINS. — Les troupes débarquées en Chine par les Américains provenaient des États-Unis et des Philippines. Elles comprenaient :

Infanterie 1

9e régiment (3 bataillons), 39 officiers, 1271 hommes (Philippines).

14e régiment (2 bataillons), 26 officiers, 1118 hommes (Philippines).

15e régiment (1 bataillon), 13 officiers, 544 hommes (Etats-Unis).

Cavalerie.

6e régiment (2 escadrons), 27 officiers, 783 hommes (Etats-Unis).

Artillerie

3e régiment (4 batteries à pied), 11 officiers, 452 hommes (Etats-Unis).

5e régiment (1 batterie de campagne), 4 officiers, 138 hommes (Philippines).

plus 300 recrues, ce qui, avec un petit détachement de

sapeurs et de soldats du corps des signaux, faisait un maximum de 4,800 hommes. En y ajoutant 800 à 1000 hommes de « marines », on arrive à un total général de 5,600 à 5,800 hommes, sur lesquels 5,000 au plus ont pu participer aux opérations, le bataillon du 15^e régiment et les 4 batteries du 3^e régiment n'étant arrivés qu'après la prise de Pékin.

ITALIENS. — Le corps expéditionnaire italien en Chine fut formé de :

1bataillon d'infanterie.

1bataillon de bersagliers.

1batterie de mitrailleuses (l'escadre devait fournir une batterie de débarquement de 7 pièces de 7 centimètres).

1détachement du génie.

1hôpital de campagne.

1détachement du train.

En y ajoutant 500 marins débarqués par l'escadre, l'effectif total atteignit 2,000 hommes environ.

AUTRICHIENS. — L'Autriche n'a pas constitué de corps expéditionnaire et s'est contentée de débarquer des marins dont le nombre a pu monter jusqu'à 400 ou 500.

CHINOIS. — Il est difficile d'évaluer les effectifs dont les Chinois ont pu disposer contre les alliés. Le 7 décembre 1898, un édit de l'impératrice douairière ordonnait la réorganisation des troupes de campagne de la province du Petchili, sous la direction de Yung-lu. Cette réorganisation était limitée aux troupes stationnées dans le Nord-Est de l'empire, la cour songeant avant tout à sa propre sécurité. Les unités susceptibles d'être employées en rase campagne furent organisées en cinq divisions, savoir :

1^{re} Division, dite « d'avant-garde », sous les ordres du général Soung, à Shan-hai-Kwan : 13,000 à 14,000 hommes.

2^e Division, dite « de droite », sous le général Nieh, à Lutaï et Kai-ping, dont 25 camps (1) d'infanterie à Lutaï avec le quartier général et 5 camps de cavalerie à Kaïping, ces derniers sous la direction d'un instructeur russe : 13,750 hommes.

3^e Division, dite « de gauche », sous les ordres du général Yuan, à Siao-tcheou : 7,400 hommes.

4^e Division, dite « d'arrière-garde », sous les ordres du général Tung-fu-Siang, à Tsi-tcheou, dont 24 camps d'infanterie et le quartier général à Tsi-tcheou et 6 camps de cavalerie à Tung-ping-fu, soit 12,000 hommes d'infanterie, 1500 de cavalerie : 13,500 au total.

5^e Division, dite « du milieu », comprenant 10,000 hommes sous les ordres directs du généralissime Yung-lu et stationnée dans le parc des chasses impériales (quelques kilomètres au sud de Pékin).

Le total de ces cinq divisions devait former un effectif de 57,000 hommes environ (qui n'a probablement pas été atteint), dont 5,000 cavaliers au maximum et une faible proportion de canons.

L'armement consistait, pour une grande part, en fusils Mannlicher, à répétition ; mais de nombreux modèles d'armes étaient en service, principalement dans la division de Tung-fu-Siang.

Les troupes qui précèdent étaient complètement distinctes de celles des Bannières (troupes dynastiques, sans valeur, comprenant peut-être 50,000 Mandchous et 10,000 Mongols) et des milices provinciales (Pavillons

(1) Les camps d'infanterie comprennent théoriquement 500 hommes (1 bataillon à 4 compagnies, plus une compagnie d'élite) ; dans la pratique, la moitié à peine de cet effectif est atteint.

Les camps de cavalerie sont aussi de 500 hommes, en principe, mais la moitié n'est pas montée.

Les troupes du général Yuan, à Siao-tcheou, font exception à la règle ; leurs effectifs ont toujours été au complet. :

verts) dont le rôle se borne à remplir les attributions d'un corps de police, d'escorte et de gendarmerie.

Outre ces diverses formations, il y avait encore, mais en nombre absolument indéterminé, quantité d'autres catégories de réguliers, irréguliers, réserves, Boxers, etc., montant à plusieurs centaines de mille hommes, de valeur militaire très inégale, en général fort médiocre. Les Boxers ne pouvaient même se ranger dans aucune catégorie d'unités organisées, mais leur fanatisme les rendait dangereux et ils firent preuve, parfois, notamment dans les attaques contre la colonne Seymour, d'un réel courage.

De toutes ces troupes, la division du général Yuan paraissait être la mieux disciplinée et la plus instruite.

Quant à l'armement des Chinois, il était fort respectable ; de nombreux achats avaient été faits en Europe dans les dernières années, et, bien qu'on n'ait pu en connaître l'importance exacte, il a été établi que les Anglais avaient vendu à la Chine, depuis 1895 :

71 gros canons de position et 11,740 projectiles.

123 canons de campagne et 49,400 projectiles.

297 mitrailleuses et 4,228,400 cartouches.

Les Allemands auraient vendu, en 1899, 460,000 Mausers et 3 millions de cartouches. Ces chiffres, fournis par la presse, ne se rapportent qu'aux transactions connues, mais doivent nécessairement être très incomplets.

Les premières opérations. — La colonne Seymour (10 au 26 juin.)

Ainsi qu'il a été dit dans un chapitre précédent, un détachement de 350 hommes environ était parti le 31 mai à Pékin, par train spécial, pour garder les légations étrangères de la capitale ; d'autres renforts avaient débarqué à Takou les jours suivants, poussant aussitôt sur

Tientsin pour y protéger les concessions européennes. Le 10 juin, 3,000 hommes étaient réunis dans cette dernière ville et, devant les progrès effrayants de l'insurrection des Boxers, on agitait la question d'une marche immédiate sur Pékin, où les ministres des puissances ne paraissaient plus en sûreté, malgré les gardes déjà parvenues dans les légations.

L'amiral Seymour, qui venait d'arriver à Tientsin, prit le commandement des forces disponibles, qui comprenaient :

Anglais

915 hommes.

Allemands

450 —

Russes

312 —

Français

158 —

Américains

112 —

Japonais

52 —

Italiens

40 —

Autrichiens

25 —

TOTAL

2,064 hommes.

le reste n'étant pas en état de partir immédiatement ou devant rester sur place pour assurer l'occupation de Tientsin.

On décida d'utiliser la voie ferrée pour se rendre à Pékin, mais il fallait réparer les dommages causés à la ligne par les Boxers, de manière à permettre tout au moins une circulation de fortune. Le 10 juin, à 9 h. 1/2 du matin, un premier train emmenait 800 hommes et quelques canons ; un deuxième partait, le même jour, avec 600 hommes ; le lendemain 11 juin, deux autres se mettaient en marche, suivis, le 12, d'un dernier emportant le reste du personnel, avec le matériel et les approvisionnements nécessaires.

Il importe de remarquer que, jusqu'à cette date, il y avait une distinction bien tranchée entre l'attitude des Boxers vis-à-vis des étrangers et celle des autorités chinoises ou de leurs troupes régulières. Officiellement au

moins, les Boxers n'étaient que des émeutiers que le gouvernement de Pékin faisait mine de réprimer ; comme on l'a déjà vu, le général Nieh, parti de Lutai, leur avait même infligé une assez rude leçon les jours précédents, du côté de Lang-Fang (1). Aussi, lorsque les alliés rencontrèrent dans leur marche 1000 hommes de Nieh à Peitsang et 5,000 autres Chinois campés à Yang-tsun, ne put-on découvrir aucun signe d'animosité de la part de ces troupes, qui paraissaient avoir le même ennemi commun : les Boxers.

Le 10, les premiers trains, arrêtés de temps à autre pour remplacer des traverses brûlées, parvinrent à 40 kilomètres environ de Tientsin ; les hommes bivouaquèrent dans des voitures qui étaient protégées par des sentinelles.

Le 11, le même travail de réparation, alternant avec des déplacements vers l'avant, amena les alliés à 4 ou 5 kilomètres au delà de Lo-Fah ; à ce moment, un parti de Boxers s'étant montré à droite de la ligne, on leur donna la chasse ; une trentaine d'entre eux restèrent sur le terrain. La nuit survenant, on campa sur place.

Le 12 et le 13 furent encore employés à la réparation de la voie ; le soir du 13, on arrivait à la station de Lang-Fang ; toutes les troupes qui devaient faire partie de l'expédition avaient alors rejoint.

Le 14 au matin, le premier train s'avança à 5 ou 6 kilomètres au delà de Lang-Fang ; pendant ce temps, le deuxième s'approvisionnait d'eau à la station de Lang-Fang, lorsque, vers 9 h. 1/2, 300 Boxers, brandissant des sabres et des lances, s'avancèrent en poussant des cris vers la station. Les troupes prirent les armes, battirent et poursuivirent les assaillants, qui perdirent 80 hommes environ. Quatre Italiens, placés en fac-

(1) Il fut blâmé pour cela par le gouvernement chinois.

tion à une certaine distance des trains, avaient été entourés et tués par l'ennemi. Dans la soirée, on apprit que le détachement laissé en arrière pour garder la station de Lo-Fah était attaqué par plusieurs centaines de Chinois ; un train de secours partit aussitôt, et, parvenu à Lo-Fah, débarqua un contingent mixte qui battit les Boxers et leur tua environ 200 hommes, après quoi l'on revint à Lang-Fang, vers 8 heures du soir.

Le 15, on envoya un train à Tientsin pour y chercher des munitions et des approvisionnements ; on remania l'organisation des trains occupés de manière à mieux grouper les nationalités : 1er train, Anglais et Américains ; 2e, Anglais et Japonais ; 3e, Allemands et Russes ; 4e, Français et Italiens. Dans la soirée, on apprit que le train envoyé sur Tientsin n'avait pu atteindre sa destination, la voie ayant été détruite de nouveau par les Boxers au sud de Yang-tsun.

La situation commençait à devenir fort gênante. On avait compté pouvoir atteindre Pékin en quelques jours, et maintenant l'état de la voie ferrée était tel qu'on ne pouvait plus avancer davantage ; bien plus, les vivres et les munitions emportés n'ayant pas été prévus pour un temps aussi long, on se trouvait déjà à court et, pour comble de malheur, les communications avec Tientsin n'étaient plus assurées.

Le 16 au matin, une conférence eut lieu entre les commandants des divers détachements et l'amiral Seymour ; on y constata l'impossibilité de poursuivre plus avant la marche sur Pékin le long du chemin de fer ; comme, d'autre part, il était urgent de porter secours aux ministres étrangers menacés dans les légations (1),

(1) On avait reçu ce jour-là une lettre des légations demandant des secours d'urgence.

on arrêta le projet de marcher sur Pékin en remontant le Peï-ho jusqu'à Toung-tcheou, ce qui semblait devoir permettre un approvisionnement plus facile (par eau) pour le corps expéditionnaire. Ce projet impliquait nécessairement le retour à Yang-tsun.

Le 16 et le 17 se passèrent sans incident notable ; on travaillait à réparer les dégâts causés à la voie, de manière à assurer la circulation ; les deux trains de guerre chargés de traverses et de matériel étaient envoyés du côté de Yang-tsun pour la réfection de la ligne, tandis que les deux trains de tête allaient et venaient entre Yang-tsun et Lang-Fang afin d'empêcher que les rebelles ne fissent de ce côté de nouvelles dégradations.

Le 18 juin, la situation s'aggrava tout à coup d'une manière tout à fait imprévue. On vint rendre compte vers midi à l'amiral Seymour, alors du côté de Yang-tsun pour préparer son mouvement sur Pékin, que les destructions de la voie ferrée entre Tientsin et Yang-tsun n'étaient pas l'oeuvre des Boxers, mais des troupes régulières chinoises. L'amiral convoquait aussitôt les commandants alliés à Yang-tsun, et ceux-ci se disposaient à aller le rejoindre, lorsque, vers 2 h. 1/2, on apprit que les Chinois commençaient une attaque sur Lang-Fang.

Ce changement subit dans l'attitude des autorités chinoises ne pouvait provenir que d'un ordre de Pékin ; or, comme on le verra plus loin, ce fut dans la matinée du 17 juin que les amiraux s'emparèrent des forts de Takou. Cette opération eut donc pour conséquence immédiate un véritable état de guerre entre la Chine et les puissances alliées ; à partir de cette date, la rupture est complète et les attaques des Chinois vont se produire simultanément contre les légations de Pékin, les concessions de Tientsin et la colonne Seymour, qui va se trouver dans une situation très précaire.

L'attaque sur Lang-Fang fut commencée par une

troupe de cavaliers chinois, suivie bientôt d'un fort déploiement d'infanterie ; l'ennemi paraissait disposer d'environ 2,000 hommes, qu'on reconnut (par leurs étendards) appartenir aux réguliers du corps de Tung-fu-Siang mélangés de détachements boxers. Les alliés purent mettre 1100 hommes en ligne et un vif combat s'engagea à courte distance ; les Chinois résistèrent vigoureusement et n'abandonnèrent définitivement la partie que vers 4 heures du soir, laissant 400 morts sur le terrain ; les alliés avaient une cinquantaine d'hommes hors de combat.

A 6 heures du soir, on se replia sur la station de LoFah, où l'amiral Seymour avait donné rendez-vous. Le soir, un conseil fut tenu au cours duquel l'amiral exposa la situation ; d'après lui, la ligne du chemin de fer devait être complètement détruite sur tout le parcours entre Yang-tsun et Tientsin et, dès lors, on ne pouvait plus songer à continuer les travaux de réparation. D'autre part, d'après les renseignements recueillis, Tung-fuSiang barrait au Nord la route de Pékin, tandis que le général Nieh coupait les communications de la colonne avec Tientsin. Dans ces conditions, il paraissait nécessaire de se replier immédiatement sur Tientsin, pour se réunir aux autres troupes alliées et examiner ensuite l'opportunité d'une nouvelle expédition sur Pékin.

L'avis de la retraite fut approuvé unanimement, et, comme on n'aurait pu, par la route, transporter avec soi les blessés et les bagages, on convint de descendre le long du Peï-ho, en chargeant les impedimenta sur des embarcations. L'amiral avait fait saisir à cet effet tout ce qu'on avait pu trouver d'utilisable sur le fleuve ; quatre grandes jonques et cinq petits sampans furent ainsi réquisitionnés et répartis entre les détachements de la colonne.

La nuit se passa sans nouveaux incidents. Le 19, on enterra les morts, on transporta les blessés et les muni-

tions sur les jonques et les troupes passèrent sur la rive Est du Peï-ho, où la colonne de retour fut organisée : Américains, Français et Italiens en tête, puis Anglais, Autrichiens, Japonais et Russes, les

Allemands formant l'arrière-garde ainsi qu'une petite flanc-garde. On bivouaqua dans la plaine. Sur l'autre rive, les Chinois brûlaient les trains abandonnés.

Le 20 juin, la retraite commença sur Tientsin à

6 heures du matin ; à 9 heures, les Chinois attaquèrent la colonne qui dut enlever d'assaut successivement la plupart des villages rencontrés le long du fleuve ; les alliés avaient devant eux les troupes du général Nieh mêlées à des bandes de Boxers. Le feu ne cessa qu'à

7 heures du soir.

Le 21, la marche reprit, une partie des troupes ayant repassé sur la rive droite, de manière à mieux protéger les jonques. Les Chinois reprirent les mêmes dispositions que la veille, canonnant de loin les têtes de colonne, résistant à chaque village et n'abandonnant une position que pour en occuper une nouvelle en arrière. Ils disposaient d'environ 5,000 hommes, répartis sur les deux rives, tant en infanterie qu'en cavalerie et en artillerie.

Comme on n'avancait ainsi que lentement, en subissant des pertes sensibles, on décida de faire une marche de nuit en évitant les rencontres, de manière à se rapprocher au plus vite des faubourgs de Tientsin. Le 22 la marche reprit donc vers 2 heures du matin, mais, dans le voisinage de l'arsenal de Sikou, les Chinois ouvrirent le feu sur la colonne. Après diverses alternatives, les alliés réussirent à pénétrer dans l'arsenal vers 5 heures du matin.

Cet établissement, entouré d'un mur de protection garni d'artillerie, ressemblait à un véritable fort ; les Chinois firent plusieurs retours offensifs pour le reprendre, sans pouvoir y parvenir.

Le 23, dès 4 h. 1/2 du matin, l'ennemi recommença ses attaques sur les faces Sud et Est de cet ouvrage, mais fut encore repoussé. Comme les munitions des alliés s'épuisaient, on fouilla dans l'arsenal et on y découvrit des armes et des munitions qui furent aussitôt mises en service.

Cependant la situation du corps expéditionnaire était très périlleuse ; si les Chinois n'avaient pu reprendre l'arsenal, par contre ils le tenaient bloqué et il devenait urgent de se mettre en communication avec les troupes de Tientsin pour réclamer des secours. Un détachement anglais fut désigné pour tâcher de se frayer un passage ; il put s'avancer d'abord sans être aperçu ; mais à moins de 3 kilomètres du fort il fut découvert ; son chef fut tué et le reste de la petite troupe dut rentrer à l'arsenal.

Le 24, les attaques recommencèrent de temps à autre contre le fort, mais furent toujours repoussées. Les alliés disposaient maintenant de milliers d'armes portatives modernes, de fabrication allemande ou américaine, de munitions en quantité, même d'artillerie, et, par une chance inespérée, on avait découvert quatre tonnes de riz dans la place. Par contre le nombre de combattants en état de porter les armes s'était réduit graduellement dans de fortes proportions. Les pertes du corps expéditionnaire atteignaient à ce jour 62 tués et 229 blessés ainsi répartis :

Anglais

97 blessés.

Américains

4 —

24 —

Allemands

12 —

62 —

Russes

10 —

27 —

Français

1 —

12 —

Japonais

2 —

3 —

Italiens

5 —

3 —

Autrichiens

1 —

1 —

soit plus du dixième de l'effectif total.

DE PÉKIN A TAKOU ET SHAN-HAÏ-KWAN.

Croquis n° 5.

Dans la soirée, on tint un conseil de guerre où fut examiné le projet d'une marche sur Tientsin ; comme on ne disposait d'aucun moyen de transport pour emporter les blessés, il fallait nécessairement employer 800 des combattants comme porteurs, à raison de quatre par blessé étendu ; dès lors il paraissait impraticable de se frayer un chemin avec moins de 1000 hommes, gênés par le groupe des non-combattants, à travers les troupes du général Nieh montant peut-être à 15,000 hommes. On convint donc de s'organiser dans la place et d'y tenir jusqu'à ce que les circonstances obligeassent à en sortir ; le soir des domestiques chinois furent envoyés secrètement à Tientsin pour y demander des secours.

Le 25, à 7 heures du matin, on aperçut des troupes étrangères suivant la voie ferrée et marchant vers le Nord ; on hissa aussitôt les drapeaux des contingents alliés, pour indiquer la position où se trouvait le corps Seymour. Bientôt on aperçut les nouveaux arrivants se dirigeant sur le fort où ils parvenaient vers 8 heures du matin ; c'étaient les détachements envoyés de Tientsin au reçu des dépêches de l'amiral, arrivées la veille. Bientôt les Chinois prononcèrent contre l'arsenal une nouvelle attaque, qui fut repoussée par les troupes de secours. Dans l'après-midi, les blessés, les munitions et les provisions furent transportés sur la rive Est du Peï-ho où toutes les fractions passèrent et où l'on bivouaqua.

Le 26, dès 3 h. 1/2 du matin, la marche vers Tientsin commença le long de la voie ferrée ; 100 Anglais laissés en arrière firent sauter l'arsenal de Sikou ; les Chinois laissèrent passer la colonne sans l'attaquer ; vers 10 h. 1/2 du matin, toutes les troupes de l'amiral Seymour ainsi que le contingent de secours rentrèrent dans les concessions étrangères de Tientsin.

L'expédition avait donc complètement échoué dans sa tentative d'atteindre Pékin ; peut-être aurait-elle pu

réussir si, comme on le croyait lors de son départ, elle n'avait eu affaire qu'aux Boxers, mais l'intervention des réguliers chinois avait créé une situation nouvelle, à laquelle on ne s'était pas trouvé en mesure de faire face. Après le combat de Lang-Fang et la perte des communications sur Tientsin, il n'était pas plus possible de marcher sur Pékin par le Peï-ho que par la voie ferrée ; la retraite s'imposait ; elle fut difficile et l'occupation imprévue de l'arsenal de Sikou par les alliés fut une bonne fortune qui permit d'éviter sûrement de plus désastreuses conséquences. L'effet moral de cet échec fut regrettable ; il exalta l'orgueil chinois et laissa espérer au parti réactionnaire, qui dominait alors la cour impériale, la possibilité de vaincre la coalition et de rejeter les étrangers à la mer.

La prise des forts de Takou (17 juin).

L'amiral Seymour avait à peine atteint Yangtsun, que les Boxers apparaissaient devant Tientsin et coupaient les communications de la garnison avec l'escadre stationnée en rade de Takou. L'attitude du personnel qui occupait les forts de l'embouchure du Peï-ho devenait suspecte ; des groupes de renfort pénétraient dans ces ouvrages ; on annonçait aussi l'approche des réguliers de Lutai. Les Chinois se préparaient évidemment à occuper Takou en forces, et il était à craindre qu'en les laissant faire, on en vînt bientôt à ne plus pouvoir débarquer de nouvelles troupes sans leur permission et dégager Tientsin.

Le 15 juin, les amiraux se réunirent sur le navire russe *Rossia*, portant pavillon du vice-amiral Hildebrandt, le plus ancien, pour délibérer sur les mesures à prendre. A la suite de cette réunion le rapport suivant fut rédigé :

« Les commandants des divisions navales stationnées en rade de Takou ayant appris : 1° l'approche de 2,000 réguliers chinois dont l'objectif est l'occupation de la station de Tong-Ku et peut-être la destruction du chemin de fer ; 2° l'intention montrée par les Chinois de barrer l'embouchure du Peï-ho avec des torpilles, ont résolu de prendre des mesures pour conserver la station du chemin de fer, indispensable à la sécurité des troupes débarquées ; à cet effet : — a) les officiers commandant les canonnières ancrées dans le Peï-ho reçoivent l'ordre suivant : « Vous n'avez pas à prendre l'offensive ; vous garderez pacifiquement la station, les locomotives et les wagons ; mais si les troupes chinoises essaient de s'emparer de la station, vous êtes autorisés à repousser la force par la force, soit à la station, soit aux forts en les mettant hors d'état de nuire.

b) Cette nuit, 300 Japonais débarqueront à Tong-Ku et constitueront la garnison de la station jusqu'à ce qu'on les relève.

c) L'officier le plus ancien parmi les commandants des canonnières est le capitaine du Bobr, Dobrovolsky (russe) et c'est à lui que devront être faites toutes les communications relatives à l'exécution du présent ordre. »

Le lendemain, 16 juin, les Chinois poursuivant l'armement des forts et mouillent des torpilles, les amiraux se réunirent à nouveau sur le Rossia à 11 heures du matin. Ils firent paraître ensuite un rapport qui, après avoir constaté la duplicité du gouvernement chinois, ses sympathies pour les rebelles, la nécessité, pour les alliés, de rester en communication avec les troupes débarquées, concluait ainsi : « Ils (les amiraux) ont décidé d'occuper provisoirement, de gré ou de force, les forts de Takou. Ces ouvrages devront être remis aux alliés le 17 juin à 2 heures du matin, dernière limite. Cette décision sera portée immédiatement à la con-

naissance du vice-roi de Tientsin et du commandant des forts (1) ».

Conformément à ces déterminations, 300 Japonais

PRISE DES FORTS DE TAKOU (17 juin)

débarquèrent le 15 juin au soir et allèrent occuper la station de Tong-Ku ; le lendemain 180 Russes, 250 An-

(1) Cet ultimatum fut remis, à 9 heures du soir, au commandant des forts, par l'aide de camp du vice-amiral Hildebrandt. Le général chinois le reçut courtoisement et lui dit qu'il allait demander des ordres au vice-roi et ferait connaître sans larder sa réponse.

glais, 120 Allemands et quelques petits détachements des autres nationalités se joignirent aux Japonais, formant un corps mixte de débarquement fort d'environ 900 hommes, qui fut placé sous les ordres du capitaine de marine allemand Pohl. Comme une centaine de Japonais devaient rester à la station de Tong-Ku afin de la garder, il restait à peu près 800 hommes disponibles pour l'occupation et, éventuellement, l'attaque des forts de Takou. Cette attaque n'était pas facile eu égard aux circonstances dans lesquelles elle allait se produire.

La rade de Takou n'est en effet qu'un glacis boueux à pente très douce, de sorte que, pour avoir des fonds suffisants, les grands navires de guerre doivent mouiller à 10 ou 12 kilomètres de la côte ; il était donc impossible aux 22 cuirassés et croiseurs alors dans la rade de concourir à l'action par leur feu ; le corps de débarquement ne pouvait être appuyé que par les petits bâtiments, qui avaient pu entrer dans le chenal du Peï-ho grâce à leur faible tirant d'eau (canonnières, torpilleurs, destroyers).

Dix de ces bâtiments étaient sur les lieux ; à Tong-Ku, le Monokacy (shooner américain) et l'Atago (canonnière japonaise, 624 tonneaux) qui ne devaient rien faire, l'Atago parce qu'il portait une grande quantité d'armes, de munitions et d'équipement dont le poids gênait ses mouvements (il avait d'ailleurs à garder la station de Tong-Ku), le Monocacy (1370 tonneaux), parce qu'il avait été désigné pour assurer la liaison avec la garnison de Tong-Ku et recueillir à son bord, le cas échéant, les femmes et les enfants de cette localité (1). Le Lion (canonnière française) et l'Iltis (canonnière allemande) étaient ancrés près de la douane, un peu en aval

(1) Son commandant ne voulait d'ailleurs pas intervenir dans l'affaire, l'amiral américain n'ayant pas signé l'ultimatum.

de Tong-Ku. Devant Takou, les deux destroyers anglais Whiting et Fame surveillaient quatre torpilleurs chinois amarrés en cet endroit et qu'ils emmenèrent sans résistance à Tong-Ku dès les premiers coups de canon. En aval de Takou étaient trois bâtiments russes, le Ghiliak (canonnière), le Korietz (petit

croiseur non protégé) et le Bobr (canonnière) ; un peu plus au Nord, l'Algerine (petit croiseur anglais non protégé).

Tableau des canonnières ayant participé au combat de Takou

NOMS.

ARMEMENT.

mèt.

mèt.

Tonnx

noeuds

mèt.

Lion (français)

(acier et bois).

46,20

57,5 503 602 11,80 1884 3,20

2 canons de 138m/m, 2 de 100m/m, 2 de 37m/m Hotchkiss.

Bobr (russe)

(acier, 2 helices).

57,00

10,72

950

1,150

12,0

1884

2,93

1 canon de 9 pouces, 1 de 6 pouces, 6 de 9 livres, 1 de 2 p. 1/2 à tir rapide, 4 de 37m/m Hotchkiss.

Ghiliak (russe)

(acier, 2 helices).

60,96

11,28

963

1,000

12,0

1897

2,60

1 canon de 120m/m à tir rapide, 5 de 75m/m ; 4 de 47m/m, 1 de 2 p. 1/2, 2 de 37m/m ; 2 mitrailleuses.

Korietz (russe)

(acier, 2 helices).

62,79

10,66

1,213

1,500

13,5

1886

3,23

2 canons de 8 pouees, 1 de 6 polices, 4 de 9 livres, 1 de 2 p. 1/2 à tir rapide, 2 de 47m/m Botchkiss, 4 de 37m/m.

Iltis (allemand)

(acier, 2 helices).

52,00

9,10

895

1,300 1,400

13,5 13,0

1898

3,22

4 canons de 88m/m ; 8 Maxim de 37m/m ; 4 mitrailleuses.

Algerine (anglais). .. (acier, 2 helices).

56,33

9,93

1,050

1893

3,44

6 canons de 100m/m à tir rapide, 4 de 47m/m ; 3 Maxim de 37m/m.

Les forts de Takou comprennent trois ouvrages en terre ; l'un, au Sud de l'embouchure du Peï-ho, est prolongé vers le Sud par une batterie, l'ensemble formant un front de 1000 mètres environ tourné vers la mer ; l'autre, faisant suite au précédent, sur la rive Nord du fleuve, tourne également son front vers la mer ; ce dernier est complété par trois batteries groupées en une sorte de troisième fort situé au Nord-Ouest et à

800 mètres du précédent, les deux ouvrages étant réunis par un mur en terre.

Ces défenses, établies exclusivement en vue de résister à une attaque venant du côté de la mer, étaient assez faiblement organisées sur le front de terre, le rempart, construit en pisé, n'étant précédé que d'un fossé sans contrescarpe. Du côté de la mer ces ouvrages auraient été susceptibles d'une bonne défense ; ils n'auraient pas résisté, il est vrai, à l'action des grosses pièces de marine si l'on avait pu se servir de celles-ci, mais, contre l'artillerie relativement légère dont disposait l'escadrille du Peï-ho, il en allait tout autrement et c'est ce qui rendait leur attaque assez délicate.

On estimait la garnison à 2,000 ou 3,000 hommes d'infanterie et d'artillerie. Quant à l'armement, il comprenait, ainsi qu'on put s'en rendre compte après la prise des forts, de nombreuses pièces de gros calibres et de modèles récents, la plupart fabriquées par Krupp, une partie par Armstrong, sans compter diverses pièces de siège d'anciens modèles (1). Les Chinois disposaient en outre d'un outillage moderne (projecteurs électriques, cuirassements, etc.) ; avec une aussi formidable artillerie, une installation aussi perfectionnée, ils commandaient absolument l'entrée du Peï-ho et paraissaient en mesure de lutter victorieusement contre les moyens beaucoup plus faibles des alliés. Peut-être même y aurait-on regardé à deux fois avant de décider l'attaque de ces ouvrages, si l'on avait su la garnison aussi puissamment armée ? Mais la qualité du personnel en tant que valeur et instruction constitue toujours l'élément prépondérant dans les chances des combattants ; or, malgré des progrès réels réalisés dans le tir d'infanterie et surtout dans le maniement des

(1) Voir le détail de l'armement des forts chinois en fin de chapitre

pièces d'artillerie, les Chinois firent preuve d'incapacité et de négligence dans l'organisation de leurs défenses, laissant la gorge des forts (du côté de terre) sans protection suffisante, plaçant leurs munitions un peu au hasard, souvent à découvert, élevant des constructions légères qui servaient de cibles au tir ennemi et ne sachant tirer de leurs projectiles qu'un parti insuffisant à cause du mauvais

emploi des fusées. Aussi, malgré une résistance assez honorable, devaient-ils être rapidement expulsés des forts occupés.

L'ultimatum des amiraux avait fixé 2 heures du matin (17 juin) comme dernière limite pour la reddition des ouvrages ; mais, dans l'après-midi du 16, les Chinois ne faisant pas mine de céder, une réunion des commandants de l'escadrille eut lieu le soir à bord du Bobr et l'on y arrêta le plan des opérations à exécuter en cas d'attaque. Le corps de débarquement devait marcher de Tong-Ku sur le premier fort de la rive Nord, pendant que les canonnières éteindraient par leur tir le feu des ouvrages. On ne devait commencer à agir qu'à 3 heures du matin, sur un ordre venu de l'escadre.

Dans le courant de la nuit, tout le monde se tint prêt à agir, sans qu'on sût toutefois si l'on en viendrait réellement aux mains. Tout à coup, à minuit 50, les bâtiments du Peï-ho furent vivement éclairés par les projecteurs électriques des forts ; presque aussitôt les Chinois ouvrirent un feu violent et d'autant plus précis qu'ils avaient eu la possibilité de repérer dans la journée les emplacements des canonnières.

Aussitôt le Lion et l'Iltis firent demi-tour et descendirent le fleuve de manière à venir concourir à l'action des autres bâtiments (1) ; l'Iltis se plaça derrière l'Alge-

(1) Le Lion eut beaucoup de peine à relever ses ancres et s'échoua deux fois avant de pouvoir se mettre en route ; il n'atteignit son emplacement de combat qu'à 2 heures du matin.

rine et le Lion derrière le Korietz. L'Algerine et l'Iltis engagèrent la lutte d'artillerie avec le premier fort Nord, le Bobr, le Korietz, le Lion et le Ghiliak avec le fort Sud. Pendant ce temps le corps de débarquement s'avancait de Tong-Ku dans la direction du premier ouvrage ; la nuit était assez claire et l'on pouvait distinguer de loin ses contours ; les troupes cheminèrent en s'abritant des coupures du terrain, les Russes en tête, puis les Anglais et les Allemands, les Japonais en arrière. A 4,000 mètres environ du fort, les Russes prirent l'ordre dispersé, ce que firent aussi les troupes de seconde ligne à droite et à gauche du chemin suivi, et l'on s'avança de manière à se trouver à portée lorsque le signal de l'attaque serait donné par l'escadrille, ainsi qu'il était convenu.

Le tir des Chinois était bien dirigé et causa de forts dégâts sur les bâtiments ; ceux-ci, ne pouvant lutter avec les gros calibres mis en oeuvre dans les ouvrages, s'efforcèrent, en se plaçant à courte distance, d'empêcher le service des pièces par un tir rapide et ajusté de leurs bouches à feu contre le personnel (1). Malgré les pertes éprouvées, on constata vers 3 heures 1/2 du matin que le tir des Chinois se ralentissait ; plusieurs explosions se produisirent dans les ouvrages (2), dont le feu acheva de s'éteindre vers 4 heures 1/4.

Le signal de l'assaut ayant été donné alors aux troupes débarquées, celles-ci se portèrent vers le premier fort Nord qui ouvrit sur elles un feu assez vif ; la marche des Russes en était ralentie, tandis que le sol argileux et glissant empêchait aussi les autres troupes de

(1)Le tir des bâtiments fut généralement trop long et un peu dispersé malgré un beau clair de lune ; mais dès que le jour se montra, les coups portèrent avec plus de précision.

(2)Les Chinois, s'attendant à une attaque par le front de mer, avaient accumulé les munitions derrière les parapets de ce front ; elles étaient ainsi exposées au feu des canonnières.

s'avancer rapidement. A ce moment les Japonais, ayant trouvé une coupure libre permettant de gagner du terrain, se portèrent vivement en avant et se lancèrent à l'assaut ; leur commandant fut tué en atteignant le rempart ; toutes les troupes marchèrent alors sur l'ouvrage qui fut enlevé aussitôt, pendant que l'Iltis s'avancait à sa hauteur. Il était à peu près 5 heures du matin. On se porta

immédiatement sur le deuxième fort du Nord qui n'opposa pas de nouvelle résistance et fut pris vers 6 heures.

Toute l'artillerie disponible se tourna alors contre le fort du Sud, sur lequel on dirigea bientôt le feu des pièces trouvées dans le précédent. Sous ces feux croisés il fut vite réduit au silence. A un moment où le Lion tirait seul, un de ses projectiles tomba dans la poudrière du fort et le fit sauter. Une partie des troupes de la rive Nord furent transportées à celle du Sud et l'ouvrage fut pris vers 6 h. 50. Les Chinois s'enfuirent vers le Sud-Ouest sans attendre l'attaque.

Les pertes des alliés avaient été sérieuses ; elles se montaient à un total de 33 tués et 103 blessés, dont 119 hommes hors de combat pour l'escadrille seulement ; les Russes perdirent à eux seuls 19 tués et 70 blessés, soit 28 p. 100 de leur effectif hors de combat (1). Le Ghiliak avait été atteint quatre fois ; ce fut le bâtiment le plus gravement endommagé, les projectiles ayant déterminé une explosion dans la soute aux munitions et crevé les tuyaux de vapeur ; le Korietz avait cinq trous dans sa coque et était en feu ; l'Iltis avait été frappé huit fois, le Lion une fois. Il n'est pas étonnant que ces bâtiments aient autant souffert ; ils étaient à courte distance des ouvrages et leurs pertes eussent été probablement bien plus graves, si l'attaque avait com-

(1) Voir le détail des pertes en fin de chapitre.

mencé en plein jour et si les fusées des projectiles ennemis avaient mieux fonctionné. Chose remarquable, l'Algerine, qui était le plus près du premier fort Nord (à moins de 700 mètres), ne reçut qu'un projectile ; à une telle distance un pareil résultat peut s'expliquer seulement par la protection que ce bâtiment devait tirer de l'élévation des berges. Quoiqu'il en soit, le tir des Chinois fut remarquablement conduit ; mais le manque de magasins ou d'abris à l'épreuve, pour les munitions, leur fut fatal et détermina plusieurs explosions qui désorganisèrent leur résistance. Un millier de cadavres furent trouvés dans les forts, où l'on constata que le tir des alliés y avait fait de très grands ravages.

Ces ouvrages furent répartis entre les diverses nationalités (1) ; dès la matinée du 18, on travailla à leur réorganisation, de manière à pouvoir s'en servir contre une attaque venant du côté de terre. Les quatre torpilleurs chinois pris dès le début de l'action furent donnés : un aux Français (2), un aux Russes, un aux Anglais et un aux Allemands.

Pendant l'action, un croiseur, le Haiyang, se trouvait dans la rade ; il fut surveillé par les navires de l'escadre, mais ne bougea pas. Le 17 on lui intima l'ordre de rester sur place et d'éteindre tous ses feux ; il ne fit aucune tentative pour s'échapper.

La prise des forts de Takou allait fournir désormais aux alliés une solide base d'opérations et permettre de

(1) Le fort Nord-Ouest aux Anglais, l'autre fort de la rive gauche aux Japonais, le fort du Sud aux Russes et aux Allemands

(2) Le Hai-ching (teinte verte de la mer), donné aux Français, a été construit en Allemagne en 1898, à Elbing, par Schichau. Il a 60 mètres de long, 6m,30 de large, jauge 280 tonneaux. Ses deux machines de 6,000 chevaux ont donné aux essais 30 noeuds (tirage naturel) et 33 noeuds (tirage forcé). Il est armé de 6 canons de 47mm et de 2 tubes lance-torpilles. C'est un des bâtiments les plus perfectionnés de cette catégorie qui existent actuellement.

débarquer à volonté les renforts amenés par les bâtiments étrangers. L'opportunité de cette opération a été critiquée ; on a fait un rapprochement entre sa date et les violentes attaques des réguliers chinois qui se sont produites dès le lendemain contre la colonne Seymour et contre Tientsin

; on en a conclu que l'acte de force décidé par les amiraux avait entraîné une guerre ouverte avec la Chine. D'autre part il est certain que cette opération s'imposait, si l'on ne voulait pas que les communications avec les contingents déjà débarqués fussent à la merci des Chinois ; or on ne pouvait accepter l'éventualité d'un isolement complet pour les milliers d'hommes déjà engagés dans le Petchili. Quoi qu'il en soit, la prise des forts de Takou inaugura la période des hostilités ouvertes et des opérations actives ; elle montra la possibilité pour les troupes alliées de coopérer efficacement à une action commune ; au point de vue militaire elle prouva une fois de plus que la supériorité matérielle de l'armement ne peut racheter l'insuffisance du personnel en tant que moral, discipline et instruction militaire.

Armement des forts de Takou.

Bouches à feu.

Canons ft tir rapide.

24 centimètres

2

21 —

2

152 millimètres

4

150 —

3

120 —

8

6 pouces

21

16 centimètres

4

5 pouces Vavaskeur

2

8 centimètres

32

Canons rayés se chargeant par la bouche

11

Pièces de cuivre de divers calibres.

12

Pièces de fonte de divers calibres

69

Mortiers de fonte

7

TOTAL

177

Pertes des alliés à la prise des forts de Takou.

OFFICIERS

HOMMES DE TROUPE

TUÉS.

BLESSÉS

mortelle. ment.

BLESSÉS.

TUÉS,

BLESSÉS

mortellement.

BLESSÉS.

Escadrille..

Russie

4

1

2

16

»

66

Angleterre

»

2

»

»

7

Allemagne

»

1

4

2

12

France

»

»

»

»

1

3

Colonne d'assaut.

Russie

»

»

»

»

1

2

Angleterre

»

»

»

1

»

6

Japon

»

1

»

2

2

2

Canonnières ayant pris part au combat.

NOMBRE

de

pièces

de

coups tirés.

Bohr (russe)

9 pouces

1

4

6 pouces

1

62

9 livres

6

202

2 p. 1/2 (tir rapide)

1

30

37mm Hotchkiss

4

500

Korietz (russe)

8 pouces

2

100

6 pouces

1

68

9 livres

4

150

2 p. 1/2 (tir rapide)

1

45

47mm Hotchkiss

2

340

37mm —

4

600

Ghiliak (russe)

120mm (tir rapide)

1

66

73mm — ...

5

857

47mm

4

660

2 p. 1/2 —

1

235

37mm —

2

»

(Mitrailleuses

2

15,000

Algerine (anglais)

100mm (tir rapide)

6

596

47mm

4

37mm Maxim

3

?

Lion (Français)

138mm

2

81

100mm

2

71

37mm Hotchkiss

2

1,200

Iltis (allemand)....

88mm (tir rapide)

4

658

37mm Maxim

8

1,190

Mitrailleuses

4

3,174

Le dégagement de Tientsin (23 juin 1900).

A partir du 17 juin, les renforts arrivés en rade de Takou purent débarquer en toute sécurité. Ces débarquements furent activement poursuivis, car il fallait se hâter de constituer une colonne de secours pour dégager la garnison de Tientsin, dont on n'avait aucune nouvelle.

Le 20 et le 21 quelques tentatives isolées furent faites pour rétablir les communications avec cette ville, mais sans succès, à cause de l'insuffisance des moyens employés. Le 21 au soir, le général Stessel (russe), chargé de diriger les opérations, ayant pu réunir 2,800 hommes environ, estima qu'il pouvait mettre ces forces en mouvement, les ouvrages de Takou et la gare de Tong-Kou étant occupés par des détachements d'Allemands, d'Anglais et d'Américains.

La colonne de secours comprenait 2,100 Russes (deux bataillons de la 3e brigade de chasseurs de Sibérie orientale, une demi-sotnia de cosaques, une batterie d'artillerie de la division de chasseurs de Sibérie orientale), 250 Allemands (deux compagnies du 3e Seebataillon) et 450 Anglais ou Américains. Pour la porter en avant le plus rapidement possible, le général Stessel fit embarquer l'infanterie et l'artillerie dans des trains, de manière à utiliser dans la mesure du possible la voie ferrée existante. On s'avança avec circonspection et le 22, au point du jour, on atteignit la station de Chunliang-cheng, point qui se trouve sensiblement à midistance entre Tong-Kou et Tientsin. (Il y a environ 45 kilomètres entre ces deux localités.) A partir de là, le chemin de fer était trop endommagé pour qu'on pût s'en servir ; les troupes débarquèrent et s'avancèrent le même jour de 12 ou 14 kilomètres dans la direction de Tientsin. A 4 heures de l'après-midi on forma le bivouac ; on ne se trouvait plus qu'à 12 kilomètres

PRISE DE TIENSIN (13 et 14 juillet)

environ de cette ville. Dans la soirée, une flanc-garde allemande partie de Tong-Kou dans la direction de Lutaï, pour couvrir la colonne contre des Chinois, signalés comme venant du Nord, n'ayant rien rencontré, rejoignit le gros des troupes.

La nuit du 22 au 23 se passa sans incident. Du bivouac on entendait le canon de Tientsin ; dans la plaine on apercevait de nombreuses bandes chinoises ; on était au contact de l'ennemi. On n'avait pas pu pousser plus loin le 22, car les troupes étaient exténuées ; elles n'avaient pas pris de repos pendant la nuit précédente ; la marche de la journée s'était exécutée par une chaleur torride ; enfin on n'avait pu consommer que les vivres du sac et l'eau du Peï-ho qui roulait des cadavres. Le 23, à 6 h. 1/2 du matin, la marche reprit ; le général Stessel se déploya face à une redoute occupée par les Chinois (1), ses troupes à cheval sur la voie ferrée, les Russes formant la droite, les Allemands la gauche, les Anglais et les Américains en arrière à gauche. On s'avança dans cette formation, mais bientôt il devint évident qu'avec les forces dont on disposait on ne pourrait venir à bout des troupes impériales, très supérieures en nombre et fortement installées à l'arsenal de l'Est. Plutôt que de tenter cette lutte inégale, le général Stessel estima préférable de faire glisser sa gauche le long du Peï-ho, tout en fixant les Chinois sur son front, de manière à opérer préalablement sa jonction avec la garnison de Tientsin qui occupait les concessions étrangères. Cette marche de flanc en présence des Chinois n'était pas sans danger ; elle fut couverte par les Allemands qui hissèrent de l'artillerie sur le remblai et maintinrent les Chinois par leur feu, tandis que les Anglais et les Américains, puis les Russes,

(1) Arsenal de l'Est de Tientsin. Voir le croquis ci-dessus.

s' abritant de ce remblai, s'avançaient vers la station de Tientsin.

La jonction avec les troupes de la ville s'effectua en ce point vers 3 heures de l'après-midi (23 juin). Le but était atteint, les communications rétablies, au moins provisoirement, entre Tientsin et Takou ; mais le siège de Tientsin continuait, les Chinois n'étaient pas vaincus, ils occupaient encore les

arsenaux de l'Est et de l'Ouest, la ville chinoise et la campagne environnante ; de nombreux combats devaient encore être livrés avant qu'on pût les expulser définitivement et mettre les communications sur Takou à l'abri d'un nouveau coup de main.

Le siège de Tientsin (14 juin-14 juillet 1900).

Au moment où l'amiral Seymour commençait sa marche sur Pékin, les Russes débarquaient à Takou un bataillon de chacun des 10^e et 12^e régiments de chasseurs de la Sibérie orientale, ainsi qu'un peu de cavalerie. Ces troupes, qui venaient de Port-Arthur, furent envoyées immédiatement à Tientsin, dont la garnison très réduite était hors d'état de résister à une attaque. L'arrivée de cet important renfort portait à 2,000 hommes environ l'ensemble des troupes étrangères chargées d'occuper la ville. Leur tâche était fort difficile eu égard à l'étendue du périmètre à défendre.

Les dernières troupes de l'amiral Seymour étaient parties le 12 juin. Le 13, la population chinoise commença à attaquer les étrangers isolés ; on voyait faire des préparatifs menaçants dans les forts et dans les arsenaux. La garnison s'organisa alors défensivement, les Russes sur la rive gauche occupant la gare, les autres troupes sur la rive droite dans les concessions. Les femmes et les enfants de la concession anglaise furent abrités dans la construction massive du

Gordon-Hall ; on devait les évacuer sur Takou, mais ce projet n'était plus exécutable, car le chemin de fer était détruit, et la route dangereuse. Le 14, dans la matinée, toutes les communications étaient coupées, aussi bien sur Takou qu'avec l'amiral Seymour ; les trains envoyés pour ravitailler le corps expéditionnaire et avoir de ses nouvelles ne purent dépasser Yangtsun et durent rentrer à Tientsin. Dans la journée du 16, les employés indigènes du chemin de fer abandonnèrent leur poste ; de violents incendies éclatèrent dans la ville chinoise.

Le 17 juin, sur la nouvelle de la prise des forts de Takou, une violente canonnade commença dans l'après-midi ; le tir venait principalement du fort Noir, situé près du yamen du vice-roi. Il était en partie dirigé sur la concession française. Malheureusement les concessions européennes étaient très mal placées ; occupant une longue et mince bande de terrain, auprès du Peï-ho, dominées et prises entre les tas de sel et les ouvrages chinois, leur situation était très défavorable, surtout pour la concession française placée en pointe du côté de la ville chinoise (1).

Le feu de l'École militaire était particulièrement gênant ; il y avait là, à courte distance, 6 canons Krupp à tir rapide qui faisaient beaucoup de mal ; un petit détachement de marins allemands, de 50 Anglais, 40 Autrichiens et 20 Italiens traversa le Peï-ho au moyen d'embarcations, vers 3 heures de l'après-midi et s'empara d'assaut de ce point important ; il détruisit ce qu'il put des armes trouvées, mit le feu aux constructions et se retira ensuite dans les concessions, car l'effectif disponible était trop restreint pour permettre l'occupation de l'établissement.

(1) Voir le croquis de Tientsin.

Dans la nuit du 16 au 17, l'église catholique (Houanhaï-lou), près du fort Noir, était détruite et on abandonnait la voie ferrée au Nord de Tientsin. Les Russes occupaient défensivement la gare.

A partir de ce moment la garnison eut à fournir un service de garde extrêmement pénible, les Chinois continuant d'une manière ininterrompue le feu contre les concessions. Le 18 au matin les Russes repoussèrent une tentative de l'ennemi contre la gare et lui tuèrent plusieurs centaines d'hommes ; mais ce rude engagement leur coûta près de 100 hommes hors de combat. Le soir une attaque de Boxers fut repoussée, au Sud des concessions. Toute la journée du 19, la canonnade des Chinois fit rage ; on n'avait pas d'artillerie pour leur répondre et, le feu venant de tous côtés, la situation devint extrêmement grave ; le 20 et le 21, le bombardement de l'ennemi continua d'une manière intermittente ; la moitié de la concession française était déjà détruite par le feu de l'artillerie et

surtout par l'incendie ; la garnison se couvrait par des retranchements dans la mesure du possible, mais les vivres se faisaient rares ; la chaleur était accablante ; on n'avait aucune nouvelle de l'extérieur et l'on ne pouvait même pas réclamer un secours qui devenait urgent.

Le 22, la gare fut incendiée par les obus chinois ; mais dans la journée on entendit le canon vers le Sud, ce qui fit reprendre espoir. Le 23, les Russes eurent à repousser une nouvelle attaque des Chinois vers la gare. Enfin, vers 3 heures de l'après-midi, la colonne du général Stessel pénétrait dans les légations et opérait la jonction des forces alliées.

Cet événement améliorait la situation, mais il s'en fallait qu'elle fût satisfaisante ; les Chinois gardaient toutes leurs positions, leur supériorité en artillerie ; l'ancienne garnison était à bout de forces ; les nouveaux arrivants avaient été très éprouvés aussi par leur

marche. On procéda à l'installation des effectifs venus de Takou et l'on se disposait à prendre un peu de repos, lorsque, le lendemain 24, on apprit que la colonne Seymour se trouvait cernée dans l'arsenal de Sikou, au Nord de Tientsin, et réclamait des secours d'urgence .

Le général Stessel organisa aussitôt une colonne de 2,000 hommes environ, dont le commandement fut donné au colonel russe Shirinski ; cette colonne comprenait un bataillon russe du 10^e régiment de Sibérie orientale, l'infanterie de marine allemande, la compagnie von Knobelsdorff (allemande) et des détachements anglais et américains. Le départ eut lieu à minuit.

La marche se fit par la rive gauche du Peï-ho ; les Chinois de la ville indigène ouvrirent le feu sur les troupes, mais l'obscurité rendit leur tir inefficace. Le 25 au matin, l'avant-garde de la colonne rencontra vers 6 h. 3/4 une petite force chinoise qui fut immédiatement dispersée ; bientôt on aperçut les signaux de la colonne Seymour, qui était sur la gauche de l'autre côté de la rivière ; on appuya de ce côté et la jonction se fit vers 8 heures du matin.

Le retour s'effectua le lendemain 26 à Tientsin, dans la matinée, ainsi qu'on l'a vu à propos des opérations de la colonne Seymour.

Désormais les divers petits groupements de troupes alliées, isolés les uns des autres par les masses chinoises, étaient réunis à Tientsin et en communication avec Takou ; mais la situation générale restait toujours menaçante ; la supériorité numérique des Chinois, l'infériorité de l'artillerie des alliés, qui ne disposait pas de calibres suffisants, la disposition topographique désavantageuse des concessions, l'animosité des indigènes contre les étrangers, tout continuait à rendre fort précaire l'occupation même partielle de Tientsin, où l'on n'était pas encore sûr de pouvoir tenir.

Après s'être consultés, les amiraux décidèrent qu'il ne pouvait être question d'une marche sur Pékin dans ces circonstances difficiles ; on tâcherait de se maintenir à Tientsin et, si cela devenait impossible, on se replierait sur Takou.

Ce qui importait le plus, pour le moment, c'était de conserver ouvertes les communications avec l'escadre ; or elles restaient menacées par le grand arsenal, ou arsenal de l'Est, occupé par les Chinois, d'où ils tiraient constamment sur les concessions et pouvaient, à tout moment, prononcer une attaque soit sur la station du chemin de fer, soit sur les concessions, soit sur les communications avec Takou (voie ferrée, route de la rive gauche et Peï-ho). Il était urgent de se débarrasser de ce voisinage ; les troupes souffraient déjà du manque de vivres ou de munitions, et toute interruption avec la base de réapprovisionnement aurait pu avoir de fatales conséquences. Dès le 26 il fut décidé qu'on attaquerait le lendemain l'arsenal de l'Est.

Prise de l'arsenal de l'Est (27 juin 1900).

Le 26 au soir, l'artillerie des alliés commença à tirer sur l'arsenal ; elle comprenait 8 pièces de campagne russes, un certain nombre de canons Krupp enlevés à l'arsenal de Sikou, ainsi que quelques pièces anglaises pourvues d'obus à la lyddite : en tout 18 bouches à feu (1). Le 27, au point du jour, le bombardement fut repris ; vers 10 heures du matin, l'infanterie, sous la protection de ce feu, se porta en avant et se déploya face à l'arsenal, en un large cercle qui allait se rétrécissant à mesure qu'on s'approchait de l'objectif; à

(1) Renseignements tirés, ainsi que le croquis, de l'ouvrage : Die Kämpfe in China, von Asiaticus.

11 heures, la ligne des tirailleurs était à 600 mètres des murs en terre (c'est la disposition des troupes à cette heure qui est indiquée sur le croquis).

Ces murs étaient garnis d' au moins 3,000 Chinois, bien abrités, munis de mitrailleuses et s'appuyant, aux extrémités de leur ligne, à des batteries terrassées. La ligne des tirailleurs se rapprocha peu à peu ; à midi et demi, elle arrivait à 350 mètres des murs à enlever et la préparation, par l'artillerie, de l'attaque paraissait suffisante ; le signal de l'assaut fut donné : à une heure

de l'après-midi, les alliés étaient maîtres de l'arsenal. Les Chinois s'enfuirent, laissant 800 morts sur le terrain et abandonnant tout leur armement, toutes leurs munitions. Un hasard heureux fit découvrir à temps les mines destinées à faire sauter les bâtiments. Dans la soirée, les troupes rentrèrent à Tientsin, laissant un détachement russe pour occuper la position conquise.

Les pertes des alliés avaient été de 45 hommes hors de combat. Le résultat de cette journée était important ; il rendait les communications plus sûres avec Takou, il supprimait le feu des canons ennemis à l'endroit où, précédemment, leur tir était le plus dangereux pour la

garnison de Tientsin ; enfin, il enlevait aux Chinois un solide point d'appui et leur occasionnait une perte fort sensible en armement et en munitions.

Les journées du 28 au 30 juin se passèrent assez tranquillement. Les Chinois paraissaient un peu déconcertés par la prise de l'arsenal de l'Est ; on estimait à 10,000 combattants au moins, bien armés, leur nombre dans la ville même, et peut-être à 50,000 l'effectif des troupes régulières ou des Boxers dans le voisinage immédiat. On annonçait l'approche de renforts importants aux ordres des généraux Mâ et Nieh. Les alliés, de leur côté, avaient, à ce moment, débarqué 14,000 hommes environ (1) avec 53 canons de campagne et 36 mitrailleuses, mais 8,000 à 10,000 seulement étaient à Tientsin.

1er Juillet. — Le 1er juillet, les Russes tentèrent une importante reconnaissance offensive au delà de la gare ; ils se heurtèrent à une forte ligne chinoise qui les accueillit par un feu très vif, tandis qu'une contre-attaque était dirigée par l'ennemi sur le pont qui relie la concession française à la gare. Les autres contingents alliés durent prendre les armes pour contenir les Chinois qui rentrèrent le soir dans leurs positions.

2 et 3 Juillet. — Dès le lendemain 2, le bombarde

Officiers.

Hommes.

(1) France

17

387

Angleterre

184

1,700

Allemagne

44

1,300

Russie

117

5,817

États-Unis

20

327

Japon

119

3,709

Autriche

12

127

Italie

7

131

TOTAL

520

13,498

D'ailleurs les effectifs variaient journellement.

ment contre les concessions fut repris. Venant du fort chinois situé au confluent du Peï-ho et du Grand Canal (fort Noir), il fut poursuivi tous les jours suivants, achevant peu à peu la ruine des

établissements étrangers ; une partie de la population civile était réfugiée dans les caves, les troupes se couvraient de leur mieux par des barricades en briques et en terre ou en ballots de laine, mais, malgré tout, on avait chaque jour à déplorer de nouvelles pertes, sans que la situation en fût modifiée.

Le 2 et le 3, les Chinois parurent se renforcer ; les Russes ayant appris que l'ennemi construisait une batterie près du point où la voie ferrée traverse le premier canal, l'attaquèrent avec les huit pièces dont ils disposaient ; les canons de campagne chinois ripostèrent aussitôt et le fort reprit le bombardement sur les concessions. Bientôt les Chinois s'avancèrent à leur tour, prononçant contre la gare une attaque déterminée. Les Japonais envoyèrent de l'infanterie et une batterie de montagne au secours des Russes. Le combat dura jusqu'au soir ; la batterie finit par se retirer ; l'infanterie japonaise s'établit solidement à la gare et aux environs immédiats d'où elle repoussa, dans la nuit, plusieurs attaques de l'ennemi.

Ce combat avait été livré à un millier environ de réguliers chinois, armés de 6 canons, dont 4 pièces de 7 centimètres à tir rapide, et appartenant à l'armée du général Mâ.

Ces escarmouches ne pouvaient donner aucun résultat, car, après la retraite de l'adversaire, on ne poussait jamais en avant ; il est vrai qu'en le faisant on s'exposait au feu des Chinois bien abrités et que, vu l'étendue du front à garder, on n'aurait, sans doute, pas pu conserver les positions conquises. Mais, ce qui rendait surtout la situation difficile, c'était le manque absolu de direction ; chacun agissait à sa guise, il n'y avait pas de manœuvre d'ensemble, et cet état de choses devait se prolonger

jusqu'à ce qu'une entente s'établît pour combiner une opération générale.

Une reconnaissance russe, rentrée dans les concessions après une assez longue absence, fit connaître que les renforts attendus par les Chinois avaient pénétré dans Tientsin ; ils étaient commandés par le général Mâ qui avait amené avec lui 6,000 hommes et 8 canons.

Les alliés avaient beaucoup souffert, jusqu'alors, du manque absolu de grosse artillerie ; la seule pièce susceptible de donner quelques résultats était un canon de 12 livres anglais, récemment débarqué du Terrible. Le 3 juillet, dans le courant de la soirée, deux autres pièces semblables arrivèrent à Tientsin.

4 Juillet. — Le 4 juillet, les Russes, qui avaient été très éprouvés au poste de la gare, les jours précédents, se retirèrent un peu en arrière ; comme cet emplacement était indispensable à la sécurité des concessions, on l'occupa par une garde mixte de 300 hommes, comprenant 100 Français, 100 Anglais et 100 Japonais.

Dès le matin, le feu des Chinois reprit sur la concession française et continua une partie de la journée. Dans l'après-midi, un millier de Boxers, partant de la ville chinoise, s'avança contre la concession, mais le feu de l'artillerie anglaise les dispersa avant qu'ils eussent pu mener leur attaque à fond.

Une autre attaque, plus sérieuse, se produisit à la gare le même jour, sur l'autre rive, de 3 à 7 heures du soir. Le corps mixte d'infanterie alliée (Français, Anglais, Japonais) défendait la station ; le combat fut très vif, malgré un orage extrêmement violent qui ne ralentit d'aucune façon l'attaque furieuse de l'ennemi ; les Japonais réussirent pourtant à déborder la gauche des Chinois et ceux-ci se retirèrent.

Ce même jour, un petit vapeur arriva à Tientsin ; on y fit monter 400 malades et blessés qui purent être évacués par ce procédé sur Takou.

On travaillait activement aux réparations de la voie ferrée entre Tientsin et Tong-Kou ; 3 compagnies du génie russe exécutaient les réparations du côté de Tientsin pendant que 3 compagnies japonaises travaillaient du côté opposé.

5 Juillet. — A 4 h. 30 du matin, les Chinois recommencèrent à tirer sur la station. Les canons anglais de 12 livres leur répondirent; leurs pièces ne purent être réduites au silence.

Des locomotives étaient nécessaires sur la voie ferrée, pour le service, en arrière de Tientsin ; il y en avait deux dans la gare, mais on ne savait comment les en faire sortir, car elles avaient à passer sous le feu des Chinois pendant près de 2 kilomètres. Pour occuper l'attention de l'ennemi, les Russes s'avancèrent au Nord-Est, faisant mine de prononcer une attaque contre la gauche chinoise ; puis, à un moment donné, les deux locomotives, mises au préalable sous pression, s'élancèrent avec trois trucs dans la direction du camp russe ; l'ennemi dirigea immédiatement son feu contre elles, mais elles réussirent à s'échapper, sans avaries, de la zone dangereuse.

Le même jour, les Japonais terminèrent leur pont de bateaux.

6 Juillet. — Le 6 juillet, la lutte d'artillerie continua. Au point du jour, les Chinois ouvrirent un feu violent d'artillerie sur la gare de Tientsin et les concessions. Il devenait urgent de réduire leurs pièces au silence. Dans une réunion qui eut lieu chez l'amiral Seymour, on proposa de bombarder la ville chinoise et particulièrement le yamen du vice-roi ; ce bombardement commença à 2 heures de l'après-midi avec 12 canons de montagne japonais (2 batteries), 6 canons de montagne français et les pièces de marine anglaises (1). Les Chinois répon-

(1) Les Anglais mirent en ligne trois pièces de 12 livres, une de 2 pouces 1/2, six pièces ancien modèle et un Maxim.

dirent d'abord par un feu très vif qui alla diminuant dans le cours de la soirée. Pendant cette canonnade, plusieurs attaques de Boxers se produisirent contre les concessions mais furent repoussées par le feu des alliés.

Les femmes et les enfants furent évacués sur Takou à cette même date. La situation paraissait bien peu brillante ; 10,000 Européens, Japonais et Américains étaient arrêtés et à demi entourés par 15,000 Chinois dont les lignes s'étendaient, en un vaste croissant, du champ de courses au canal de Lutaï, les concessions se trouvant au centre et soumises journellement à un feu meurtrier. Les alliés, faute de gros calibres et vu l'impossibilité de faire remuer la terre par leurs soldats épuisés, n'arrivaient pas à prendre la supériorité du feu ; on commençait à se demander si l'on ne serait pas obligé d'évacuer Tientsin où, tous les jours, on faisait des pertes sensibles sans marquer le moindre progrès, tandis que la question des munitions et des approvisionnements restait toujours sans solution.

Mais cette date du 6 juillet marque peut-être le plus mauvais moment du siège ; à partir de ce jour, des renforts vont survenir peu à peu et améliorer l'état des choses. Dès le 6, 3 bataillons américains, avec une batterie, arrivent à Tientsin (1250 hommes).

7 Juillet. — Le lendemain 7, 1500 Français de renfort entrent dans les concessions (2 bataillons d'infanterie de marine et une batterie) ; quelques nouveaux canons anglais arrivent également.

Le bombardement chinois reprend dès le matin.

8 Juillet. — Le 8, à 5 heures du matin, les Chinois reprennent leur tir sur les concessions. A 8 heures, ils montent deux nouveaux canons à une distance de 2,800 mètres, un peu au Sud de l'arsenal de l'Ouest. Le feu d'artillerie fait rage des deux côtés, mais les alliés manquent toujours de grosses pièces. Pourtant, au cou-

rant du bombardement, une partie de l'arsenal de l'Ouest, saute.

Le nouveau tir mis en pratique par les Chinois, à l'Ouest des concessions, était fort gênant ; se croisant avec les feux venant du Nord, il faisait beaucoup de dégâts dans les casernements ; de plus, il empêchait le maniement facile des trois grosses pièces anglaises qu'on avait mises en batterie au Sud-Ouest des concessions et qui étaient maintenant prises d'écharpe. Aussi convint-on de déblayer, le lendemain, la région Ouest et Sud-Ouest de la ville, d'occuper ou de détruire l'arsenal de l'Ouest.

9 Juillet. — Conformément à l'entente établie, on se rassembla le 9, dès 3 heures du matin ; les Japonais partirent en tête et s'avancèrent vers le Sud par la route de Takou, suivis des Anglais, des Américains et des Russes.

Lorsqu'on eut gagné suffisamment de terrain dans cette direction (1) on fit un à-droite en deux colonnes avec le champ de courses comme objectif. Les Japonais, qui étaient en tête, formèrent donc la colonne de gauche qui comprenait 1000 hommes d'infanterie, 150 cavaliers et 2 batteries de montagne (9 canons). La colonne de droite comptait 100 Américains et 900 Anglais avec 4 canons (Hong-Kong Regiment, Royal Welsh Fusiliers, 1er régiment chinois et la brigade navale ; en plus des 4 canons, se chargeant par la bouche, il y avait 2 Maxims). En outre, 400 Russes suivaient en soutien, mais ils n'intervinrent pas dans le combat.

Les alliés avaient demandé aussi à notre attaché militaire, le commandant Vidal, d'appuyer l'opération par le feu d'une batterie française. Installée à l'Ouest des concessions, elle coopéra à l'action en tirant sur l'arsenal de l'Ouest.

(1) Jusqu'au village de Ouang-Chang (Voir le croquis).

A 5 h. 30 du matin, le combat commença par un duel d'artillerie, tandis que le général Fukushima, commandant la colonne de gauche, faisait avancer rapidement son infanterie vers la gauche. L'ennemi résista vigoureusement à l'Ouest du champ de courses, mais, se voyant débordé à droite par le mouvement des Japonais, lâcha pied vers 7 heures du matin. Le général Nieh fut blessé au pied dans cette affaire et s'empoisonna avec de l'opium.

Du champ de courses, on se dirigea droit sur l'arsenal en s'abritant du grand mur en terre contre le feu de la ville murée chinoise. Les Japonais s'emparèrent de l'arsenal vers dix heures du matin. Un conseil fut tenu pour savoir si l'on occuperait ce poste en permanence ou si on l'évacuerait ; on se décida pour l'évacuation, en raison de la difficulté pour les Japonais de se maintenir en flèche loin de leurs cantonnements et, après avoir incendié ce qui restait de l'établissement, on partit, vers midi, pour rentrer dans les concessions.

Au cours de cette affaire, les Japonais s'étaient emparés de quatre petits canons Krupp de campagne. Les prisonniers apprirent que les alliés avaient eu devant eux le général Nieh, mais que de nombreuses désertions avaient réduit ses camps de 500 à 200 hommes. Ils ajoutèrent que le général Mâ était à Tientsin, sur la rive gauche, avec 5,000 fantassins et 1500 cavaliers. On pouvait estimer que les Chinois avaient alors dans la ville de 13,000 à 14,000 hommes (réguliers).

Le résultat de la journée du 9 fut de faire cesser les feux gênants venant de l'ouest des concessions. Dans l'après-midi, les Chinois tirèrent encore pendant une heure et demie, mais il n'y eut pas d'attaque de leur part.

10 Juillet. — La journée du 10 juillet se passa d'une façon très calme. Ce jour-là arriva à Tientsin une deuxième batterie de montagne française (capitaine Julien).

11 Juillet. — Le 11, à 3 heures du matin, une nouvelle attaque des Chinois se produisit contre le poste de la gare. Cette insistance opiniâtre de l'ennemi à porter ses efforts sur ce point s'expliquait par son

importance à l'égard des concessions. Si la gare avait été prise, elles seraient devenues à peu près intenable et la situation générale extrêmement difficile.

Le poste attaqué était défendu par 300 hommes, dont 100 Français (commandés par le capitaine Genty), 100 Anglais et 100 Japonais. Dans la gare même, une ligne de tranchées très sommaires avait été construite.

Les tirailleurs chinois, Boxers et réguliers, commencèrent à s'avancer à 3 h. 1/2 du matin sur le poste du chemin de fer, tandis que l'artillerie chinoise reprenait le bombardement de la concession française. Le 1er bataillon du 9e régiment d'infanterie de marine (commandant Brenot) sortait de ses cantonnements, se rassemblant prêt à tout événement, lorsqu'il reçut avis du capitaine Genty que le poste de la gare était serré de très près, que les Anglais commençaient à se retirer, et que le détachement français ne pourrait tenir s'il n'était

appuyé. Le commandant Brenot porta aussitôt en avant deux compagnies, qui allèrent franchir le Peï-ho au pont des Japonais. Bientôt les Japonais envoyèrent eux-mêmes deux autres compagnies. Il était temps que ces renforts arrivassent ; les Chinois n'étaient plus qu'à 100 mètres des tranchées ; il fallut les déloger à la baïonnette. Peu à peu on finit par les refouler, mais leur artillerie, profitant de ce que les tranchées

tranchées garnies de défenseurs, ouvrit alors sur elles un feu très vif qui causa des pertes très sensibles. Les Français eurent 10 tués et 34 blessés ; les Japonais 23 tués et 60 blessés ; les pertes des Anglais furent mi-

nimes. Le combat dura trois heures et coûta 300 hommes aux Chinois.

A midi l'artillerie des alliés recommença le bombardement de la ville chinoise. Dans la soirée, une tentative contre les positions de l'ennemi ne donna aucun résultat.

La prise de Tientsin (13-14 juillet 1900).

Depuis près d'un mois, le siège de Tientsin se poursuivait ainsi au milieu de combats incessants, de fusillades ininterrompues, d'opérations décousues quoique meurtrières, et l'on restait toujours sensiblement au même point. Chacun commençait à se fatiguer de cette lutte sans résultats et percevait de plus en plus nettement la cause principale de cet état de choses regrettable : le manque d'une direction unique.

Le 12 juillet, grâce aux renforts arrivés dans les derniers jours, le total des forces alliées se montait à plus de 18,000 hommes et 90 bouches à feu. Ces effectifs étaient suffisants pour tenter une opération d'ensemble ; l'amiral Alexieff, commandant en chef de l'escadre russe, arrivait à Tientsin et semblait désigné pour prendre la direction générale des affaires. Diverses réunions furent tenues le 12, dans le but de répondre au sentiment unanime, qui exigeait une détermination énergique et la fixation des mesures propres à assurer la coopération de tous les contingents alliés en vue d'une manœuvre d'ensemble.

Au cours de ces échanges de vues, les Russes déclarèrent qu'ils feraient le lendemain 13, pour leur compte, une attaque sur la rive gauche contre les positions chinoises. On convint alors que les autres troupes attaqueraient en même temps par la rive droite, d'abord l'arsenal de l'Ouest, puis la ville murée chinoise.

Conformément à ces conventions, l'attaque générale

des positions chinoises de Tientsin se prépara en deux colonnes : l'une, devant opérer sur la rive gauche, était composée en majeure partie de Russes (3 bataillons et 2 batteries de campagne, 2,600 hommes), ceux-ci appuyés par 2 compagnies allemandes et par une batterie (12e) de 80mm française (capitaine Joseph), ensemble 3,000 hommes environ, sous les ordres du général Stessel (russe) ; l'autre, devant agir par la rive droite, comprenait 4,500 hommes environ, dont :

Japonais : le 11e régiment d'infanterie (à 3 bataillons) moins 2 compagnies; le 3e bataillon du 12e régiment (moins 2 compagnies) ; 2 batteries d'artillerie ; une compagnie de sapeurs ; un détachement de cavalerie (un demi-escadron) ; soit 2,400 hommes environ.

Anglais : 700 hommes, 4 canons et 4 maxims.

Américains : 600 à 800 hommes.

Français : 1 bataillon de marche et 1 batterie (13e), 800 hommes.

Ce bataillon de marche était constitué par 2 compagnies du bataillon Brenot qui avait été très éprouvé par le combat du 11 (compagnies Poch et Verdant du 9e de marine) et par 2 compagnies du bataillon Feldmann (compagnies Martin et Saillens, du 11e de marine). Le commandant Feldmann commandait ce bataillon.

Le 13 juillet, sur la rive gauche, les Russes partirent de leur camp à minuit ; ils arrivèrent ainsi à la pointe du jour en vue des positions ennemies et commencèrent vigoureusement l'attaque contre les agglomérations occupées par les Chinois au Nord-Est de Tientsin.

De ce côté, le Peï-ho, puis le canal de Lutaï sont bordés sur une certaine épaisseur de villages indigènes où l'ennemi s'abritait et d'où il sortait ordinairement pour ses attaques contre la gare. Au delà du canal de Lutaï, les Chinois avaient établi toute une série de batteries et de retranchements face au Sud-Est. La droite de cette ligne s'appuyait au fleuve, au delà duquel s'éle-

vait un fort, au confluent du grand canal du Peï-ho et du canal de Lutaï, le Fort Noir. La gauche de la ligne chinoise, qui touchait le mur en terre enveloppant tout Tientsin, était beaucoup moins appuyée; c'est sur ce point que les Russes paraissent avoir porté leur effort principal.

Dès le matin, vers 7 heures, la batterie française ayant pris comme objectif des magasins à poudre chinois situés dans les faubourgs du Nord-Est, réussit, en quelques coups d'obus à la mélinite, à les faire sauter. L'explosion produite fut formidable ; le général Stessel fut projeté à bas de son cheval ; les Russes, profitant du désarroi causé chez les Chinois par cette explosion, se précipitèrent en avant, entrèrent dans les faubourgs et s'emparèrent des batteries chinoises où ils trouvèrent divers canons Krupp de modèles récents dont deux de siège. Vers midi, maîtres du terrain, mais ignorant ce qui se passait sur la rive Ouest, ils s'arrêtèrent devant les murs de la citadelle et se maintinrent tout le reste de la journée sur leurs positions, malgré le feu des Chinois.

Sur la rive droite, les troupes alliées se mirent en marche à 3 heures du matin. D'après une entente verbale, elles devaient prendre l'arsenal de l'Ouest comme premier objectif, et marcher dans cette direction en trois colonnes (1) : colonne de droite, bataillon français qui longea le mur en terre (côté Sud) ; colonne du centre, Japonais avec la batterie française (à gauche de la colonne précédente, dans la plaine) ; colonne de gauche, Anglais et Américains (encore plus au Sud) (2) ; entre 5 heures et 5 h. 1/2 du matin, Français et Japo-

(1)Voir le croquis de Tientsin.

(2) Le flanc gauche des alliés était couvert vers le Sud par deux compagnies japonaises et un demi-escadron de cavalerie.

nais entrèrent ensemble dans l'arsenal de l'Ouest, tandis que les Anglais, un peu en retard, s'étendaient sur la gauche et que les Américains se massaient en réserve.

Une grande route longue de 800 mètres et large de 15 conduisait de l'arsenal à la porte centrale de la muraille Sud-Ouest de la ville chinoise ; elle était bordée à droite et à gauche par des marécages. Il fallait donc, autant que possible, passer sur cette digue pour se porter en avant, mais l'on s'exposait ainsi à un feu terrible, les Chinois pouvant la balayer dans toute sa longueur par le tir de leurs fantassins abrités dans les faubourgs et sur les remparts de la ville. Il est vrai que sur cette digue existaient, de 300 en 300 mètres, quelques masures pouvant offrir un peu d'abri. Le colonel de Pélacot se décida à lancer le bataillon Feldmann sur la route ; la veille, dans le but de diminuer les risques de cette opération délicate, il avait prescrit au lieutenant-colonel Ytasse de prononcer une attaque partant de la concession française (École de médecine), et dirigée sur le faubourg adjoignant. Le lieutenant-colonel Ytasse devait progresser le plus possible à travers les rues voisines du Peï-ho et attirer de ce côté l'attention des Chinois. Cette diversion fut exécutée et menée avec grande énergie ; deux compagnies partant de l'École de médecine, au moment où le bataillon Feldmann entra à l'arsenal, s'avancèrent au Nord jusqu'à ce qu'elles fussent arrêtées par des feux de flanc venant de l'autre rive du Peï-ho ; elles combattirent dans les rues, de maison en maison, pendant plus de deux heures, ne commençant leur recul que lorsque les troupes du commandant Feldmann furent elles-mêmes entrées dans les faubourgs ; cette opération particulière entraîna pour nos troupes des pertes assez sérieuses, mais dégagèrent considérablement l'attaque principale française, qui sans cela aurait été exposée à des feux de flanc et même de revers.

Pendant ce temps, une compagnie japonaise et un

peloton français se portaient immédiatement en avant de l'arsenal. Deux batteries cherchèrent une première position au Sud de la digue, l'autre batterie japonaise se postant dans l'arsenal. Le bataillon français se massait en même temps derrière le mur en terre, à l'abri des vues et des feux. On devait procéder à la préparation de l'attaque par l'artillerie, puis lancer l'infanterie par petits groupes, au pas de course, de manière à gagner d'abri en abri l'entrée méridionale du faubourg.

Ce programme s'exécuta de point en point et, vers 8 heures du matin, la tête du bataillon français s'engagea sur la chaussée ; dix minutes après, malgré une grêle de balles, il était dans les premières maisons. Les Japonais, exécutant le même mouvement, pénétrèrent aussi dans les agglomérations qui couvrent la face Sud-Ouest de la ville chinoise. L'infanterie des deux nations progressa alors peu à peu, de groupes en groupes de maisons, malgré le tir furieux des Chinois, venant des remparts. Mais bientôt, vers 10 heures du matin, les tirailleurs parvenant à 500 mètres environ des murailles de la ville, ne purent avancer davantage, et la marche en avant se trouva complètement arrêtée.

On fit venir la batterie française, qui se porta jusqu'à 800 mètres environ du mur d'enceinte de la ville chinoise ; mais, en raison de l'insuffisance du calibre des pièces de 80, dont les obus allongés ne contenaient qu'une faible quantité de mélinite, elle ne put parvenir à faire brèche.

Les Anglais et les Américains, jusque-là massés près de l'arsenal, s'avancèrent alors et traversèrent l'espace découvert qui les séparait des faubourgs, sous le feu meurtrier des Chinois ; le colonel Liscum, qui commandait les Américains et devait primitivement former avec ses troupes l'extrême gauche, se porta, par suite d'un malentendu, dans une zone marécageuse ; ce détachement, exposé au feu de l'ennemi, fit de lourdes pertes ;

le colonel Liscum fut tué ; on ne put même porter secours à son groupe, qui dut se terrer de son mieux en attendant la nuit.

La situation était critique ; l'ennemi, retiré derrière ses murailles hautes de 12 mètres, larges de 6 au sommet et précédées en certains endroits d'un large fossé plein d'eau, continuait à tirer sans une minute d'arrêt, du haut des remparts et des sommets de tous les édifices; les assaillants, affaiblis par de grosses pertes, ne pouvaient sortir de leurs abris sans être fusillés ; on ne pouvait plus ni avancer, ni reculer; les hommes souffraient horriblement de la soif, car la chaleur était excessive ; plusieurs étaient atteints par les halles à l'intérieur même des maisons, dont les murs en terre ne suffisaient pas pour arrêter les projectiles.

Les commandants alliés se concertèrent ; le général anglais Dorward opinait pour la retraite devant l'insuccès de l'attaque, l'opiniâtreté des Chinois et l'importance des pertes ; mais le colonel de Pélacot, estimant que ce mouvement aurait des conséquences désastreuses, déclara qu'il se cramponnerait au terrain, en attendant qu'un moment favorable se présentât pour recommencer l'attaque ; il donna l'ordre à ses hommes de tenir ferme, de se couvrir à la nuit par des barricades et des retranchements, de se garder soigneusement, ajoutant que, dans le courant de la nuit, il leur ferait apporter de l'eau, des munitions et ferait venir des renforts. Le général japonais Fukushima se rangea à l'avis du commandant français.

Le combat ne cessa qu'à la nuit ; il avait duré quatorze heures. On se demandait avec anxiété quel serait le résultat de l'attaque du lendemain et si l'on aurait assez de troupes pour combler les vides produits par les pertes.

Dans la nuit du 13 au 14, le colonel de Pélacot donna l'ordre au bataillon Roux, arrivé la veille et qui était

resté aux concessions, de venir, en suivant la digue, jusqu'à l'arsenal ; il s'y plaça en avant-poste face au Sud-Ouest, de manière à mettre les derrières des troupes alliées à l'abri d'un mouvement de l'ennemi de ce côté. Toutes les compagnies françaises furent donc aux avant-postes cette nuit là, 4 à la concession française (lieutenant-colonel Ytasse), 4 à l'arsenal (commandant Roux), 4 au contact de l'ennemi (commandant Feldmann) à 400 mètres des murs de la ville. L'artillerie reçut l'ordre d'apporter tout ce qu'elle avait de projectiles à la mélinite et de se trouver à l'arsenal pour 3 h. 1/2 du matin (1). En même temps on relevait les morts et les blessés ; on faisait parvenir de l'eau et des munitions aux troupes du commandant Feldmann.

Pendant la nuit, quelques tiraileries intermittentes eurent encore lieu du côté des Chinois ; une balle, après avoir frôlé le colonel de Pélacot, blessa à l'épaule le commandant Vidal qui, avant ces événements, remplissait les fonctions d'attaché militaire en Chine. Des reconnaissances japonaises, envoyées de très bonne heure, constatèrent que les Chinois n'avaient pas d'avant-postes en dehors des remparts ; de plus le pont qui franchissait le fossé d'eau et aboutissait à la porte Sud-Ouest de la ville n'avait pas été détruit. Un petit groupe de sapeurs japonais put s'avancer dans l'obscurité et plaça des pétards de dynamite contre cette porte. Les Chinois, s'apercevant alors de sa présence, recommencèrent à tirer sur les abords du pont; le hasard fit que le fil électrique qui devait actionner les pétards fut coupé; les Japonais, très courageusement, mirent le feu à la main et la porte sauta (3 h. 1/2 du matin). Les

(1) La batterie du capitaine Joseph, qui avait coopéré au combat de la rive gauche dans la matinée, rejoignit dans l'après-midi du 13. Le 14 au matin, les deux batteries françaises étaient donc à l'arsenal.

troupes voisines se précipitèrent sur cette issue et pénétrèrent dans une sorte de demi-lune abritant une seconde porte. Cette fois on n'avait plus de dynamite : quelques soldats japonais réussirent à escalader le mur et à ouvrir la porte de l'intérieur. Français et Japonais s'élancèrent alors, les uns suivant les remparts à gauche, les autres à droite, conformément à une entente préalable, de

manière à se saisir de toutes les portes de la ville. Les Chinois se retirèrent aussitôt qu'ils virent l'ennemi entrer dans la place.

La ville murée est partagée en quatre sections rectangulaires par deux grandes artères médianes ; le Nord-Est fut attribué aux Japonais, le Sud-Ouest aux Français, le Nord-Ouest aux Anglais, et le Sud-Est aux Américains (1). L'occupation était effectuée au lever du soleil, le 14 juillet.

Sur l'autre rive du Peï-ho, les Russes, comme on l'a vu précédemment, avaient, dans la journée du 13, chassé les Chinois des positions qu'ils occupaient sur les deux rives du canal de Lutaï. Le 14, le combat reprit en vue d'occuper le camp de l'Est de la ville ; l'ennemi se défendait avec acharnement, mais bientôt l'artillerie des alliés, qui avait pénétré dans la ville murée, ouvrit le feu contre le réduit et deux compagnies japonaises se portèrent à l'attaque des casernes de la marine (ou fort Noir) (2). Les Chinois, pris entre les Russes et les Japonais, ne pouvaient tenir plus longtemps et se retirèrent définitivement vers le Nord. Tientsin tombait enfin au pouvoir des alliés.

(1) Les Français échangèrent, dans la suite, leur section contre celle des Anglais.

(2) Ces deux compagnies du 12^e régiment avaient été laissées à la garde de la gare. Le 14 au matin, s'apercevant du recul des Chinois, elles avaient traversé le Peï-ho et remonté vers le fort Noir où elles entrèrent sans résistance. Ce fort était armé de diverses pièces, dont plusieurs de 9em qui avaient fait beaucoup de mal aux concessions.

La prise de cette ville constitue, sans contredit, l'opération militaire la plus importante et le point culminant de la campagne. Les Chinois se défendirent sur leurs positions avec une énergie dont on ne les aurait jamais crus capables et un succès qui fit songer plus d'une fois à la nécessité d'une retraite sur Takou. C'est en cette ville que la résistance des Célestes donna son plus grand effort ; Tientsin était leur grande place d'armes, leur principal arsenal, le véritable centre de leur organisation militaire ; c'était aussi le boulevard qui couvrait Pékin. Tant que Tientsin put tenir, la Chine espéra que sa résistance aurait raison de la coalition étrangère ; une retraite des alliés sur Takou aurait peut-être déterminé l'ouverture de nouvelles hostilités dans le Yang-tsé et dans les deux Kouang ; la nécessité de faire face à un soulèvement général des Célestes pouvait acculer les alliés à une situation inextricable. La chute de Tientsin changea la face des choses ; à partir de ce moment, la confiance de la cour impériale disparut, le parti boxer perdit courage ; désormais les assaillants ne rencontrèrent plus devant eux que les Chinois de l'ancien temps, faisant le coup de feu derrière des retranchements, mais lâchant pied à la première menace de mouvement tournant. Les 50,000 hommes jugés nécessaires par le général anglais pour s'emparer de Pékin n'eurent pas besoin d'être réunis, et 14,000 suffirent à forcer leur chemin jusque dans la capitale.

Ce résultat fut d'ailleurs assez chèrement acheté ; on se battit un mois dans Tientsin avant d'arriver à l'effort final ; chacun opérant à sa guise en l'absence d'une direction supérieure unique, de nombreux sacrifices furent faits en pure perte ; l'incohérence des mouvements résultant de cet état de choses entraîna pour les alliés une attitude purement défensive, tout en leur occasionnant des pertes journalières très sensibles. Lorsque enfin l'on se décida à une attaque générale, la vigou-

reuse contenance de l'ennemi nécessita de coûteux efforts ; les assaillants eurent 900 hommes hors de combat (1) sur un effectif engagé qui n'atteignit pas 8,000 hommes. Ces journées furent très pénibles, principalement celle du 13 juillet ; les troupes durent se battre toute la journée par 39^e de chaleur, sans eau pour se désaltérer et ne pouvant consommer que les vivres emportés dans le sac.

Les forces que l'ennemi avait mises en ligne comprenaient 23 bataillons de réguliers de l'armée du général Nieh ; 10 bataillons d'infanterie et 3 régiments de cavalerie sous les ordres du général Mâ ; ce qui, avec un petit corps de gardes d'élite de Tientsin, représentait un total de 14,000 à 15,000

hommes. Il y avait en outre, d'après les rapports chinois qui furent saisis, 10,000 Boxers environ. Mais une grande partie des réguliers s'éloigna vers l'Ouest dans la journée du 13.

La fatigue extrême des troupes empêcha toute poursuite dans la journée du 14 ; les Chinois se retirèrent au Nord sans être inquiétés ; on occupa les forts et les quelques ouvrages situés dans les environs immédiats de la ville ; on y trouva 62 pièces de canon et une masse d'armes portatives de modèles divers. On procéda à l'organisation des quartiers occupés, ainsi qu'aux réparations les plus urgentes dans les concessions et à la gare du chemin de fer. Ce n'est que près de trois semaines

(1) Pertes des alliés à la prise de Tientsin.

Blessés.

Tués.

Total.

Japonais

110

292

402

Français

22

96

118

Russes

180

Américains

150

Anglais

50

900

après ces événements que l'on se décida à faire un nouveau pas en avant : une expédition s'engagea vers le Nord, dont le but était Yangtsoun et qui devait arriver jusqu'à Pékin.

La marche sur Pékin.

Les premiers jours qui suivirent la prise de Tientsin furent employés à l'organisation de la ville, aux précautions sanitaires, au rétablissement de l'ordre et aussi à la recherche de moyens de transport par terre et par eau. Une commission composée de 3 colonels (un russe, un japonais et un anglais) fut chargée d'administrer la ville. Quant au chemin de fer de Tientsin à Takou, il fut placé sous le contrôle des Russes, malgré l'opposition des Anglais et des Américains.

A la date du 18 juillet, 30,000 hommes environ étaient réunis à Tientsin :

Bataillons.

Escadrons.

Batteries.

Hommes.

Russes

8

4

7

10,000

Japonais

7

3

4

9,000

Anglais

6

4

3

6,000

Français

3

»

3

2,600

Américains

5

»

1

2,800

400

150

150

Dans la seconde quinzaine de juillet, des renforts arrivèrent à Takou et furent dirigés sur Tientsin ; les effectifs japonais en particulier furent considérablement augmentés ; on se hâtait de terminer les préparatifs nécessaires pour une marche en avant. Il importait en effet de ne pas laisser aux Chinois le temps de se ressaisir et de se fortifier ; d'autre part, certains généraux étaient d'avis d'attendre l'arrivée des grosses unités qui devaient

débarquer dans le courant du mois d'août. Divers échanges de vues eurent lieu à ce sujet et, le 3 août, à la suite d'une conférence qui dura cinq heures, les généraux

généraux décidèrent qu'on se porterait immédiatement sur Peitsang et Yangtsoun. On disposait alors de 18,000 hommes environ dont :

ROUTE DE TIENTSIN A PÉKIN.

Itinéraire des alliés Positions chinoises

Échelle : 1/1,000,000e

Hommes.

Canons.

Japonais

9,000

24

Russes

3,500

16

Anglais

2,500

12

Américains

2,000

6

Français

1,000

12

Allemands

200

»

Autrichiens et Italiens

100

»

Ces forces furent jugées suffisantes pour aller jusqu'à Yangtsoun.

Combat de Peitsang (5 août).

Dans les derniers jours de juillet, des reconnaissances japonaises et russes avaient signalé un gros corps chinois, montant peut-être à une dizaine de mille hommes, et qui se retranchait autour de Peitsang, village situé sur le Peï-ho à 13 kilomètres environ de Tientsin. Le 30 juillet, une brigade japonaise de 4,000 hommes se heurtait à un rassemblement ennemi dans la banlieue Nord de Tientsin. La date du commencement du mouvement général en avant ayant été fixée au 4 août, les Anglais et les Américains quittèrent Tientsin dans l'après-midi et allèrent bivouaquer à droite et à gauche de l'arsenal de Si-Kou ; les Japonais ne partirent que très tard dans la soirée, mais traversèrent Si-Kou sans s'arrêter, prenant alors la tête du mouvement. Ces divers contingents devaient attaquer par la rive droite du Peï-ho ; les Russes et les Français, marchant par la rive gauche, seraient soutenus par l'artillerie de la brigade navale anglaise.

Les Chinois s'étaient retranchés sur une longue ligne dirigée du Sud-Ouest au Nord-Est, traversant la rivière et le chemin de fer ; leur droite s'appuyait à une digue, qui part de Si-Kou et se dirige vers le Nord-Ouest, un ancien magasin à poudre, entouré de tranchées,

COMBATS DE PEITSANG (5 août) et de YANGTSOUN (6 août).

constituant en cet endroit un solide point d'appui ; leur gauche, à 8 kilomètres de là sur l'autre rive, était couverte par des inondations ; le centre avait été assez

fortement organisé en avant du village de Tang-Kiaouan, en arrière de Peitsang. Tout le front était couvert de tranchées ; il était protégé par un canal sur la rive gauche. L'ensemble de cette position était d'un abord

difficile, par suite des inondations qui rendaient impraticable une partie du terrain situé en avant, principalement sur la rive gauche.

Le plan des alliés prévoyait les dispositions suivantes : les Japonais devaient attaquer la droite des Chinois ; les Anglais le centre, appuyés eux-mêmes en arrière par les Américains provisoirement en réserve ; sur la rive gauche les Russes et les Français avaient pour objectif la gauche de l'ennemi.

Conformément à ces dispositions, les Japonais s'avancèrent le long de la digue ; ils abordèrent de nuit (vers 3 heures du matin) le magasin à poudre qui en formait l'extrémité et s'en emparèrent (1). Lorsque le jour parut, l'artillerie alliée, établie sur la digue, commença à contre-battre les batteries chinoises qui répondirent aussitôt ; ce duel d'artillerie se prolongea jusque vers 5 heures du matin ; peu à peu le feu des Chinois diminua d'intensité ; les Japonais se rapprochèrent des lignes, s'appêtant à donner l'assaut ; les Anglais, voyant les Japonais engagés, s'avancèrent à leur tour vers le centre, entre les deux fractions japonaises, suivis eux-mêmes par les Américains.

Sur la rive gauche les conditions topographiques étaient telles qu'on dut renoncer à suivre le plan arrêté ; le terrain, complètement inondé, était impraticable, et le général Stessel décida de repasser sur la rive droite, en réserve ; son effectif ne fut donc pas engagé ce jour-là. Toutefois le général Frey, estimant qu'on pouvait, avec un petit détachement, agir efficacement sur le flanc gauche des Chinois, demanda et obtint l'autorisation de tenter cette opération ; il partit avec une compagnie et une batterie, auxquelles se joignirent

(1) Pendant ce temps, une partie de leurs forces s'attaquait à droite au village de Tang-Kia-ouan.

ultérieurement deux compagnies russes. Parvenu au village de Yunnan-chin vers 7 h. 1/2 du matin, il ouvrit avec sa batterie un feu d'enfilade et de revers sur les lignes chinoises. L'effet produit par cette intervention fut tellement décisif que le général russe Linévitch, commandant en chef et alors au centre de la ligne de bataille sur la rive droite, crut que le corps entier du général Stessel était parvenu à Yunnan-chin et déterminait la retraite des Chinois, alors que le corps russe se trouvait, comme nous l'avons vu, tout à fait en arrière vers l'arsenal de Si-Kou.

Au même moment les Japonais donnaient l'assaut sur la droite de l'ennemi, qui abandonnait ses tranchées et se retirait vers le Nord. Si le général Frey avait eu alors à sa disposition des forces plus importantes, la plus grosse partie des troupes chinoises aurait dû mettre bas les armes.

Vers 9 heures du matin, le combat était pratiquement terminé.

Les pertes avaient été assez faibles de part et d'autre, sauf pour les Japonais qui s'étaient avancés témérement contre les lignes chinoises, en formations compactes ; ils eurent 49 tués et 247 blessés ; les autres pertes des alliés furent insignifiantes.

On trouva 300 cadavres chinois sur le champ de bataille.

Combat de Yangtsoun (6 août).

La marche reprit le lendemain de bonne heure ; la chaleur était accablante. Un corps chinois de 4,000 hommes environ occupait Yangtsoun où il s'était retranché ; la position, bien organisée, mesurait un

front de 5 kilomètres, sur les deux rives du Peï-ho, mais principalement sur la rive gauche ; le centre était à la station du chemin de fer et l'artillerie en batterie sur le remblai

de la voie. Le terrain en avant, absolument plat, était couvert de millet très élevé.

Les alliés s'avancèrent encore par les deux rives du fleuve ; un corps japonais prit par la rive droite, mais, vu le mauvais état des chemins, ne put arriver assez tôt pour prendre part à l'action ; la colonne principale s'avança par la rive gauche que suit la route en amont de Peitsang.

Vers 9 heures du matin une reconnaissance de cosaques était reçue à coups de fusil devant Yangtsoun ; à 9 h. 1/2 le contact était pris sur toute la ligne ; les Chinois, ouvrant le feu partout à la fois, décelèrent leurs emplacements, de sorte qu'on put prendre immédiatement les dispositions pour l'attaque (1). A gauche, les Russes et les Français s'avancèrent en longeant le fleuve ; au centre, les Anglais, prolongés sur leur droite par les Américains et le reste des troupes japonaises non engagées sur la rive droite. La cavalerie indienne manoeuvrait à l'extrême droite.

La résistance des Chinois ne fut pas longue; leur artillerie fut bientôt réduite au silence par le feu des batteries adverses ; les Russes, parvenus au remblai du chemin de fer, ouvrirent le feu sur la ville et bombardèrent le terrain en arrière, sur la ligne de retraite des Chinois. Ceux-ci lâchèrent pied et se retirèrent vers le Nord, n'ayant plus manifestement la même force de résistance dont ils avaient fait preuve à Tientsin. Les alliés prirent la ville et occupèrent les villages avoisinants, dans l'un desquels les Américains, par suite d'une erreur de l'artillerie anglaise, furent

(1) Un monticule isolé, dans cette immense plaine plate, servit d'observatoire aux généraux alliés ; on voyait nettement de là toute la ligne de feu des Chinois. C'est ce qui fait que le dispositif d'attaque put être pris de très bonne heure.

canonnés et éprouvèrent des pertes assez sérieuses. Le combat était terminé vers 1 heure.

Marche de Yangtsoun à Pékin. (p, 176)

Yangtsoun fut occupé dans le courant de l'après-midi ; on décida de rester sur place le 7, pour donner un peu de repos aux troupes et laisser aux jonques qui remontaient le Peï-ho avec les ravitaillements le temps de rejoindre. D'ailleurs on avait atteint le but fixé, Yangtsoun ; la question se posait alors si l'on devait aller plus loin. Une conférence entre les commandants alliés eut lieu à ce sujet le 7 au matin ; soit que la démoralisation des troupes chinoises ait paru suffisante pour qu'on pût sans danger continuer de suite sur Pékin, soit que des renseignements secrets parvenus à certains des commandants alliés eussent fait connaître qu'on pourrait pénétrer facilement dans la capitale, toujours est-il que la marche immédiate fut décidée. Comme on ne pouvait laisser sans protection la ligne de communication du corps expéditionnaire, il fut arrêté que les petits contingents allemand, italien et autrichien retourneraient à Tientsin, que les Français resteraient à Yangtsoun et que les Russes, les Japonais, les Anglais et les Américains continueraient sur Pékin.

Conformément à cette décision, la colonne expéditionnaire reprit sa marche le lendemain 8 août. L'itinéraire devait suivre désormais la grande route de Pékin qui, en amont de Yangtsoun, longe la rive droite du Peï-ho jusqu'à Toung-Tchéou. On partit vers 6 heures du matin; le pays paraissait mieux cultivé et un peu plus boisé que la région précédemment traversée ; l'eau potable se trouvait plus aisément, mais l'extrême chaleur rendait la marche toujours aussi pénible, de même que le mauvais état des chemins. Les Japonais prirent la tête du mouvement, suivis par les Russes, puis par les Américains et les Anglais, ceux-ci formant l'arrière-garde. La marche était couverte en avant par un petit corps mixte de cavalerie, comprenant deux escadrons de Japonais, un escadron et demi de cosaques et trois escadrons de lanciers du Bengale, sous les ordres d'un colonel japonais.

La journée du 8 se passa sans incident; les alliés campèrent à Nan-tsaï-fsoun. Le lendemain matin la marche reprit dans la direction d'Ho-si-Wu. Les Japonais eurent un court engagement avec les troupes chinoises qui se retirèrent précipitamment, laissant occuper Ho-si-Wu sans opposition. Les Russes ne purent arriver assez tôt pour participer à cette action ; les Américains et les Anglais ne rejoignirent qu'assez tard dans la soirée.

Le 10 août, les Japonais continuèrent leur active poursuite, ne donnant pas aux Chinois la possibilité de se ressaisir; on arriva ainsi jusqu'à Matou sans combat. La marche était cependant extrêmement pénible, à cause de la chaleur suffocante qui régnait depuis le départ de Tientsin ; la veille, plus de 200 hommes des 9e et 14e régiments américains avaient été laissés en arrière et reconnus incapables de marcher davantage. On campa à Matou, sauf les Japonais qui s'établirent à 4 ou 5 kilomètres au delà, poussant leurs avant-postes encore plus avant.

Le lendemain 11, le ciel se couvrit, la température se rafraîchit légèrement et il tomba un peu de pluie ; ce fut un grand soulagement pour la colonne expéditionnaire qui marchait ce jour-là sur Tchan-Kia-ouan. Une courte escarmouche eut lieu entre Chinois et cosaques ; les Japonais entrèrent à 11 heures dans Tchan-Kia-ouan, puis envoyèrent une forte reconnaissance dans la direction de Toung-Tchéou ; elle rencontra les Chinois établis dans une position au Sud de la ville ; l'artillerie ouvrit le feu sur l'ennemi qui se retira bientôt, partie sur Pékin, partie sur Toung-Tchéou.

Toung-Tchéou est entourée par une grande muraille et l'entrée aurait pu en être facilement défendue par les Chinois. On s'attendait à trouver en ce point une résistance plus sérieuse que les jours précédents ; cependant, le 12 au matin, lorsque les Japonais se présentèrent devant la porte du Sud, ils constatèrent que la place avait été évacuée par l'ennemi. Ils entrèrent dans la ville, suivis immédiatement par le détachement du général Frey.

Demeuré à Yangtsoun depuis le 6 août, et regrettant de ne pouvoir participer à la marche sur Pékin, le général Frey proposa aux Allemands, aux Autrichiens et aux Italiens de réunir leurs petits détachements aux quelques troupes françaises disponibles et de former ainsi un corps mixte qui, sous son commandement, se porterait en avant pour rejoindre la colonne expéditionnaire. Cette proposition fut immédiatement acceptée et le détachement partit de Yangtsoun le 9 août. Équipé légèrement, n'étant pas encombré de transports, il avança très rapidement, dépassa les Anglais, puis les Américains et les Russes et arriva le 12 au matin à Toung-Tchéou, sur les talons des Japonais.

Les alliés occupèrent cette ville dans la journée du 12 ; on y trouva de grands approvisionnements, notamment des munitions et du grain. Les Chinois s'étaient retirés dans la direction de Pékin, suivis par la cavalerie alliée qui les refoula jusque sous les murs de la capitale, en vue de laquelle la colonne internationale arriva le 13 août au soir.

Prise de Pékin (14-17 août). (p. 178)

La marche sur Pékin avait été rendue très pénible par l'excessive chaleur dont on souffrait depuis le commencement du mois ; les troupes arrivaient harassées et, en raison de leur épuisement, il fut convenu d'un commun accord que l'attaque de la ville serait remise au surlendemain la août, ce qui permettrait aux hommes de prendre un peu de repos ; la journée du 14 devait être employée à préparer le dispositif d'attaque : rassemblement face à l'Ouest, marche sur quatre colonnes parallèles, droit sur Pékin, les Japonais au Nord, puis les Russes ; ensuite, au Sud du canal de Pékin à Toung-Tchéou, les Américains et les Anglais. Le front de marche serait ainsi parallèle à la muraille Est de la ville et d'une étendue un peu moins grande.

Le mouvement commença de se dessiner le 13 au soir ; les Japonais s'avancèrent par la route dallée qui va de Toung-Tchéou à la porte Est de la ville Tartare (porte Tsi-hoa) et bivouaquèrent le long de la route ; les Russes les suivirent et s'installèrent entre la route dallée et le canal ; les Américains et les

Anglais, dans la nuit du 13 au 14, prirent la route au sud du canal et bivouaquèrent, les Américains à 4 kilomètres environ de la ville, les Anglais en arrière. Le général Frey (1) quitta Toung-Tchéou le 13, à 11 h. 1/2 du soir ; il suivit la même route, traversa le bivouac américain et s'arrêta à 3 kilomètres environ de Pékin ; après avoir dégagé un groupe de cavaliers américains en prise avec les Chinois, il repassa sur la rive Nord du canal et s'installa au bivouac à son tour.

Journée du 14 août. — Malgré les dispositions arrêtées, la lutte avec les Chinois fut engagée dans la nuit du 13 au 14. Les avant-postes russes, ayant été poussés près de la porte Toung-pien et n'ayant pas rencontré de résistance jusque-là, crurent peut-être qu'on pouvait brusquer l'attaque comme à Toung-

(1) Il avait six compagnies d'infanterie (450 fusils) et trois batteries (deux de montagne et une de campagne); en tout 650 hommes environ.

PLAN DE PÉKIN.

Échelle approximative : 1/200,000e.

Tchéou ; un vif combat s'engagea devant cette porte que les Chinois défendaient avec acharnement. Il fallut demander du secours aux Japonais qui, venant de s'apercevoir du départ des Russes, s'apprêtaient à prononcer leur attaque devant la porte Tsi-hoa, tandis que leur cavalerie remontait plus au Nord, contournant la ville tartare. L'attaque des Japonais devant la porte Tsi-hoa se produisit vers 8 heures du matin ; ils trouvèrent une bonne position pour leur artillerie, à 1300 mètres environ des murailles, et firent avancer leur infanterie vers la porte, qu'ils avaient l'intention de faire sauter, comme à Tientsin et à Toung-Tchéou ; mais à 300 mètres, un feu violent de mousqueterie arrêta net cette attaque ; il fut impossible de s'approcher de la porte ; l'artillerie était impuissante à faire brèche et, malgré des tentatives réitérées et très meurtrières, aucun progrès ne fut fait de ce côté ; le général Yamagushi, parvenu sur les lieux, fit cesser ces attaques vers 11 heures, résolu à attendre que la nuit survint et permît de s'approcher avec de moindres pertes (1).

Au sud du canal, les Anglais et les Américains s'aperçurent assez tard que l'action était engagée ; ils se hâtèrent alors de se porter en avant, se dirigeant vers la porte Est de la ville chinoise (porte Kouang-Kiu). Les premiers, qui avaient bivouaqué en arrière des Américains, durent faire une quinzaine de kilomètres par une chaleur torride, marchant le plus vite possible pour pouvoir prendre part au combat ; leur brigade navale fit les plus grands efforts pour traîner avec elle ses gros canons ; mais ils ne purent suivre l'allure de la colonne et demeurèrent en arrière.

Les Anglais n'arrivèrent devant Pékin qu'à 11 heures du matin, mais ce retard semble avoir eu pour eux d'heureuses conséquences ; il est probable que les Chinois, ne voyant aucun ennemi se présenter devant les murs de la ville chinoise, rappelèrent les troupes placées de ce côté, pour renforcer les défenseurs de la ville tartare violemment engagés avec les Russes et les Japonais. De fait, la porte Kouang-Kiu ne fut pas défendue et les Anglais la franchirent vers 2 heures de l'après-midi. Le général Gaselee envoya aussitôt une partie de ses forces occuper le « Temple du ciel », vaste espace découvert où il se réservait de faire camper ultérieurement ses troupes ; ayant ainsi protégé son flanc gauche, il tourna à droite et s'avança vers le mur qui sépare les villes chinoise et tartare. Ce mur est percé de trois portes ; une quatrième donne passage aux eaux

(1) A 11 h. 1/2, lorsque l'infanterie se fut retirée, 54 pièces japonaises concentrèrent leur feu sur la porte Tsi-hoa, de 11 h. 1/2 jusqu'à 2 heures, mais n'obtinrent aucun résultat appréciable.

qui de la ville chinoise vont vers la ville impériale, par un canal alors à sec. Cette porte, dans le voisinage des légations, était tenue par les Européens.

Une fraction des Rajpouts et des Sikhs traversèrent le canal sur la boue sèche et entrèrent dans la ville tartare par cette voie, sans aucune perte. Le général Gaselee arriva ainsi le premier aux légations européennes, où il fut reçu avec des transports de joie. Il était environ 3 h. 1/2 de l'après-midi. Les Américains survinrent vers 5 heures, les Russes et les Japonais vers 8 heures, ces derniers ayant pénétré dans Pékin par la porte Toung-Pien.

Devant la porte Tsi-hoa, les Chinois tenaient toujours ; la nuit venue les Japonais purent s'approcher et réussirent enfin à faire sauter cet obstacle qui les avait arrêtés toute la journée. L'attaque et la défense de la porte Tong-tché (au nord de la porte Tsi-hoa) s'étaient déroulées de la même manière, et ce fut également vers 9 heures du soir que les Japonais purent faire sauter les doubles portes et pénétrer dans la ville tartare.

Pendant ce temps, le général Frey était resté campé au bord du canal de Toung-Fchéou, se conformant aux dispositions arrêtées la veille d'un commun accord ; par suite des grands intervalles séparant les différentes colonnes alliées, le départ des autres troupes avait pu s'effectuer sans qu'il s'en aperçût ; supposant qu'on s'en tenait toujours au plan adopté, il attribuait à de simples démonstrations le bruit de la canonnade qui parvenait au bivouac. Mais, apprenant enfin dans la soirée ce qui se passait, il partit immédiatement avec son détachement qui était tout entier dans les légations, le 14, avant minuit.

Journée du 15 août. — Les alliés avaient donc pu pénétrer dans Pékin dès la journée du 14 et délivrer les légations ; mais les Chinois tenaient encore la ville impériale et la plus grande partie de la ville tartare. Le 15, le combat recommença dans les rues de la capitale. Les Anglais occupèrent les portes Sud de la ville chinoise et prirent leurs dispositions pour résister à une attaque possible des Chinois venant de l'extérieur.

Dans la ville tartare, la lutte se poursuivit toute la journée d'une manière assez confuse. Japonais, Russes, Anglais refoulèrent peu à peu les Chinois vers le Nord et vers l'Ouest. Les Américains s'attaquèrent à l'entrée Sud de la ville impériale avec la batterie du 5e d'artillerie, les 9e et 14e régiments d'infanterie. Ils réussirent à faire sauter plusieurs portes ; puis, l'après-midi, il y eut un temps d'arrêt. Dans la soirée, les Américains se retirèrent en dehors de la ville tartare.

Les Japonais continuèrent jusqu'au soir l'attaque du palais impérial. Ils auraient pu s'en emparer plus facilement en se servant de leur artillerie ; mais, dans le but probable de ne pas saccager les richesses artistiques qui y étaient renfermées, ils se contentèrent de refouler peu à peu les défenseurs par des manoeuvres et des feux de mousqueterie.

Journée du 16 août. — Le 16 août, les alliés achevèrent l'opération de déblaiement des divers quartiers de la ville encore défendus par les Chinois. Les Japonais occupèrent le palais impérial. Le général Frey se chargea de débloquent le quartier et la cathédrale de Peï-tang, assiégés depuis deux mois. Pour cette opération il disposa, outre son détachement (un bataillon de 400 hommes d'infanterie de marine, deux batteries de montagne et une batterie de campagne), d'un bataillon russe de 600 hommes, avec 50 cosaques, d'un bataillon anglais de 400 hommes et de quelques marins italiens et autrichiens, le tout formant un total de 1750 hommes environ. Il partit des légations se dirigeant d'abord vers l'Ouest, puis remontant directement au Nord, suivant un itinéraire qu'il avait fait reconnaître préalablement ; cette marche vers le quartier de Peï-tang fut assez pénible, toute cette région de la ville ayant été coupée de retranchements et d'obstacles accumulés par les Chinois ; il fallut toute la journée du 16 pour traverser ces défenses et arriver enfin à délivrer la petite garnison qui, depuis si longtemps, était séparée du reste du monde. Composée de 30 marins français et de 10 marins italiens, elle avait pu résister à toutes les attaques et empêcher le massacre de plus de 1200 chrétiens indigènes, réfugiés dans la cathédrale catholique.

Journée du 17 août. — Le 10 au soir, tous les quartiers de Pékin étaient occupés. Dans la journée du 17, il y eut encore quelques petites opérations de détail ; puis, toute résistance ayant cessé, les alliés improvisèrent une administration par districts à laquelle participèrent Anglais, Français, Japonais, Russes et Américains.

La ville de Pékin n'était plus qu'un monceau de ruines ; le quartier des légations, en particulier, avait énormément souffert ; les incendies continuèrent encore après la cessation des hostilités.

Les troupes internationales avaient dû laisser en arrière quelques petits détachements ; les effectifs ayant participé à la prise de Pékin furent à peu près les suivants :

Japonais

Infanterie	6,600 hommes.
Cavalerie	220 —
Génie	450 —
Canons	53

Russes

Infanterie	3,300 hommes.
Cavalerie	180 —
Canons	22

Anglais

Infanterie	1,830 hommes.
Cavalerie	400 —
Canons	13

Américains.

Infanterie	1,600 hommes.
Marins	150 —
Cavalerie	75 —
Canons	6

Français

Infanterie	400 hommes.
Canons	18

Une assez faible partie de l'artillerie énumérée ci-dessus resta disponible.

La résistance des Chinois fut sérieuse ; ils firent preuve d'une véritable ténacité dans la défense du mur Est de la ville tartare. Ce furent les Japonais qui assumèrent la plus rude tâche dans la prise de Pékin, comme dans les combats qui l'avaient précédée ; ils eurent plus de 200 hommes hors de combat (1). Les Russes éprouvèrent aussi des pertes sensibles (21 tués et 109 blessés). Les Américains, en attaquant la ville impériale, dans la journée du 15 août, eurent 10 tués et 33 blessés ; les Français 4 tués et 5 blessés ; les Anglais 6 blessés seulement ; soit, pour l'ensemble des

(1) Les pertes du corps expéditionnaire japonais furent les suivantes :

Tués.

Blessés.

1° Au feu :

—

—

3 juillet (à Tientsin, gare du chemin de fer) .

2

24

9 juillet (à Tientsin)

4

33

11 juillet (à Tientsin, gare du chemin de fer).

23

60

13 et 14 juillet (prise de Tientsin)

110

292

30 juillet (Moun-choun) (Nord de Tientsin). . . .

3

36

5 août (Peitsang)

49

247

14 août (Pékin)

41

130

15 août (Pékin)

8

89

Soit, au total : 15 officiers et 225 hommes tués ; 45 officiers et 883 hommes blessés ; 16 disparus.

2° Morts de maladie : 1 officier et 371 hommes; malades : 18 officiers et 2,219 hommes.

3° Pertes totales. — Morts : 16 officiers et 596 hommes ; malades et blessés : 63 officiers et 3,102 hommes ; disparus : 16.

forces internationales, plus de 450 hommes hors de combat.

A ces pertes il y a lieu d'ajouter celles éprouvées par le personnel des légations, savoir : 11 tués et 19 blessés civils ; 54 tués et 112 blessés parmi les militaires.

Le personnel européen assiégé dans ces légations comptait 414 personnes. La garnison de défense comprenait 314 marins ou soldats d'infanterie de marine ; 85 volontaires.

Comme matériel on ne disposait que de :

1 canon autrichien.

1 canon italien.

1 canon américain.

1 canon Nordenfelt.

et un vieux canon de 1860 qu'on trouva chez un brocanteur chinois ; il fut monté sur un affût russe et chargé avec des munitions italiennes. Par contre, il y avait un bon assortiment de fusils modernes.

La relation détaillée des événements du siège des légations serait trop longue pour trouver place dans ce court résumé de la campagne de Chine. La défense des assiégés fut cependant remarquable, surtout dans la partie Sud-Est des légations, où le lieutenant de vaisseau Darcy, avec le contingent français, eut à soutenir les attaques les plus violentes et les plus obstinées de la part des Chinois. Il était temps que la délivrance arrivât, car les assaillants, qui n'osaient tenter un assaut à la baïonnette, rapprochaient constamment leurs cheminements en terre et leurs galeries de mine ; ils seraient infailliblement parvenus à pénétrer ainsi dans les légations.

Quant aux troupes chinoises qui disputèrent la capitale aux troupes alliées, leur nombre peut être évalué très approximativement à une trentaine de mille hommes ;

leurs pertes ont dû atteindre environ 4,000 hommes. Ce furent les troupes musulmanes de Tung-Fu-Siang qui firent preuve de la plus grande résistance lors de la prise de Pékin.

Dernières opérations militaires. — Expédition de Pao-Ting-Fou.

Après la prise de Pékin, on peut considérer comme terminée la campagne de Chine proprement dite. Les Chinois n'opposent plus aux forces internationales de troupes importantes, régulièrement organisées ; celles de leurs unités qui ont pu garder quelque cohésion dans la déroute générale ont été prudemment ramenées dans le Shan-Si, le Shan-toung et le Ho-nan ; les alliés se borneront donc désormais à étendre progressivement leur zone d'occupation du Petchili et organiseront diverses colonnes, soit pour s'emparer de points importants encore occupés par les Chinois, soit afin de disperser des rassemblements de Boxers. Mais ces expéditions ne seront, pour ainsi dire, que des opérations à simple action, pouvant parfois rencontrer au début un semblant de résistance, mais se terminant invariablement par une poursuite ou l'occupation des points visés.

C'est ainsi qu'eurent lieu successivement les engagements du général Dorward contre les rassemblements autour de Tientsin (prise de Tou-liou, 8 septembre), la prise de Liang-hiang par les Allemands (11 septembre), celles des forts de Peï-tang (20 septembre), des forts de Lutaï (22 septembre), de la ville et des forts de Sharihaï-Kouan (30 septembre) ; puis l'expédition de Pao-Ting-Fou, celles aux diverses tombes impériales et l'envoi de nombreuses colonnes de répression (colonnes York, Pavel, etc.), dans plusieurs directions.

Au point de vue militaire, la plupart de ces opérations

n'offrent qu'un intérêt secondaire ; on en peut d'ailleurs trouver la relation dans les nombreux ouvrages parus sur les récents événements de Chine. Nous ne mentionnerons ici, à titre d'exemple, que la plus importante, celle de Pao-Ting-Fou, à laquelle notre corps expéditionnaire a pris une part toute spéciale.

Expédition de Pao-Ting-Fou. — Depuis la fin de septembre, on avait décidé de faire une expédition sur Pao-Ting-Fou, ville importante qui avait été le théâtre des premiers exploits des Boxers et qui était alors près du point terminus des travaux du chemin de fer de Pékin à Han-Keou. Cette expédition, projetée successivement par les Anglais, par les Japonais et par les Allemands, fut remise pour diverses causes. Le général de Waldersee, après avoir pris le commandement des troupes alliées, décida qu'elle se mettrait en marche le 12 octobre.

Composition des effectifs. — Elle comprit trois groupes distincts : 1° Un détachement français parti dix jours auparavant vers le Sud pour une opération indépendante ; ordre lui fut envoyé de s'arrêter pour attendre le gros des alliés. Ce détachement, sous les ordres du lieutenant-colonel Drude, avait reçu, le 2 octobre, l'ordre d'aller occuper Pa-tcheou. Il comprenait le 3e bataillon de zouaves, un escadron de chasseurs d'Afrique et une section d'artillerie (80 de montagne).

Il partit le 3 octobre de Tientsin et occupa Pa-tcheou sans résistance ;

2° Une force combinée de 5,000 hommes, partant de Tientsin le 12 octobre, sous les ordres du général Bailloud. Cette force comprenait :

Français

Le 4e bataillon du 40e d'infanterie.

Deux compagnies du 58e.

Deux compagnies du 16e d'infanterie de marine.

Un escadron de cavalerie.

Une section de 80 de montagne.

La 7e batterie (4 pièces) de 80 de campagne.

Une section du génie.

Détachements du train, infirmiers, ouvriers d'administration.

Anglais

20e Pundjab Infantry.

Batterie B du Royal Horse Artillery.

Deux pom-poms (canons Maxim).

3e Bombay Light Cavalry.

1er Bengal Lancers.

200 Madras Pioneers.

100 Australiens.

200 hommes du Hong-Kong Regiment (qui formaient l'escorte des jonques).

Un petit groupe naval australien qui servait sur une jonque un canon naval de 12 livres.

Allemands....

Un régiment à deux bataillons.

Une batterie.

Un escadron.

Italiens

Un bataillon de bersagliers.

Soit en chiffres ronds 1500 Français, 2,000 Allemands et Italiens (sous les ordres du général von Ketteler) et 1500 Anglais dont 150 Australiens de Victoria (commandés par le général Campbell) ;

3° Une autre colonne mixte, équivalente au groupe de Tientsin, partant de Pékin le 12 octobre également, sous les ordres du général Gaselee et comprenant 1500 Anglais (commandés par le colonel Richardson), 2,000 Allemands, 400 Italiens et 1600 Français sous les ordres du colonel Lalubin (six compagnies du 17e d'infanterie de marine, une batterie de montagne à

quatre pièces, quelques sapeurs, une ambulance et un convoi).

Ces diverses forces devaient opérer leur jonction dans le voisinage de Pao-Ting-Fou, sous la haute direction du général Gaselee.

La marche sur Pao-Ting-Fou. — Pao-Ting-Fou est à environ 180 kilomètres de Tientsin et à 160 de Pékin.

Le premier groupe (colonne Drude) ne reçut pas à temps l'ordre de s'arrêter ; parvenu à Pa-tcheou sans rencontrer de résistance, il en repart le 9 octobre vers le Sud-Ouest, arrive le 10 aux Douze-Ponts, le 11 à Signan, le 12 à Ta-sui-choung et entre le 13 octobre à Pao-Ting-Fou sans coup férir. La nouvelle de cette occupation ne tarda pas à se répandre ; à peine les deux groupes principaux eurent-ils quitté respectivement Tientsin et Pékin (12 octobre), que des dépêches annoncèrent l'entrée à Pao-Ting-Fou d'un millier de Français.

Le groupe partant de Tientsin, sous les ordres du général Bailloud, se divisa en deux colonnes : celle de droite (la principale) composée de Français, d'Allemands et d'Italiens, alla directement sur Pao-Ting-Fou par la route de Tientsin à cette ville ; la colonne de gauche, formée exclusivement d'Anglo-Indiens et d'Australiens, devait marcher (sous le commandement du général Campbell) au Sud de la rivière qui descend de Pao-Ting-Fou.

La colonne Bailloud se mit en marche le 12 octobre ; l'avant-garde était formée par les Allemands ; au gros marchaient les contingents français et italiens ; mais cet ordre fut bientôt interverti ; le matériel français n'ayant pu être débarqué à temps, on loua 800 coolies ; on emporta quatre jours de vivres et 120 cartouches par homme ; le convoi français se trouvant ainsi très léger, les Français gagnèrent facilement les Allemands

de vitesse dans les mauvais chemins qui retardaient les lourdes voitures de ces derniers et prirent bientôt la tête du mouvement.

La colonne Campbell, partie également le 12 octobre, passa au Sud des lacs situés à l'Ouest de Tientsin. L'itinéraire assigné à cette colonne permettait d'explorer et de châtier, en cours de route, les nombreux villages boxers situés dans cette région.

Les deux colonnes Bailloud et Campbell étaient séparées par la rivière ; sur ce cours d'eau remontaient un certain nombre de bateaux de charge, avec des approvisionnements et une jonque armée.

Dans le groupe partant de Pékin, l'avant-garde fut constituée par deux bataillons allemands d'infanterie de marine, avec de l'artillerie et le 16e Bengal Lancers.

Les forces de Pékin et de Tientsin effectuèrent leur marche sans avoir à livrer de combat important. La colonne Gaselee passa à Sung-lin-tien le 14 octobre, le 18 à An-sou-tien, d'où une reconnaissance allemande surprit, à 15 kilomètres environ vers le Sud-Ouest, une force chinoise en retraite à laquelle on prit 2 canons, 8 drapeaux, 100 fusils, 25 chevaux et des munitions.

En cours de route, le général Gaselee apprit que les Français occupaient déjà Pao-Ting-Fou, où il arriva lui-même le 19 octobre.

La colonne Bailloud était le 16 à Pa-tcheou ; elle devait être ralliée par Campbell avant d'entrer à Pao-Ting-Fou, mais ce dernier n'ayant pu exécuter l'ordre de traverser la rivière séparant les deux groupes, le général Bailloud entra sans lui à Pao-Ting-Fou (1).

(1) Le général Campbell déclara que la rivière était trop large (120 pieds) et trop profonde (4 à 6 pieds) pour qu'on pût la passer à gué, qu'il n'y avait pas de pont et qu'il ne possédait pas les moyens nécessaires pour organiser un passage.

La colonne Campbell arrivait le 12 au soir à Liu-lichieh (21 kilomètres), le 13 à Tiuliu (13 kilomètres) où elle était en contact avec les jonques ; le 14 à Wangchia-fou (21 kilomètres), après une marche rendue difficile à cause de pluies excessives ; le 15 à Wen-nganhsien (29 kilomètres), ville murée prise en route et où l'on s'empara de mules et de poneys ; le 16 à Changchia-wan ; le 17 à Mao-tchao et à Pafang, où l'on apprit l'arrivée des Français à Pao-Ting-Fou ; on sut également en ce point que 2,500 Chinois battaient en retraite devant la colonne. Le 18, Campbell fit savoir qu'il ne pouvait rallier à An-tcheou ; le 19 il était à Kao-Yang et ne parvenait que le 21 à Pao-Ting-Fou.

Occupation de Pao-Ting-Fou. — Lorsque le général Gaselee arriva devant cette ville, le 19 octobre, il trouva des drapeaux français et des sentinelles à toutes les portes ; nous avons occupé la ville et la gare. Les alliés firent leur entrée le 20 et, le 23, toutes les troupes des diverses colonnes étaient

réunies à Pao-Ting-Fou. Elles campèrent dans la ville, sauf les Anglais qui s'installèrent en dehors des remparts, au Nord de la cité. Le campement fut réparti en quatre quartiers assignés respectivement aux nations représentées (Français, Allemands, Anglais et Italiens. Les Russes et les Japonais ne participèrent pas à cette expédition).

Aussitôt établis à Pao-Ting-Fou, les alliés s'empressèrent de purger les environs de tous les groupements boxers qu'on y signalait ; on délivra les missionnaires et les ingénieurs encore prisonniers à Pao-Ting-Fou, à Tingtcheou, à Tcheng-ting-fou ; on prit et on brûla de nombreux villages hostiles ; on jugea les hauts fonctionnaires chinois complices des meurtres d'Européens et de chrétiens indigènes et on exécuta les principaux ; puis on décida le retour des troupes à Pékin et à Tientsin, après avoir laissé à Pao-Ting-Fou une garnison franco-allemande.

Le retour s'effectua en deux colonnes sous les ordres respectifs du colonel Richardson et du général Campbell. Le premier suivit l'itinéraire : Pao-Ting-Fou, Young-Tcheng, Young-Tsing, Lang-Fang et Pékin, où il arriva le 6 novembre. Le major général Campbell fit quelques circuits autour de Pao-Ting-Fou, détruisant, le 31 octobre, quatre grands retranchements boxers et s'emparant d'armes, de munitions et de mules de transport, pendant que le colonel Retallick saisissait neuf jonques armées sur la rivière de Pao-Ting-Fou. La marche continua par Wen-ngan-sien dont les fortifications furent détruites, Wang-chia-fou, Lu-hochen ; le 7 novembre la colonne rentra à Tientsin, après avoir détruit plusieurs camps boxers et vingt-six villages sans avoir rencontré de sérieuse opposition.

A Pao-Ting-Fou on laissa une garnison permanente de 2,500 Français (général Bailloud) et de 3,000 Allemands (2e brigade allemande, 1er escadron du régiment de cavalerie, 2e section du régiment d'artillerie de campagne et un détachement de sapeurs). L'occupation de cette ville était particulièrement importante pour les Français, à cause de la ligne franco-belge Pékin-Han-Keou, déjà presque terminée entre Pékin et Pao-Ting-Fou ; il importait de ne pas laisser tomber en d'autres mains cette grosse entreprise qui promet d'être fructueuse. Les travaux furent bientôt repris, les destructions réparées ; actuellement la ligne est en exploitation depuis Pékin jusqu'au delà de Tcheng-Ting-Fou.

Nous terminerons ici cette étude succincte de la campagne des alliés au Petchili. Les enseignements qu'on en peut tirer au point de vue d'une guerre européenne sont peu importants, eu égard aux circonstances exceptionnelles dans lesquelles cette campagne s'est déroulée. La prise des forts de Takou a montré une fois de plus les heureuses conséquences que l'on peut attendre d'une

collaboration intime entre les forces navales et les troupes de terre dans les opérations mixtes ; le long siège de Tientsin a souligné l'incohérence des mouvements et l'impuissance finale que comporte avec soi le manque d'une direction unique ; on a pu constater encore, au combat de Peitsang, par l'intervention décisive du général Frey contre l'extrême gauche chinoise, l'efficacité des mouvements de flanc débordants, même avec des forces minimes, contre un ennemi immobilisé derrière des retranchements ; mais ce sont là des principes connus et que personne ne met en discussion.

Le seul bénéfice d'instruction militaire qu'on pourra tirer de ces événements consistera vraisemblablement dans l'étude détaillée des transports, des services de l'arrière, des divers procédés de ravitaillement, d'hospitalisation, de remonte et d'équipement des différents corps expéditionnaires. Ce travail ne sera utilement entrepris qu'après le retour des troupes de Chine, lorsque tous les rapports officiels auront paru et que l'on pourra recueillir les impressions personnelles de ceux qui ont pu participer à un titre quelconque aux événements d'Extrême-Orient.

CARTE DE LA MANDCHOURIE

Echelle :

0 100 200 300kil.

Limite d'Etat +++++ Limite de Province.++-Chemin de fer Chemin de fer Route ou
en construction - - grand chemin —

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

INTRODUCTION 1

I. — Les Opérations russes en Mandchourie.

1r PARTIE. — Situation des Russes en Mandchourie. — Évacuation de la Mandchourie par le service de construction du chemin de fer.

17

I. Conventions russo-chinoises

18

II. Construction du chemin de fer de l'Est chinois

21

III. Troubles en Mandchourie

25

IV. Retraite du personnel de la voie ferrée

28

2E PARTIE. — Mesures prises par la Russie en vue de la guerre. — Mobilisation, transports et ravitaillements

43

A. Unités existantes ou en formation dans l'Asie russe du Nord

40

B. Formations nouvelles depuis le 1er juin 1900

48

C. Mobilisation des troupes d'Asie

50

D. Troupes de renfort expédiées d'Europe

54

E. Organisation des troupes

55

F. Exécution de la mobilisation

58

Transports et ravitaillements

59

3e PARTIE. — Les opérations

68

A. Opérations sur l'Amour.

71

B. Opérations dans la Mandchourie du Nord (suite)

74

C. Opérations dans la Mandchourie du Sud

96

II. — Operations des forces internationales dans le Petchili.

111

Les premières opérations. — La colonne Seymour (10 au 26 juin)...

121

La prise des forts de Takou (17 juin)

130

Le dégagement de Tientsin (23 juin 1900)

142

Pages

Le siège de Tientsin (14 juin-14 juillet 1900)

145

Prise de l'arsenal de l'Est (27 juin 1900)

149

La prise de Tientsin (13-14 juillet 1900)

159

La marche sur Pékin

169

Combat de Peitsang (5 août)

171

Combat de Yangtsoun (6 août)

174

Marche de Yangtsoun à Pékin

176

Prise de Pékin (14-17 août)

178

Dernières opérations militaires. — Expédition de Pao-Ting-Fou

187

TABLE DES CARTES ET PLANS

Carte de la Mandchourie

32

Opérations en Mandchourie

69

Combat d'Ongoun (30 juillet 1900)

78

Croquis de l'attaque du Khingan (24 août 1900)

80

Combat d'Ekho

91

De Pékin à Takou et Shan Hai-Kwan

128

Prise des forts de Takou (17 juin)

132

Prise de Tientsin (13 et 14 juillet)

143

Prise de l'arsenal de l'Est

150

Route de Tientsin à Pékin

170

Combats de Peitsang (5 août) et de Yangtsoun (6 août)

172

Province du Pe-Tchi-li

176

180

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et Ce, rue Christine, 2.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Publication du 2^e Bureau de l'État-Major de l'Armée. — La Guerre Sud-Africaine.

Sud-Africaine. 1^{er} : Origines du conflit. — Forces en présence. — Campagne dans le Natal ; par le capitaine Fournier, de l'État-Major de l'Armée. Paris, 1902, 1 vol. in-8 avec 9 cartes et croquis 6 fr.

L'Annam du 5 juillet 1885 au 4 avril 1886 ; par le général X***. Paris, 1901, 1 vol. in-8 3 fr. 50

Lang-Son. — Journal des opérations qui ont précédé et suivi la prise de cette citadelle ; par le capitaine Armengaud. Paris, 1901, in-8 avec croquis.... 2 fr. 50

Trois colonnes au Tonkin (1894-1895) ; par le général Gallieni, ancien commandant du 2^e territoire militaire du Tonkin. Paris, 1899, 1 vol. in-8 avec 10 cartes et une vue 4 fr.

Pacification du Haut Tonkin — Histoire des dernières opérations militaires. — Colonnes du Nord (1895-1896) ; par le capitaine Mordacq, breveté d'état-major. Paris, 1901, broch. in-8 avec 8 photogravures et des croquis 2 fr.

Général Gallieni. gouverneur général de Madagascar et dépendances. — La pacification de Madagascar, opérations militaires du mois d'octobre 1896 au mois de mars 1898. Paris, 1900, 1 fort vol. gr. in-8 avec de nombreuses illustrations et 31 cartes en couleurs 12 fr

La pénétration russe en Asie ; par le colonel comte Yorck de Wartenburg, chef de section au grand Etat-Major allemand. Traduit par le capitaine BEGOUEN, des spahis sénégalais, breveté d'état-major. Paris, 1900, broch. in-8 avec 1 carte 2 fr

La Chine. — Expansion des grandes puissances en Extrême-Orient (1895- 1898). Paris, 1899, 1 vol. in-8 avec carte 5 fr.

Russes et Anglais en Asie centrale. — Vers l'Inde. Esquisse militaire, statistique et stratégique. — Projet de campagne russe ; par V.-T. Lebedev, traduit du russe par le capitaine breveté CAZALAS. 1 vol. in-18 avec 4 croquis et 1 carte.

3 fr. 50

Publications de la Section historique de l'État-Major de l'Armée

1793-1805. — Projets et tentatives de débarquement aux Iles Britanniques ; par Edouard Desbrière, chef d'escadrons de cavalerie breveté de l'Etat-Major de l'Armée.

Tome I. 1 vol in-8 avec 21 croquis 10 FR

Tome II. 1 vol in-8 avec 13 croquis et cartes 10 fr.

Tome III. 1 vol in-8 avec 26 croquis, cartes et dessins 15 fr

Tome IV et dernier. 2 vol. in-8 avec 10 croquis et cartes 20 fr

La Guerre de 1870-1871. (Publiée par la Revue d'Histoire.)

1er FASCICULE : De juillet 1866 à juillet 1870 1 vol. in-8. 2 fr. »

Ile — Journées des 28 et 29 juillet — 2 fr. 50

IIle — Journées des 30 et 31 juillet 3 fr. »

IVe — Journées des 1er et 2 août 3 fr. 50

Ve — Journées des 3 et 4 août 5 fr. »

VIe — Journée du 5 août 2 fr. 50

VIIe — Bataille de Froeschwiller 6 fr. »

Paris. — Imprimerie R. CHAPELOT et CE, 2, rue Christine.